

Yves de Morsier

802 Desert Creek Road
NUMBUGGA via BEGA NSW 2550
AUSTRALIA
Tél.: 00 612 / 6492 8498
E-mail: yumorsier@optusnet.com.au

- 5 -

Vocation et subsistance

*une réconciliation
entre idéaux, argent et marché*

© copyright Yves de Morsier
Mars 2008

Table des matières

TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI

Chaque partie peut se lire indépendamment des autres, dans l'ordre choisi par le lecteur. Une introduction commune, répétée dans chaque volume, expose l'esprit de la démarche et permet de situer chaque partie par rapport à l'ensemble.

0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

TABLE DES MATIERES**TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI 2****TABLE DES MATIÈRES 3****ESPRIT DE LA DÉMARCHE - DÉMARCHE DE L'ESPRIT 6**

<i>La nécessité du changement</i>	6
<i>Le risque des généralisations</i>	7
<i>Un témoignage</i>	9
<i>Des constats et des outils</i>	9
<i>L'autolimitation</i>	10
<i>Le désir de bonheur</i>	11
<i>Une action des personnes au sein de la communauté locale</i>	12
<i>Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment</i>	12
<i>La mise en mouvement du changement</i>	13

RÉSUMÉ DES VOLUMES PRECEDENTS 14

<i>0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement</i>	Error! Bookmark not defined.
<i>1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité</i>	14
<i>2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité</i>	14
<i>3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses</i>	15
<i>4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord</i>	15

1) LES MÉCANISMES DE L'ARGENT ET DU MARCHÉ 18**Le pouvoir de l'argent 18**

<i>L'argent est-il neutre?</i>	18
<i>Echange et réciprocité</i>	18
<i>Le troc</i>	19
<i>La vente</i>	19
<i>La triple tentation de l'argent</i>	20
<i>1) La spéculation, jeu sur la différence entre deux évaluations</i>	20
<i>2) L'accent mis sur la propriété privée</i>	21

<i>3) L'effet de concurrence et de compétition</i>	21
<i>Le club de l'argent et l'exclusion</i>	21
<i>Les trois croyances élémentaires de l'argent</i>	22
<i>1) La convention de la valeur de l'argent</i>	23
<i>2) La monnaie comme étalon de valeur</i>	24
<i>3) La prétendue capacité de l'argent de tout acheter</i>	25

Les forces diaboliques du marché 26

<i>Le jeu de l'argent et du marché</i>	26
<i>1) La règle de la différence entre la valeur et le prix</i>	28
<i>2) La règle des valeurs sans prix</i>	29
<i>3) La règle du prix comme unique mesure de tout</i>	30
<i>4) La règle de l'absence totale d'éthique</i>	31
<i>5) La règle de la rareté, pénurie artificielle</i>	31
<i>6) La règle de l'illusion de la valeur ajoutée</i>	32
<i>7) La règle des outils d'évaluation mal adaptés</i>	33
<i>8) La règle de l'illusion du prêt et de la dette</i>	34
<i>9) La règle du remplacement du lien social par la relation de l'argent</i>	34
<i>10) La règle de l'appropriation des biens communaux</i>	35
<i>11) La règle de la privatisation des bénéfiques et de la socialisation des charges</i>	35
<i>12) La règle de la destruction du service public et du dénigrement du bien public</i>	36
<i>13) La règle de l'exacerbation de la propriété et de l'individualisme</i>	37
<i>14) La règle de l'esprit de concurrence et de compétition</i>	38
<i>15) La règle d'accumulation, d'immobilisation et de concentration</i>	38
<i>16) La règle de la spéculation sur la spéculation</i>	39
<i>17) La règle de la dévaluation de l'oeuvre au privilège de l'opération financière</i>	39
<i>18) La règle de la réduction de l'homme à une simple force de travail</i>	40
<i>19) La règle de l'humiliation (motivation par l'argent) et du complexe d'infériorité</i>	41
<i>20) La règle du déracinement pour raisons économiques</i>	41
<i>21) La règle de la division sociale (la carotte et le bâton)</i>	42
<i>22) La règle de l'accentuation de la dépendance, de l'exclusion, de la précarité</i>	43
<i>23) La règle de l'accroissement de la domination du puissant sur le faible au nom de la lutte contre la pauvreté</i>	43
<i>24) La règle de l'uniformisation et du nivellement par le bas</i>	44

Table des matières

25) La règle de destruction de la cohérence des sociétés traditionnelles	44	3) MARCHÉ, OPTION SOCIALE, ÉCHANGE ET RÉCIPROCITÉ	69
26) La règle de destruction de l'environnement et des ressources naturelles	45	Le marché et l'appropriation des communaux	69
27) La règle de l'asservissement du client aux intérêts de l'entreprise	45	<i>Les évictions anglaises et écossaises</i>	70
28) La règle de la complexité au détriment du contrôle communautaire	46	<i>L'appropriation comme forme de colonisation</i>	71
29) La règle du blanchiment et de la corruption	46	<i>Le rachat des communaux par la communauté</i>	72
30) La règle de la virtualité	47	<i>Les organismes génétiquement modifiés</i>	73
La règle de synthèse du libéralisme	47	<i>La résistance malienne</i>	74
Pondération	49	L'option sociale: redistribution et autolimitation	75
2) L'ILLUSION ET L'IDÉAL	50	<i>La redistribution</i>	75
L'argent comme sécurité	50	<i>L'économie de communion</i>	76
<i>Refuge</i>	50	<i>Les Cigales</i>	77
1) Un étalon	50	<i>Les tontines</i>	77
2) Une valeur	51	L'échange non monétaire	78
3) Un guide de comportement	51	<i>Les SELS et les LETS</i>	79
4) Un outil structurant de la relation	52	<i>La valorisation de chaque savoir-faire</i>	81
<i>Le pouvoir de l'illusion</i>	52	La pratique du don et de la réciprocité	83
Le détachement et l'idéal	54	<i>Le potlatch et le don</i>	83
<i>La nature de l'homme</i>	54	<i>L'esprit du don</i>	84
<i>Le détachement et la résignation</i>	55	<i>Le mana et le hau</i>	85
<i>L'idéal</i>	57	<i>Echange et réciprocité</i>	86
Un monde idéal sans argent?	58	<i>Les Aymaras</i>	88
<i>Les sociétés sans argent</i>	59	Travail, technologie et spéculation	90
<i>Echange et réciprocité</i>	60	<i>Les 4 secteurs économiques</i>	90
<i>L'idéal libéré</i>	60	<i>Revaloriser l'oeuvre et le travail</i>	91
<i>L'homme, un loup pour l'homme?</i>	61	4) NÉCESSITÉ DE SURVIE, MORALITÉ ET IDÉAL	92
Quelques idéaux fondamentaux	62	<i>La question de la survie</i>	92
<i>La paix</i>	62	<i>Le projet social</i>	93
<i>L'amour</i>	64	Choisir ensemble la vie	94
<i>La justice</i>	66	<i>La moralité de chacun</i>	94
<i>La joie</i>	67	<i>L'éducation sociale</i>	95
<i>La vérité</i>	67	<i>Tuer</i>	96
<i>L'espérance</i>	68	<i>Voler</i>	97

<i>Violer</i>	98	7) NOTRE EXPÉRIENCE À NUMBUGGA	130
<i>Mentir</i>	98	Subsistance	131
<i>Condamner ou punir</i>	98	<i>Les LETS</i>	131
<i>Changer son milieu</i>	99	<i>Les WWOOFers</i>	132
Perspective de la subsistance et liberté de l'être	100	<i>La réciprocité et le don</i>	132
<i>1) Une approche matriarcale</i>	101	8) DES CONSTATS ET DES OUTILS	134
<i>2) L'importance des communaux et de leur accessibilité à tous</i>	103	1) Les mécanismes de l'argent et du marché	134
<i>3) Une économie selon les besoins et les ressources</i>	104	2) L'illusion et l'idéal	144
<i>4) La solidarité et la coopération</i>	105	3) Marché, option sociale, échange et réciprocité	146
<i>5) Le travail comme prestation globale</i>	106	4) Nécessité de survie, moralité et idéal	148
<i>6) La cohabitation des diverses formes d'économies</i>	107	5) St Jean: l'histoire du changement	151
<i>La transition à une perspective de subsistance</i>	108	6) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution	153
5) ST JEAN: L'HISTOIRE DU CHANGEMENT	110	RÉSUMÉ DES VOLUMES SUIVANTS	155
L'identité et la vie locale	111	<i>6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés</i>	155
<i>Un mode de vie montagnard rural traditionnel</i>	111	<i>7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité</i>	155
<i>Les quatre étapes d'une ouverture au monde extérieur</i>	111		
<i>Identité et images autochtones</i>	114		
<i>Identité et perceptions extérieures</i>	115		
<i>Le tourisme comme moyen de définir l'identité alpine</i>	117		
<i>La Suisse comme bricolage d'une image idéale</i>	118		
La recherche d'une nouvelle identité	119		
<i>Choisir son futur: les conditions</i>	120		
<i>1) Premier obstacle sur le chemin de l'autonomie: la propriété</i>	122		
<i>2) Deuxième obstacle sur le chemin de l'autonomie: le consensus</i>	124		
<i>Le prophète</i>	125		
<i>L'impossibilité d'un tourisme authentique</i>	125		
<i>La nature de l'identité</i>	127		
6) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES D'ÉVOLUTION	128		
Deux attitudes de peur de la vie	128		
<i>Nos représentations du monde et la peur du vide</i>	128		
<i>La matière, apparence trompeuse</i>	129		
Humilité, imagination et perception	130		

Esprit de la démarche...

ESPRIT DE LA DEMARCHE - DEMARCHE DE L'ESPRIT

Cet essai veut à la fois décrire une situation complexe et proposer des solutions pratiques. D'une part il tente de décrire la situation de notre société occidentale en proie à des déséquilibres profonds qui anéantissent progressivement nos conditions de vie et engendrent toujours plus d'injustice, et d'autre part il aspire aussi à proposer une autre vision du futur en suggérant un autre regard et des moyens très pratiques de modifier nos comportements de citoyens et de consommateurs.

Il veut d'abord décrire notre société occidentale en étudiant ses valeurs et sa mentalité ainsi que les comportements qui en découlent. C'est une sorte de panorama qui cherche dans nos valeurs et notre manière de penser les causes des grands déséquilibres de notre époque qu'on peut essayer de résumer à sept polarités pour lesquelles il est urgent de rétablir une harmonie fondée sur la complémentarité des contraires: 1) nature - humanité, 2) féminité - masculinité, 3) pauvreté - richesse, 4) Sud - Nord, 5) idéaux - argent et marché, 6) intellect - corps et autres facultés, 7) apparences - Réalité.

L'ensemble de cet essai est constitué de huit volumes: un volume d'introduction consacré à l'exposé des généralités et un volume pour chacun des sept déséquilibres mentionnés. Afin que le lecteur puisse ne lire que ce qui l'intéresse, chacun des thèmes mentionnés fait l'objet d'un livre séparé, qui peut donc se lire de manière indépendante des autres. Toutefois toutes les parties suivent ensemble un développement qu'il est préférable de lire dans l'ordre pour en saisir toutes les finesses. La présente introduction, commune à tous

ces volumes, veut établir le lien entre eux et expliquer la démarche qui les anime.

La nécessité du changement

Chacun voit le monde à sa façon, c'est une évidence! Pourtant nous ne sommes pas conscients de l'importance extrême de ces différences de perceptions et de représentations relatives à notre milieu, aux autres et à nous-mêmes. Entre personnes, entre milieux sociaux, entre classes d'âge, entre cultures différentes, il y a des mondes de différences. Qu'y a-t-il en commun entre le coolie indien et le cadre de Wall Street, entre les chasseurs du Kalahari et la vieille femme esquimau? C'est que nous vivons chacun, un peu comme les enfants en bas âge, profondément centrés sur notre propre manière de voir que nous croyons partager implicitement avec nos semblables. Mais ces différences de perceptions et de comportements sont en fait bien plus importantes que nous le croyons; parce qu'elles ne sont pas perçues et interprétées à leur juste manière, elles ne peuvent plus devenir sources d'enrichissement réciproque; refoulées, elles se retrouvent partout au coeur des grands conflits, à la source de nos compétitions et finalement à l'origine des grands déchirements de notre temps.

La nature elle-même semble avoir sa propre perception de ses équilibres fondamentaux qui ne sont pas acceptés par une humanité qui tente constamment de s'imposer à elle. La masculinité domine notre société occidentale et ne laisse pas d'espace à la féminité pour s'exprimer. La richesse matérielle écrase nos relations et broie le pauvre qui est pourtant riche sous maints aspects. Notre arrogance occidentale domine les autres cultures qui ont pourtant souvent les ressources spirituelles qui pourraient nous aider à trouver les véritables issues. L'argent et le marché règnent en rois sur nos

relations sociales alors que nos communautés locales devraient être capables de maîtriser ces mécanismes afin d'accorder une priorité aux impératifs de nature humaine. La raison et l'intellect nous empêchent d'écouter notre sensibilité, notre intuition et même notre corps qui pourtant ne cesse de nous parler en ami. En fin de compte nous restons prisonniers des apparences, de ce que nous voyons et pouvons mesurer, et oublions que l'essentiel dans notre vie se passe au-delà de l'aspect matériel visible, là où nous éprouvons les joies de l'esprit, la beauté, l'amour et la paix.

Pour quiconque prend la peine de s'arrêter un instant, il est évident que notre société occidentale court à sa perte. Les relations humaines se détériorent, les grands équilibres naturels sont menacés, le fossé entre riches et pauvres s'accroît. Notre esprit se meurt. Nous ne cessons de le répéter au point que cela devient un lieu commun.

Il n'est plus temps d'analyser en détail le mal; nous ne cessons de l'étudier depuis un demi-siècle et le connaissons relativement bien maintenant; mais il devient surtout de plus en plus urgent de montrer comment le changement nécessaire peut s'effectuer et plus particulièrement comment la mise en mouvement de ce changement peut se faire sans nous faire perdre la stabilité minimale nécessaire à notre survie. La grande énigme n'est pas de savoir quelles sources d'énergie nous pouvons exploiter au futur pour respecter notre environnement, même si cette question garde toute son importance, mais elle consiste à inventer ce qui peut nous donner le goût de vivre autrement et provoquer le changement, ce qui peut initier un mouvement de profonde évolution. La question n'est pas: que faire et comment? mais elle est: comment mettre en marche? Si nous parvenons à mettre en marche le changement, le reste suivra facilement, car les solutions sont toutes prêtes. Il ne manque que la

volonté de les appliquer. Cette volonté et ce désir de changement se situent donc au coeur du débat.

Le but de cet essai est justement de mettre en route, de mettre en mouvement, de trouver les points de ruptures qui permettent aux choses de changer. Il est certainement impératif de limiter les dégâts que nous causons, mais il est encore plus urgent de rouvrir une voie pour le bonheur dans un esprit convivial de partage. Le choix consiste certes à abandonner nos habitudes et nos certitudes, à cesser de détruire notre milieu naturel et social, à cesser de surexploiter et de surconsommer. Nous devons certainement effectuer un retournement et apprendre à pratiquer une forme d'autolimitation, mais il importe que cette autolimitation ne se transforme pas en grande privation ni en grande misère dans la douleur du renoncement. Elle n'a de sens, et surtout de chance de devenir réalité que si elle nous ouvre la porte d'un mieux être, la porte de ce bonheur auquel nous aspirons tous et que notre forme de développement semble éloigner de nous de plus en plus. Pour moi, la simplicité est la clé de notre futur.

Le risque des généralisations

C'est pourquoi cet essai cherchera d'abord à observer comment notre société fonctionne, quelles sont ses valeurs et ses mécanismes. Il cherchera à faire en quelque sorte une psychanalyse de notre civilisation occidentale pour déceler tous les aspects inconscients qui guident nos comportements. Il décrira certains mécanismes qui déterminent notre quotidien, le plus souvent sans que nous en ayons conscience.

Pour dégager des tendances générales, il ne faut pas craindre de généraliser. Toute généralisation est dangereuse car elle est forcément fautive en regard des multiples exceptions à la règle qu'elle émet.

Esprit de la démarche...

Mais si une affirmation d'ordre général ne peut être stricte vérité, elle n'est pas moins comme un doigt qui indique une direction. Comme dit le dicton chinois, lorsque le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. Il faudra donc surtout s'intéresser à ce qu'indique chacune de ces vérités simplifiées et ne pas trop se focaliser sur le caractère imparfait de la formulation. Je demanderai au lecteur de se laisser entraîner avec un esprit d'ouverture afin de mieux pouvoir saisir la portée générale du message formulé, sans se laisser arrêter par le caractère toujours trop simpliste de la généralisation.

Il sera beaucoup question dans cet essai de l'Occident. Qu'est-ce que l'Occident? Il faudrait tout un livre pour cerner ce que ce mot peut recouvrir. Dans cet essai, cette appellation désignera les pays les plus riches, qui consomment la majeure partie des ressources disponibles, qui ont joui des fruits de la révolution industrielle, qui ont colonisé le monde, qui continuent à y jouer un rôle dominant et dont le mode de vie est celui de l'homme blanc. Ce sont principalement les pays d'Amérique du Nord et d'Europe, avec adjonction de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sans limites ni géographiques ni sociales trop précises. Bien que l'Occident (O majuscule) ait été une culture brillante, je serai très virulent dans ma critique à son égard, car je m'attaquerai à son matérialisme et à son manque total de scrupules quand il part à la conquête du monde. Il est certainement faux de diaboliser l'Occident. Il est certainement faux de résumer cette culture si créatrice à un occident (o minuscule) du négoce et de la guerre. Toutefois il faut reconnaître que c'est essentiellement la force des armes et de la technologie qui a permis à la Grande-Bretagne de dominer les mers, l'Asie, l'Amérique du Nord et une partie de l'Afrique, de concert avec la France, avec l'Espagne et le Portugal qui se sont imposés en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Les formes de cette domination ont beaucoup évolué au cours des siècles, mais cette domination demeure. Ce ne sont pas le Mali ou le Laos qui

imposent leurs vues au niveau international! Il a bien fallu donc choisir un terme pour désigner ces nations riches. Je demande au lecteur d'accepter cette simplification car nous resterons toujours conscients que ce n'est qu'une simplification outrancière, mais pourtant parlante. On pourrait bien sûr parler des pays riches, de l'occident mercantile ou impérialiste, de l'homme blanc, mais on tomberait là aussi dans d'autres stéréotypes qui ne seraient guère meilleurs.

Il sera aussi beaucoup question des sociétés traditionnelles. Bien sûr, il ne faut pas rêver ni idéaliser ces sociétés qui souffrent des mêmes travers humains que nos sociétés modernes. Toutefois, vu qu'elles disposent de moins de moyens, elles jouissent souvent d'une échelle plus humaine qui permet une plus claire identification des acteurs et des mécanismes. Comment identifier d'une manière précise, dans une grande ville africaine, les retombées du jeu des multinationales sur le destin de la population locale? Une société traditionnelle n'offre-t-elle pas davantage de clarté? Le chef peut être violent, les traditions peuvent entraîner des pratiques destructrices, mais les causes en restent au moins plus lisibles. Par ailleurs, sous le label de sociétés traditionnelles, je comprendrai également toutes ces sociétés européennes dans leur forme héritée du monde agricole et même de la société du bourg, avant que l'internationalisation des relations économiques ne soit venue modifier les relations locales en profondeur, à l'image de ces sociétés rurales encore vivantes et authentiques, il y a quelques décennies seulement. On pourrait dire en raccourci que les sociétés traditionnelles sont celles qui consomment principalement les biens et services qu'elles produisent et dont l'activité est guidée par d'autres objectifs que des buts d'accumulation purement matérielle. Nous verrons dans cet essai le rôle important que joue le mythe, sous toutes ses formes, dans la

manière qu'il a d'orienter le projet d'une société, en tant que rêve de ce que peut être la vie.

Un témoignage

Cet essai aborde un éventail très large de sujets. Forcément, étant un généraliste, je ne suis pas en mesure d'avoir une connaissance complète et approfondie de chacun d'eux. Il ne faut donc pas attendre un traité complet et académique de chaque sujet abordé, mais il convient de comprendre mon approche comme un témoignage personnel, comme une prise de position, comme l'expression d'un engagement concernant une forme simple et conviviale de mode de vie. Cet essai n'est pas une encyclopédie de l'alternative qui traiterait tous les sujets de manière complète et proposerait une panoplie de solutions toutes faites. Non seulement je n'ai pas les connaissances nécessaires à une approche de ce type, mais je suis certain que cette approche serait fautive. Cet essai n'est pas une étude qui veut plaire à l'esprit, mais une prise de position personnelle qui veut inciter au changement et qui m'engage personnellement. Il constitue une forme de partage d'une réflexion que j'ai menée depuis quelques quarante ans pour adapter mon mode de vie à mes convictions, pour faire de ma vie un témoignage de ce que je crois. Je crois que cette aspiration à une cohérence entre convictions et mode de vie est importante et peut inspirer chacun de nous. L'essentiel de ce que nous apportons ne réside pas dans l'efficacité de nos discours, mais dans la cohérence de notre manière d'être et dans l'esprit qui anime chaque jour la pratique de notre quotidien. Notre être est notre seul outil; notre discours ne peut que formuler ce que nous vivons, sinon il reste futile et abstrait. La théorie n'a de sens que si elle nous aide à passer à la pratique, car seule notre pratique change le monde. Ceci demande du courage, beaucoup de courage. Et Gandhi reste, à mes yeux, l'un des modèles

humains les plus inspirants de cette forme de cohérence et de perfection de vie.

Je dirai aussi au cours de cet essai ce que nous essayons de réaliser en Australie, dans un lieu en pleine nature où nous tentons de mettre en oeuvre d'autres formes de subsistance, centrées sur la contemplation, orientées vers le travail pratique, l'écologie, l'accueil, le partage et la recherche.

Des constats et des outils

Non content de décrire nos valeurs et nos comportements, cet essai proposera aussi toute une série d'ébauches de solutions, sous la forme de constats qui viendront petit à petit, à coup de touches successives, compléter une fresque de ce que peut être une autre perception de la vie et initier ainsi un changement par le seul fait que cette recherche propose une autre interprétation de ce qui est. Le constat, par la nouvelle perspective qu'il propose, est instrument de changement. Il est facteur de mise en mouvement car il propose une autre mentalité, une autre attitude et donc un autre comportement.

A cette interprétation du monde qui nous entoure, sous forme de constats, cet essai adjoindra également toute une série d'outils qui seront autant de propositions d'action possibles au niveau personnel ou à l'échelle du petit groupe, au niveau local. Ces propositions peuvent sembler idéalistes au premier abord, car elles viennent contrer nos habitudes et briser nos a priori, mais elles ont toutes, ou presque, une application concrète possible à l'échelle individuelle, de manière progressive, car elles sont censées s'appliquer tout d'abord dans des domaines plus accessoires, puis, au fil du temps, de manière plus centrale, au fur et à mesure que la conscience collective évolue et que la communauté locale adopte ces nouvelles formes de comportement.

Esprit de la démarche...

L'emploi du mot "outil" peut étonner mais il a été choisi pour bien souligner le caractère très pratique de ces propositions; l'outil veut être cet instrument dont nous disposons personnellement dans notre quotidien pour actionner le changement. Cet usage du mot outil peut d'autant plus déranger qu'il se veut moteur d'un changement qui viendra perturber nos habitudes et notre petit confort. Ce mot revêt donc intentionnellement un côté provocateur.

Les constats expriment davantage une interprétation ou une manière de voir tandis que les outils proposent plutôt une action ou un comportement. Toutefois la ligne de partage entre constats et outils n'est pas si précise. Parfois, on aura l'impression que l'un remplace l'autre. Ceci est en fait sans importance, dans la mesure où seule importe la nécessité d'un changement de nos perceptions, attitudes et comportements. D'ailleurs, selon le sujet traité, la proportion entre constats et outils variera beaucoup ainsi que la manière dont ils sont formulés.

Outils et constats seront souvent présentés sous forme de listes de caractéristiques ou de points divers, un peu à la manière des listes du bouddhisme: les 3 joyaux, les 4 nobles vérités, les 5 agrégats. Cette manière de faire paraîtra présomptueuse mais elle doit être perçue avec un certain humour, avec un clin d'oeil amusé; elle veut, de manière très pratique, faciliter la compréhension et la mémorisation de ce qui est affirmé dans cet essai, mais elle cherche aussi à provoquer la réflexion, car, bien sûr, la réalité est bien plus complexe que ce qui sera affirmé par ces listes simplistes. Là où je vois quatre points, quelqu'un d'autre en verra trois ou cinq. Peu importe en fait, ce qui compte, c'est la prise de conscience que cette simplification outrancière permet et la perception des nécessités de changement qui en résultent. La vérité est mobile à nos yeux car elle évolue au fur et à

mesure de notre propre évolution personnelle. Dans ce sens, le mouvement est beaucoup plus important que la formulation.

Ces constats et outils ne sont pas neutres et exigent de chacun une conviction, un engagement personnel, un choix décisif, mais seulement à la mesure consentie par chacun. C'est là tout leur intérêt: ils constituent des prises de position affirmées et incarnent des choix déterminants. Ils ne veulent pas être des solutions passe-partout, mais ils sont destinés à être encore réinterprétés par chacun, par chaque communauté, par chaque culture, car il ne saurait y avoir de solution unique et universelle. Le droit à la différence doit être respecté, cependant il ne saurait constituer une échappatoire. Les deux nécessités de choisir et d'interpréter subsistent et s'avèrent fondamentales. En fait le malheur de notre société, c'est justement son incapacité à décider et à choisir, qui est l'expression d'un état de laisser-aller général qui caractérise notre état de bien-être matériel. Le bonheur matérialiste après lequel nous courrons n'est qu'un faux bonheur (autre évidence!), mais le plus grave c'est que nous courrons après cette forme de bonheur par conformisme, par paresse, par incapacité de rompre avec cette dynamique, par indécision souvent. C'est pourquoi les conditions de la mise en mouvement s'avèrent fondamentalement importantes.

L'autolimitation

Tant que chacun de nous fait tout ce qu'il peut pour consommer autant qu'il le peut, il n'y a pas de remède à nos maux. Mais si nous percevons que la vie est beaucoup plus riche lorsqu'elle s'ancre dans des valeurs non matérielles (vrai, beau, amour, justice, paix), la perspective trop matérialiste de nos sociétés occidentales nous paraît soudain complètement folle et déplacée. Non seulement nos comportements entraînent une grave déprédation de l'environnement

et une injustice profonde dans les relations entre riches et pauvres, mais ils nous éloignent en fait du vrai bonheur en créant, à l'image de la publicité, un mirage fondé sur une consommation exacerbée incapable de nous satisfaire. Le futur, s'il aspire à être plus harmonieux, ne peut que reposer sur une forme d'autolimitation. L'autolimitation, parce qu'elle est librement consentie, permet cette juste simplification de nos modes de vie qui nous ouvre à la richesse de la vie, car elle permet que cette vie ne soit plus ensevelie sous le masque du consumérisme mais qu'elle puisse au contraire se développer harmonieusement si elle parvient à restaurer des liens de collaboration et de solidarité au sein de la communauté locale, en remplacement des lois de compétition et de quête individualiste. Cet essai montrera combien l'autolimitation est un mouvement créatif de la douceur et pourquoi ce changement permet de répondre aux défis de notre temps et selon quels termes il doit s'effectuer. Ce mieux rendu possible par un moins, c'est ce que j'ai appelé la loi du gain qualitatif: lorsque la supériorité d'un mode de vie autolimité (*small is beautiful*) paraît évidente, ce nouveau mode de vie devient attractif, par le gain qualitatif qu'il rend possible.

Le désir de bonheur

Les constats et outils que je proposerai se veulent très concrets et réalistes, mais ils n'en seront pas moins choquants et trop idéalistes parfois. C'est le propre d'une psychothérapie de découvrir les aspects choquants de nos convictions et de nos comportements. Il est important de persévérer dans ces temps de remise en question pour assumer pleinement le côté déstabilisant de nos découvertes, franchir cette phase de transformation mentale et retrouver sur l'autre rive une nouvelle cohérence qui se reconstruit petit à petit. Je demande donc au lecteur de faire un effort pour m'accompagner sur ce chemin et se prêter au jeu de la découverte d'une autre réalité possible qui est en

fait beaucoup plus réaliste que celle dans laquelle nous vivons, car elle s'ancre mieux dans le sens profond de la vie, quel qu'il soit, par le simple fait qu'elle reste en mouvement et voit au-delà des simples apparences. Petit à petit prendra forme ce qui deviendra notre mosaïque et j'espère qu'elle saura toucher le lecteur et faire vibrer en lui la fibre du bonheur.

Lorsque ce désir de bonheur sera clair, il sera plus facile de dire que notre esprit doit pouvoir dominer les forces de la matière. C'est à la soif de beauté, de justice et d'amour de guider nos pas dans ce monde matériel. Matière et esprit ne s'opposent pas, ce sont les deux aspects non contradictoires, bien que différents, d'une même réalité. L'art de cette relation entre esprit et matière consiste à percevoir cette prééminence de l'esprit sur la matière et ce lien indélébile qui lie ces deux entités trop souvent comprises comme antagonistes. La pratique de l'architecture me l'a appris au quotidien: on construit les murs, les planchers, le toit, mais l'essentiel de ce que l'on crée se situe en fait entre ces éléments, dans l'espace immatériel qui apparaît par le jeu des murs, des planchers, des matériaux et de la lumière. Je ne manipule que la matière, mais je crée en fait le vide qui naît du fait qu'il est compris entre ces éléments que j'ai mis en place. C'est l'esprit plus que la matière qui génère la présence de cet espace et cet espace prend corps davantage par le contenu qu'il enveloppe que par la forme apparente elle-même qui le limite. Enigme de cette relation entre esprit et matière.

La vérité de l'esprit reste indicible. C'est pourquoi le titre général de cet essai ressemble un peu à une énigme: il veut dire une vérité sans la figer, en laissant la porte ouverte à différentes interprétations possibles. Elle et Lui, c'est l'énergie qui nous anime, c'est notre source, c'est l'Esprit qui nous inspire, c'est cette force de vie sans laquelle nous ne serions rien, c'est cette Réalité à la fois masculine et

Esprit de la démarche...

féminine qui nous crée sans cesse; la Terre, c'est la planète sur laquelle nous vivons, qui est plus qu'un simple amas de minéraux, car elle est un organisme vivant, certainement doté de sa propre vitalité et de son propre esprit; c'est aussi le lieu de notre incarnation, c'est-à-dire de notre perception et de notre expression; eux, ce sont ces autres, différents de nous, issus de ces autres peuples, de ces autres cultures, de ces autres sensibilités et traditions si différentes de la nôtre; nous, c'est notre propre collectivité, à l'échelon local ou régional, c'est le groupe auquel nous nous identifions; et moi, qui suis-je? quel est le sens de ma vie? A chacun de réinterpréter ce titre à sa propre manière, pour mieux pouvoir y reconnaître la complexité et la multiplicité des forces qui façonnent notre mystérieuse et insaisissable réalité au quotidien.

Une action des personnes au sein de la communauté locale

Les véritables possibilités de changement et d'action sont d'abord bien évidemment celles des personnes; pourtant, la communauté locale joue tout autant un rôle prépondérant car elle constitue le lieu de l'enracinement des personnes et des actions, et elle offre les possibilités de la réalisation de petites transformations qui finissent par affecter l'ensemble de la société, changer les relations et les valeurs, changer les expériences, changer la culture locale.

L'individu tout seul ne peut pas grand chose, car, comme nous le verrons, il s'agit surtout d'améliorer la qualité de nos relations qui impliquent forcément plusieurs acteurs. L'individu est donc fort de ce qu'il peut engendrer dans ses relations aux autres, et la communauté locale est ainsi le champ rêvé pour expérimenter ce nouveau type de relations où chacun a besoin des autres pour être soutenu, encouragé, stimulé. On imagine des petits groupes qui se forment pour soutenir tel commerce qui offre une bonne qualité de biens produits

localement dans des conditions écologiques et équitables, mais on imagine aussi des petits groupes qui se réunissent pour réfléchir aux moyens à mettre en oeuvre pour créer des relations plus harmonieuses au niveau local, avec nos semblables ou avec les autres, ceux des autres cultures et des autres continents, ou tout simplement avec la nature qui nous entoure de manière immédiate.

Le leitmotiv de cette démarche, c'est le slogan "*un choix = un vote*", c'est-à-dire que chaque fois que je choisis quelque chose, je la plébiscite, qu'il s'agisse d'un bien de consommation, d'une coutume, d'une opinion, d'un comportement. Et de la sorte j'encourage ces manières de faire. Au contraire, en m'abstenant de consommer ce que je désapprouve, j'exerce une pression sur les coutumes ou sur le producteur pour qu'il change ses méthodes. La concertation du groupe est ici déterminante pour créer une réelle pression. C'est le retournement du marketing et de la démocratie dans sa vocation première.

Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment

Chacun de nous a un effet sur le monde. C'est la loi du double cumul qui régit cette relation complexe entre notre comportement et l'évolution du monde:

- C'est le cumul de nos activités respectives (pourtant individuellement peu nocives) qui engendre les grands déséquilibres;
- et c'est le cumul de nos renoncements respectifs (avec le prix élevé qu'ils représentent pour chacun de nous) qui permet de rétablir ou de maintenir l'équilibre.

Cette loi du double cumul est complétée par deux autres:

- D'abord la loi de corruption: lorsque nous réalisons que notre mode de vie est fondé sur des privilèges issus de la corruption (exploitation des autres et destruction de la nature), nous sommes incités à reconsidérer ces privilèges et à envisager un mode de vie plus équitable.
- Et puis la loi de blanchiment: lorsque nous percevons que les produits de notre consommation ont été blanchis (par une présentation anodine sur les rayons de nos supermarchés) et ne révèlent plus, de ce fait, leur origine souvent corrompue, nous ne pouvons pas continuer à les consommer dans l'indifférence.

La mise en mouvement du changement

Comme on peut le constater dans la formulation de ces lois, il ne s'agit pas tant de prescrire le juste comportement mais surtout de provoquer la prise de conscience et de mettre en mouvement le changement. Le coeur de la question réside dans notre propre conscience, car c'est la conscience qui est le vrai moteur de la métamorphose lorsqu'elle est assez libre pour percevoir l'injustice et voir combien cette injustice est insupportable et appelle le changement de nos comportements. C'est donc une oeuvre de l'esprit, du coeur et du mental, plus qu'une question des moyens à mettre en oeuvre.

Le mouvement du changement doit être ascendant, il doit partir de l'implication locale. La force de ce mouvement ascendant repose sur le constat suivant: Coca-Cola ou Microsoft ne sont des pouvoirs que parce que nous les nourrissons de notre soutien. Les pouvoirs qui nous gouvernent jouissent aussi de notre soutien, dû de plus en plus à une forme d'indifférence. Cette indifférence exprime certes une forme d'impuissance, mais elle n'en contribue pas moins à laisser

faire: tout ce que nous abandonnons au contrôle des puissants se retourne contre nous, riches et pauvres.

De même, la dégradation de nos villes naît de nos propres comportements: elle est le fruit de notre esprit de compétition et de notre manque de solidarité qui relègue en banlieue tous les marginaux dont le nombre croît avec les années. Peut-être aujourd'hui suis-je encore bien loti, mais cette course de compétition se retourne déjà contre chacun d'entre nous, non seulement parce qu'il ne saurait y avoir que des gagnants, mais surtout parce que seule la capacité de collaborer vraiment à la construction de notre communauté peut nous offrir des relations harmonieuses et un réel bien-être à tous.

C'est pourquoi nos sociétés doivent se féminiser; elles doivent revenir à un mode plus naturel et plus organique, à une échelle plus humaine, à un contrôle de l'homme sur les forces du marché. Elles doivent s'ouvrir à la diversité culturelle, elles doivent réapprendre l'idéal qui n'est rien d'autre que le pragmatisme du bonheur. Cet essai cherche à montrer comment cela est possible et à décrire les chemins de cette réalisation.

Il est redevable à toutes celles et tous ceux qui luttent, à toutes celles et tous ceux qui se sont engagés afin de rester fidèles à la vérité, pour une plus grande équité et une meilleure justice, dans un esprit qui nous inspire et nous incite à nous engager aussi sur ce chemin créatif de recherche et de vie.

RESUME DES VOLUMES PRECEDENTS

0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

Ce premier volume définit quelques principes de base qui illustreront l'esprit de cet essai consacré aux grands déséquilibres de notre époque. Je situerai cet essai dans une tension entre esprit et matière et dirai ce que j'entends par des mots comme esprit, spiritualité, âme, ou comme territoire, terre, espace, lieu, qui constituent le cadre de notre milieu de vie et notre ancrage au quotidien. Je montrerai comment la dimension de l'esprit a été galvaudée ou déformée pour devenir le champ de la culpabilité qui nous empêche d'accéder à la vraie libération, bien que cette libération soit en fait la composante principale de notre existence. Cette autre compréhension débouche sur une autre interprétation des sept grands déséquilibres qui caractérisent notre époque. Je montrerai enfin l'importance de la maturité communautaire locale pour générer des choix conscients prônant l'autolimitation comme principal remède qui nous ouvre les portes d'une vie beaucoup plus riche, variée et créative. Je décrirai les conditions nécessaires pour que se fasse une mise en mouvement qui mène à un changement progressif en douceur.

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

Je décrirai le premier de ces sept grands déséquilibres, celui de notre humanité face à la nature, qui détermine en fait tous les autres, en montrant la rupture qui s'établit entre nous et notre milieu, due à notre besoin de créer un monde artificiel de confort physique, à l'abri de l'effort, pour échapper, croyons-nous, à l'indifférence de la nature à notre égard, bien que cette rupture en fin de compte nous isole surtout de ses forces harmonisantes. J'évoquerai comment notre

conception anthropocentrique du monde et la création de ce cocon artificiel, à l'opposé des traditions, donnent naissance à une machine qui s'entretient elle-même et dont nous devenons les victimes dans une course vers l'accumulation et la destruction, les grandes maladies de notre époque étant une expression tragique de cette dégénérescence. Je décrirai nos tendances à la domination, avec l'exemple du réchauffement climatique et des malentendus qui, à ce sujet, empêchent la mutation urgente nécessaire. J'illustrerai notre recours à la force et au virtuel par l'exemple de la voiture, de l'avion et de tous les mythes qui s'y rattachent. Je décrirai notre tendance au pillage, avec l'exemple du gaspillage de l'énergie et montrerai quelques orientations concernant les alternatives à mettre en place. J'examinerai les caractéristiques de l'outil, de la machine et de la technologie, pour montrer combien l'usage de ces moyens ne servent pas notre vocation et pour tenter de proposer quelques critères de transformation. Je soulignerai combien notre relation conflictuelle au temps, au déroulement des cycles naturels dans la succession des divers temps de notre quotidien ou de notre vie, et face à la mort elle-même, est fondamentalement l'obstacle à une mutation profonde, nécessaire pour dégager de nouveaux possibles que l'éloge de la lenteur viendra célébrer. Le rapport au temps, c'est aussi celui à la mémoire et à la perspective du futur qui n'existent en fait que dans le présent; ce rapport ne repose pas sur une course contre la montre, car le battement du temps est le pouls de notre vie.

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

Je décrirai le second déséquilibre qui concerne les composantes féminines et masculines que chacun a en soi, indépendamment de son genre, comme homme ou comme femme. Le pouvoir d'enfanter de la femme imprègne toute son expérience et sa mentalité plus introvertie,

tandis que l'homme est marqué par son besoin d'agir, de structurer, de défendre les siens, dans une attitude plus mobile et extravertie. L'essentiel de la différence entre féminité et masculinité se perçoit surtout dans la différence de nos attitudes et non dans la différence de nos aptitudes, que la société persiste à évaluer selon une hiérarchie qui favorise les valeurs masculines. Je soulignerai combien notre société occidentale ne tient pas compte des acquis, de l'héritage et de l'écoute qui sont des dimensions féminines, et combien elle développe la virilité et l'action au point que la masculinité, toute orientée vers le but, perd toute compréhension de ce qu'elle entreprend et tout sens de la valeur du processus. Les institutions comme l'école et l'hôpital, à l'image de la masculinité, s'emparent d'un domaine de compétence sociale qu'elles se réservent et excluent ainsi toute participation plus affective de la communauté. Par analogie à la génétique, où les caractères récessifs s'esquivalent devant les caractères dominants, on peut affirmer que les caractères féminins sont récessifs dans notre pratique sociale et ont donc plus de peine à s'exprimer. Or la société doit retrouver sa féminité et celle-ci ne peut éclore que si les domaines récessifs du silence, de l'écoute, de l'accueil sont protégés et si la perception du travail change fondamentalement, en étant désormais dissociée de sa valeur marchande. Nous devons donc apprendre à favoriser l'expression de ces qualités récessives féminines qui, si elles ne sont pas consciemment protégées, ne peuvent s'épanouir pleinement car elles se font inexorablement écraser par les valeurs dominantes masculines. La complémentarité entre féminité (caractère récessif) et masculinité (caractère dominant) est fondamentale; grâce à elle recherche de sens et structuration de l'expression peuvent se combiner et s'enrichir mutuellement. Sans cette forme de complémentarité, il ne peut y avoir de vie.

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

Je décrirai le troisième déséquilibre, celui entre pauvretés et richesses, en traitant d'abord des divers types de misères, de pauvretés et de richesses pour affirmer que la distinction entre pauvres et riches n'est pas aussi claire qu'on le croit au prime abord et pour montrer que nos sociétés dites riches sont pauvres sous maints aspects, comme, aussi, les sociétés dites pauvres offrent maintes richesses. Puis j'affirmerai que certains biens, contrairement à d'autres, se multiplient lorsqu'ils se partagent, définissant ainsi divers types de biens et les types d'échanges qui leur sont propres. Je montrerai comment le marché a imposé une falsification de la valeur des biens et des échanges. Puis je proposerai une autre compréhension de ces échanges, fondée d'une part sur la gratuité des ressources naturelles, culturelles et spirituelles, puisque celles-ci nous sont offertes librement en héritage, et d'autre part sur la valorisation du travail, à comprendre dans son sens large de contribution de la créativité de chacun. J'aborderai rapidement les notions de pénurie, de rareté et de gaspillage en insistant sur l'absolue nécessité de changer fondamentalement notre rapport avec le temps qui ne doit plus être une mesure linéaire mais doit pouvoir retrouver son épaisseur d'instant vécu. Je finirai enfin par montrer combien nos hiérarchies occidentales entre riches et pauvres sont faussées par tant de paramètres et j'esquisserai comment la perception de la différence comme source de fascination peut permettre des relations dans la réciprocité et l'enrichissement mutuel, par valorisation du don comme base de l'échange.

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

Je décrirai ici le quatrième déséquilibre, celui entre Sud et Nord, qui montre combien nous avons imposé nos modèles occidentaux au Sud

Résumé des volumes précédents

et réduit nos possibilités d'échanges avec les peuples des autres cultures, nous appauvrissant ainsi nous-mêmes. Je montrerai d'abord comment la mobilité est à l'origine des échanges et comment elle a favorisé la naissance du négoce qui constitue un type d'échange qui va au-delà de la satisfaction des besoins immédiats. Puis je décrirai comment les grandes découvertes, nées d'une mutation fondamentale, engendrent un nouveau type de relations, caractérisées d'une part par un rapport de force qui se traduit dès l'origine par une domination militaire qui s'exerce plus par une forme d'omniprésence dominante potentielle que par une présence réelle, et d'autre part plus récemment par un rapport culturel qui veut imposer nos modèles de développement que sont l'Etat-nation, l'entreprise, les droits de l'homme, la démocratie, qui ne sont en fait pas des modèles aussi universels que nous le croyons. Notre approche mercantile, fondée autant sur une opposition entre continent féodal et littoral marchand que sur le rapport dominant entre métropole et périphérie exclut tout rapport de réciprocité et impose une relation d'exploitation des terres lointaines, soutenue par la cartographie qui déforme les continents et qui propose une image faussée de notre importance. L'opposition qui est faite entre les concepts de culture et de civilisation vient renforcer notre perception dominatrice. Les modèles urbains, par opposition aux modèles traditionnels, sont les moteurs de notre manière de penser et engendrent un fossé grandissant entre société matérialistes et sociétés traditionnelles auxquelles ils imposent de fausses images du bonheur qui créent en fait la pénurie. Forts de notre prétendue supériorité, nous apportons une aide au développement qui vient renforcer notre suffisance et notre attitude paternaliste, et accélère l'intégration des économies faibles au circuit commercial mondial, entraînant par là leur dépendance et leur appauvrissement accrus. J'esquisserai enfin une voie de libération fondée sur une recherche de la juste identité et sur un chemin de réconciliation, qui constitue un processus de psychothérapie de notre civilisation, condition

nécessaire à l'émergence de rapports d'échanges nouveaux fondés sur la réciprocité et la complémentarité des différences. Cette forme d'échanges favorise l'échange entre personnes et communautés, plus que l'échange de biens. Je préfère aller vers l'autre plutôt que ses bananes viennent à moi.

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

Je décrirai ici le cinquième déséquilibre, celui entre la force de l'idéal et le pouvoir de l'argent, en montrant d'abord combien l'argent n'a de valeur que parce que nous le chargeons d'un pouvoir qu'il n'a pas à l'origine mais qui devient réalité et moyen d'oppression, paradoxalement en référence à une convention tacite fondée essentiellement sur la confiance. Je décrirai une trentaine de mécanismes du marché qui ont tous pour propriété d'inverser le sens de la vie. Puis je montrerai comment l'argent est une illusion et sert de substitut et de refuge dans notre quête du bonheur. Par opposition, je décrirai comment l'idéal n'est pas le contraire du réalisme mais tout simplement une vision très pragmatique de l'existence comprise cependant dans son sens plus large. Je dirai pourquoi l'homme n'est pas un loup pour l'homme et combien nous subissons en réalité les influences positives ou néfastes de notre milieu social, qui nous incitent, ou non, à poursuivre les vrais idéaux qui font la richesse de la vie et dont je ferai une brève description. Puis je décrirai les quatre modèles d'échanges que nous pratiquons en parallèle au quotidien, bien que de manières distinctes: le marché, l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, les échanges non monétaires, la pratique du don et de la réciprocité. Je soulignerai combien ces pratiques naturelles, qui déjà coexistent, sont la clé de notre émancipation et comment l'appropriation des communaux (surtout de la terre) et le contrôle de la communauté sur la pratique marchande sont des conditions essentielles de cette

émancipation. L'anthropologie viendra nous procurer quelques exemples inspirants de réciprocité. Enfin, je décrirai le cheminement d'une population de montagne (Alpes suisses) qui, dans sa recherche de nouvelles ressources pour survivre, a pu réfléchir à l'élaboration des grandes lignes de son évolution future; je montrerai combien les choix auxquels elle a été confrontée sont en fait les étapes normales de notre chemin vers l'autonomie face aux puissances économiques qui nous contrôlent.

Après avoir traité plus particulièrement de la pauvreté de la richesse et des relations entre Sud et Nord¹, il apparaît très clairement combien le marché joue un rôle important pour défigurer nos relations entre humains; il est évident que, dans notre monde, l'argent est tout puissant. Toute décision importante est considérée d'abord sous l'angle financier, comme si l'argent était la valeur suprême. Le mécanisme de fixation des prix et de la valeur ont imposé l'argent comme une valeur unique de référence, et l'argent est devenu un étalon commun pour toutes les valeurs, même non marchandes. Or, la communauté doit absolument parvenir à surmonter ces forces du marché si elle veut pouvoir trouver une forme d'harmonie et de paix. C'est ce que je vais essayer de démontrer ici, en développant les réflexions que j'ai déjà amorcées, à propos de la pauvreté², relatives aux différentes catégories de biens, aux différentes formes d'échanges qui leur correspondent ainsi qu'à la gratuité des ressources et à la valeur du travail.

¹ Voir: 4 - Circulaire et linéaire - une réconciliation entre Sud et Nord.

² Voir: 3 - Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.

1) LES MECANISMES DE L'ARGENT ET DU MARCHE

Le pouvoir de l'argent

L'argent est-il neutre?

L'argent est tout puissant dans notre monde et pourtant il n'est qu'une matière insignifiante, si nous nous limitons à voir ce qu'il est physiquement. N'étant que métal, à son origine, il devrait être neutre et dépourvu de toute force. Et pourtant il déchaîne nos passions et remodèle toutes nos relations. Bien qu'étant inanimé, il peut semer la jalousie et la haine, la convoitise et la violence; il peut détruire une amitié, il peut déchirer les liens les plus solides. Il bouleverse le monde et en fait un grand champ de bataille. C'est qu'il est devenu bien plus que ce métal qui devrait faciliter l'aspect pratique de nos échanges; il s'est chargé de toutes nos illusions qui viennent s'accrocher, on ne sait trop comment, à ce métal ou à ces rectangles de papier, à ces bouts de plastique qui servent de transport de valeur sans pourtant n'avoir de valeur en soi; dans la plus grande déraison, il se charge de nos rêves les plus fous.

Comme l'enseigne le bouddhisme, c'est bien le désir et notre regard sur le monde qui font notre propre malheur et non cette chose qui serait restée insignifiante si nous ne l'avions pas chargée de tant de pouvoir de faire divaguer les hommes et les sociétés, de tant de prestige pour nous permettre de paraître plus forts aux yeux des autres, d'une telle faculté d'exclure aussi quiconque ne joue pas selon ses règles ou quiconque n'a pas le privilège de détenir ce pouvoir magique qui permet de contrôler l'autre. L'argent, à l'origine, est neutre, mais nos passions, notre avidité, notre soif d'illusion et de pouvoir, notre manque total de scrupules ont fait de cet objet anodin le plus grand des pouvoirs destructeurs de notre temps.

Pour comprendre ce pouvoir, il faut tenter de voir comment il fonctionne.

Echange et réciprocité

Dans nos sociétés occidentales, il est couramment admis que le marché, c'est-à-dire l'échange économique réglé par l'argent, est une pratique naturelle ou même universelle, et donc que chaque société fonctionne selon cette logique d'échanges strictement comptabilisés. Or les anthropologues nous montrent tout le contraire lorsqu'ils décrivent que de nombreuses sociétés ne règlent pas leurs échanges de manière aussi précise, selon une comptabilité qui mesure chaque mouvement, mais les gèrent globalement en admettant en fait un système de réciprocité. L'accent y est mis sur la convivialité, sur la cohésion sociale, sur l'interdépendance des membres de la communauté. Chez certaines tribus aborigènes, le jeune chasseur ne peut consommer le produit de sa propre chasse, mais il est tenu de le livrer à la famille de sa promise qu'il entretient ainsi, un tiers ayant pour mission de le nourrir. De telles imbrications des devoirs réciproques fondent une forme de règlement des échanges sans que ceux-ci soient pris en compte individuellement. Bien entendu, cette forme de vie communautaire met en évidence la nécessité d'une solidarité, non pas idéale mais rendue nécessaire par l'adversité à laquelle se confronte le groupe. Pour tenir, il faut être unis. Les échanges sont gérés de manière globale et, s'il y a bien réciprocité, il n'y a pourtant pas forcément d'égalité stricte car le don reste vivant. En fait, il y a toujours inégalité, qui résulte, à chaque instant différente, du bilan de tous les échanges encore incomplets, et cette inégalité varie et s'inverse au cours du temps, car cette disparité toujours changeante reste une manière librement consentie d'exprimer et de reconnaître cette dynamique propre à la

diversification de l'échange qui s'exprime sous mille formes différentes et complémentaires. Il est essentiel de voir que cette inégalité jaillit naturellement de la diversité des êtres, des situations, des besoins et qu'elle évolue sans cesse au cours du temps. Une harmonie peut donc subsister sans comptabilité. Dans cette pratique traditionnelle, nous sommes bien loin du modèle individualiste qui oriente les échanges dans notre société moderne. La pratique du don implique forcément une forme d'inégalité toujours changeante et dynamique qui, née de la diversité, ne résulte pas de l'exploitation, comme dans l'économie de marché, mais de la nature du don qui est par essence gratuit et donc imprévisible.

Le troc

Il semble que chez nous, dès l'origine des échanges économiques, il y ait eu le troc, qui permet à chacun d'acquérir les biens dont il a besoin en procurant, en échange, ceux qu'il possède en surplus. C'est la forme la plus simple de l'échange. Besoin et surplus sont bien entendu des termes tout à fait relatifs, dans ces sociétés de pénurie, mais ils définissent malgré tout les conditions du troc, qui débouchent sur la pratique de l'échange. Sans cette notion de manque relatif ou de surplus relatif, il ne saurait y avoir de troc.

Si nous considérons le troc du point de vue de la loi de l'offre et de la demande, nous constatons une contradiction intéressante: celui qui propose un produit aura tendance à sous-estimer la valeur de ce qu'il propose (état de surplus) et à surévaluer la valeur de ce qu'il désire (état de manque). Et réciproquement pour celui qui est en face de lui. C'est peut-être une manière d'expliquer pourquoi l'échange a lieu, tout en maintenant en principe la règle d'égalité de valeurs des objets échangés. Même dans le troc, il y a en fait une disparité de valeurs,

mais elle est subjective, et surtout inverse et même complémentaire selon les deux regards en jeu.

Dans le troc, il y a évaluation de la valeur de part et d'autre. Il y a donc une forme de conversion de chaque objet en une valeur abstraite qui permet d'acquérir l'autre objet qui est estimé à cette même valeur aussi. Si les valeurs ne semblent pas correspondre, on ajoutera un autre objet ou on augmentera une quantité afin de réaliser ce qui semble être une équivalence. Cette estimation n'est pas faite selon une mesure précise, mais elle reste intuitive, en fonction de l'importance accordée par chacun à son besoin et à son manque. Chacun fait une bonne affaire, selon sa propre estimation, c'est-à-dire sa propre conversion de valeur. Chacun y gagne, bien qu'aucune valeur ne soit créée, car chacun satisfait un besoin. Il n'y a pas d'enrichissement, sauf si l'un vole l'autre, ce qui reste difficile à prouver tant qu'il n'y a pas de répétition systématique du même troc qui provoquerait l'enrichissement de l'un aux dépens de l'autre.

L'accord du troc est global, parce qu'il met en rapport les valeurs de deux objets en principe peu comparables, et parce qu'il lie deux acteurs doublement impliqués. Chacun d'eux doit trouver en une seule et même personne (l'autre) celui qui propose ce dont il a besoin et qui a en même temps besoin de ce qu'il propose.

La vente

Tandis qu'il y a deux termes dans le troc (les deux objets échangés), il y en a trois dans l'échange monétarisé car s'y ajoute l'argent comme intermédiaire. L'argent n'est rien d'autre, du point de vue pratique, que cette valeur intermédiaire en quoi nous pouvons convertir tout objet, après en avoir évalué la valeur. Nous n'échangeons plus l'objet contre l'objet, mais l'objet contre une

Idéaux - argent et marché

valeur intermédiaire qui se voudrait neutre au départ et qui nous donnera accès à ce que nous désirons, ultérieurement et de manière autonome. Cet intermédiaire procure le moyen très étrange d'immobiliser une valeur sans qu'elle ne soit attachée à aucun objet donné. Par l'intermédiaire de l'argent, le troc devient vente.

Cette pratique de l'intermédiaire présente trois avantages:

- 1) L'argent multiplie les interlocuteurs: le troc lie deux objets en une seule opération d'échange bien qu'ils ne soient pas forcément liés, sauf par la nécessité du troc. Avec l'introduction de l'argent et la pratique de la vente, l'échange se fait non plus en un temps mais en deux temps: d'abord la vente de l'objet que j'offre, puis l'achat de l'objet que je désire, avec deux interlocuteurs distincts. Je n'ai plus besoin de trouver un seul et même interlocuteur qui réponde aux deux exigences de vouloir ce que j'offre et d'offrir ce que je veux.
- 2) L'argent permet la fragmentation: je n'ai pas besoin d'échanger un boeuf entier pour une quantité correspondante de matériaux de construction, mais je peux n'en échanger qu'une fraction (un quart de boeuf), ce qui pratiquement s'avérerait difficile sans l'intermédiaire de la monnaie. La quantité de mon boeuf peut donc être dissociée de la quantité de matériaux que je désire et réciproquement.
- 3) L'argent facilite le transport: grâce à la conversion en une valeur intermédiaire, je peux mettre mon boeuf dans ma poche.

La triple tentation de l'argent

Ces avantages sont de nature très pratique et semblent tout à fait neutres. Pourtant, cette pratique va renforcer aussi les trois aspects néfastes de la méthode, qui vont fonder le réel pouvoir de l'argent.

1) La spéculation, jeu sur la différence entre deux évaluations

Non seulement la pratique de la vente ne supprime pas la phase de la conversion inhérente au troc, mais cette conversion de valeur entre l'objet et le moyen intermédiaire de l'échange (la monnaie) est en fait doublée, tandis que le troc lie directement les valeurs de deux objets en principe équivalents: dans la vente, les deux évaluations respectives de l'objet proposé et de l'objet cherché se dissocient en deux temps complètement indépendants et cette dissociation offre une marge de jeu que chacun se plaira à utiliser à son propre profit. C'est le corollaire inévitable de l'avantage mentionné plus haut qui consiste à multiplier les interlocuteurs. Il n'y a plus de troc en un temps, mais un échange en deux temps par l'intermédiaire d'une valeur prétendue polyvalente; cette décomposition en deux temps va permettre de jouer sur la différence possible entre les deux évaluations de conversion de valeur. En convertissant tout en une seule valeur unique et prétendue universelle (l'argent), la pratique de la vente incite à la spéculation: chaque opération doit me rapporter un maximum. Je cherche autant que possible à vendre cher et à acheter bon marché! Dans la pratique même de ce type d'échange gît l'incitation à vouloir fausser la valeur à mon avantage c'est-à-dire à tricher. Sous le régime du troc, ce que je vendais acquérait plus de valeur aux yeux de l'acheteur, en fonction de ses besoins, qu'il n'en avait à mes propres yeux, tandis que c'était le contraire pour l'objet que l'autre me proposait. Dans le cas de la vente, mon regard valorise l'objet que je vends et cherchera à dévaluer ce que je veux acquérir, c'est-à-dire ce que mon désir rend pourtant si chargé de valeur. C'est le paradoxe! Certes, mon succès dépendra de la demande, mais surtout de la concurrence.

2) *L'accent mis sur la propriété privée*

La dissociation des temps de vente et d'achat accentue encore l'importance de l'attachement à la propriété privée. C'est mon objet, c'est ton objet. Cette conscience est déjà présente dans le troc, mais atténuée par le fait que l'opération reste globale et cherche le compromis entre deux objets de natures en principe très différentes. Dans la vente, par la dissociation de l'opération en deux temps, la divergence des intérêts entre vendeur et acheteur est soulignée et leur lien est distendu. L'argent se substitue au lien social. Lorsque le profit domine, il y a moins de temps pour marchander. La priorité est donnée à l'individu (moi) au détriment du groupe (nous).

3) *L'effet de concurrence et de compétition*

Le troc exige un accord global qui doit se contenter plus généreusement de ce qui est offert, vu que les circonstances sont plus contraignantes car le vendeur et l'acheteur sont liés et doivent trouver le moyen d'accorder leurs besoins respectifs, avec donc une moindre latitude pour jouer sur la valeur. Par contre, par la pratique de la vente, les divers vendeurs et acheteurs sont mis en concurrence parce qu'ils restent indépendants les uns des autres, avec la possibilité pour chacun de jouer sur la compétitivité pour accroître son propre gain. Cette soif du profit est le fondement de cette compétitivité qui caractérise la vente et sape la cohésion sociale.

Le club de l'argent et l'exclusion

Cette grande tentation de la spéculation et du profit vient complètement fausser nos relations sociales, car elle prend le pas sur toutes les dimensions humaines de l'existence et nous ramène à un niveau purement instinctif de lutte pour la survie et de recherche des seuls aspects matériels de l'existence. L'argent cause la tragédie pour beaucoup, si ce n'est pour tous! La pratique de l'argent instaure un

fossé sans fond entre ceux qui en ont et ceux qui n'en ont pas, et surtout entre ceux qui en ont suffisamment pour vivre et ceux qui en manquent pour assurer leurs besoins les plus élémentaires. L'usage de l'argent devient la règle universelle imposée par nos économies dominatrices, car il devient la clé unique d'accès à tous les biens, dans la mesure où le marché devient aussi le passage obligé d'accès à ces biens. Sans argent, pas d'accès au marché. Et sur ce marché, il n'est fait aucune différence entre biens nécessaires à la satisfaction de besoins élémentaires et biens superflus. Tout y est vendu au prix du profit maximum. Cette loi absolue définit ainsi, de manière négative, une sorte de club d'adhérents, qui rassemble ceux qui ont plus ou moins d'argent et peuvent jouer selon les lois du marché, par opposition à ceux qui n'en ont pas ou pas assez, et qui se voient exclus de ce club informel. Chacun est donc condamné à se procurer l'argent nécessaire à sa subsistance puisque c'est la clé unique d'accès aux biens indispensables.

Il n'y a pas d'autre moyen possible de subsistance pour quiconque vit dans une société de marché, à part l'autosubsistance qui n'est possible qu'à condition de disposer du terrain nécessaire à ce type de production, mais qui a ses limites aussi, surtout en ce qui concerne les services spécialisés et les biens plus élaborés ou extraits de contextes spéciaux, à commencer par le sel, et tous les autres biens plus sophistiqués. Un lien essentiel apparaît ainsi entre terre et argent, non pas parce que la terre vaut de l'argent (ce qui est aussi un artifice scandaleux), mais au contraire parce que l'accès à la terre permet d'échapper partiellement à cette emprise du marché et de l'argent. Comme nous le verrons plus loin, c'est un constat très important qui peut engendrer une gamme importante de remèdes aux injustices causées par l'argent.

Idéaux - argent et marché

A moins d'être entrepreneur indépendant ou de jouir d'un accès à la terre, il faut en général, pour "gagner" cet argent, vendre son temps de travail sur le marché du travail. Mais n'est-ce pas là plutôt perdre sa vie que la gagner? Le travail est de la sorte dissocié complètement de la vie humaine, dans la mesure où il devient l'objet d'une transaction sur le marché du travail où forces de travail (temps de vie personnelle) et emplois (argent du salaire) s'échangent. Il est intéressant de constater que cette pratique du travail salarié ne semble naturelle à aucune société traditionnelle. Cette pratique du salariat ne se trouve que dans notre société occidentale et les sociétés qui ont développé une forte pratique du marché et de l'individualisme. Cela veut bien dire que cette organisation sociale n'est pas si naturelle qu'on le prétend! Partout chez nous, cette nécessité d'acquérir l'argent du ménage constitue une contrainte très lourde et chacun souhaite s'en libérer, sans pour autant vouloir nécessairement refuser de travailler. Valeur de notre travail et prix de vente de notre force de travail sur le marché sont deux choses bien distinctes. Nous y reviendrons plus loin.

L'argent devient la clé unique de la subsistance et celle-ci passe donc par le marché. Bien que leurs pouvoirs soient étroitement liés, il faut clairement distinguer le marché et l'argent, car les principes qui les régissent sont de nature différente.

Les trois croyances élémentaires de l'argent

Le pouvoir de l'argent repose sur une triple convention dont les fondements sont tout à fait artificiels vu qu'ils reposent sur des perceptions de la valeur qui n'ont rien à voir avec la réalité. Cette triple convention repose sur trois croyances élémentaires qui nécessitent toutes trois la confiance comme base de fonctionnement. S'il n'était pas le pire des systèmes d'oppression et de violence, on

pourrait affirmer que le système de l'argent est en fait le plus grand des systèmes idéalistes possibles, car il oblige tous les participants à sacrifier leur vie à des valeurs, cependant artificielles et arbitraires, fondées essentiellement sur la confiance. Il est surprenant de voir que la confiance est la pierre angulaire de ce système, tant que le piège du pouvoir ne s'est pas refermé sur ses victimes désormais prisonnières. Ces trois croyances sont les suivantes:

- 1) La convention de la valeur de l'argent et de l'or dit que toute valeur peut être convertie en une quantité d'argent ou d'or qui représente et immobilise cette valeur. Pourquoi pas le sable, l'eau ou l'air dont l'utilité pratique et vitale devrait me sembler bien supérieure? Qu'est-ce qui distingue donc l'argent et l'or des autres matériaux qu'on trouve dans la nature?
- 2) L'argent comme étalon de valeur fait de l'unité monétaire l'unité de base qui permet de mesurer la valeur de chaque chose en mesurant la quantité d'argent dans laquelle cette valeur est convertible. Pourquoi figer et mesurer la valeur alors que celle-ci varie pour chacun en fonction de ses habitudes, de ses acquis, de ses besoins et du moment où elle est mesurée?
- 3) La prétendue capacité de l'argent de tout acheter affirme que tout peut s'acquérir si l'on a suffisamment d'argent, que ce soit d'ordre matériel comme des objets, ou que ce soit un pouvoir sur les autres pour se procurer leur force de travail, leur créativité, leur fidélité, leur soumission, ou même leur amour... Pourquoi croyons-nous que des valeurs incontrôlables comme l'amour et la justice puissent se soumettre à un pouvoir quelconque?

Reprenons ces trois croyances plus en détail.

1) La convention de la valeur de l'argent

Lors de la vente, la valeur dans laquelle je convertis mon objet est en fait une valeur purement fictive et conventionnelle. Il y a une convention sociale qui dit que l'argent a de la valeur. Sans cette convention, l'argent n'est que de l'argent (un simple minéral) et perd toute sa valeur. Par comparaison, l'eau, l'air, le pain ont une valeur évidente liée à leur caractère indispensable à la vie, mais l'argent, lui, reste un minéral abstrait dont on a en fait aucun besoin. Dans un pays étranger, on ne sait pas ce qu'on a dans les mains, tant qu'on ne s'est pas familiarisé avec la monnaie locale. Parfois on se trompe même du décuple ou du centuple, tant l'abstraction est grande, et à notre plus grande confusion.

En fait, malgré l'absence évidente de valeur de cet intermédiaire, j'accepte de convertir mon boeuf dans cette valeur fictive et conventionnelle. Pourtant, je ne peux rien faire avec de l'argent si je ne peux rien acquérir avec lui ou si ce qu'il me permet d'acquérir ne m'intéresse pas. Dans ma poche, l'argent n'a aucune valeur, contrairement à mon boeuf que je peux toujours utiliser pour cultiver mon champ ou que je peux manger, si personne n'en veut.

Il y a, à la base du système monétaire, cette incroyable confiance. Elle rappelle en bien des points l'histoire du roi nu. Personne n'ose déclarer la convention fautive ou aberrante. Et chacun suit le mouvement. De la sorte, le système devient valide, par la simple foi que lui accordent les gens. En fait ce constat de la non-valeur de l'argent, bien qu'il soit objectivement vrai, s'avère socialement complètement faux, car l'argent va justement acquérir une valeur en soi (c'est le drame de notre société) alors qu'il n'est objectivement qu'un minéral parmi d'autres. Et de cette valeur découlera un pouvoir.

La réalité n'est pas une chose objective car elle dépend de notre regard et c'est notre regard qui guide notre manière d'agir. Lorsqu'une croyance devient universelle, elle devient réalité pour ces gens-là. Bien sûr, ce n'est qu'une réalité partielle et momentanée, mais qui a pourtant un très fort impact sur nos existences. C'est d'ailleurs le fondement de la fiction dans laquelle nous vivons. Non seulement l'argent revêtira la valeur que nous lui attribuons, mais cette valeur factice s'imposera même comme la clé de l'acquisition unique de toute chose; sans lui je ne pourrai rien acquérir, pas même ma subsistance élémentaire. De fiction, il deviendra réalité. De réalité il deviendra oppression et souffrance pour tous, particulièrement pour les exclus du système.

Seule cette confiance absolument inexplicable confère une valeur à l'argent. C'est la confiance que nous avons tous d'une part dans la convention sociale qui établit le fonctionnement de l'argent et d'autre part dans la valeur de la monnaie qui est en principe convertible en or, ce qui ne change pas grand chose! autre minéral, autre convention! Pourquoi pas en sable ou en eau? Sans notre confiance, cette valeur n'est rien. Lorsqu'il y a une crise de confiance, la monnaie s'effondre et il faut une valise de marks pour aller acheter son pain. Le principe du billet de banque est fondé, encore plus que la monnaie en métal, sur cette même convention, tandis que la monnaie en pièces est censée représenter encore grossièrement sa propre valeur par le pourcentage d'argent réel que celles-ci contiennent. L'usage de la carte de crédit et de ses numéros et dates engagent encore plus la dimension de la confiance. Ce rôle fondamental de la confiance dans un domaine qui suscite en général la plus haute méfiance est une contradiction absolument étonnante du système monétaire.

Idéaux - argent et marché

Même s'il nous est difficile de cerner ce phénomène, il est essentiel de se rappeler que la souffrance induite par l'argent repose en fait sur une convention sociale. Naturellement, pour en sortir, il faut disposer de moyens suffisants de subsistance, c'est-à-dire d'une forme de richesse qui se traduise soit en argent - et on est alors dépendant de la validité de cette convention - ou en terres - et on peut vivre alors en marge de cette société monétarisée.

La peau de grenouille verte, c'est ainsi que Tahca Ushte, voyant-guérisseur amérindien, appelle l'argent nord-américain. Dans quelques pages très humoristiques³, il décrit l'attachement des blancs pour ces dollars et ironise sur cette confiance mal placée. Il décrit aussi comment, après une bataille fameuse que les Indiens remportèrent contre le général Custer et qui avait fait de trop nombreux morts parmi les soldats qui venaient de recevoir leur solde, les enfants indiens jouaient avec ces billets de banque pour en faire des fleurs en papier, des petits chevaux et bisons, ou mille petits jeux distrayants qui mettaient bien en évidence combien la tragédie de la bataille qui venait de se dérouler contrastait avec la futilité de l'avidité qui en avait été la cause et combien aussi la confiance en l'argent reposait sur de pures conventions.

Certains misent toute leur vie sur l'argent, d'autres ne voient là que peau de grenouille. Question de foi personnelle. Mais une valeur reconnue par toute une société, par foi ou par force, devient, par force, une loi incontournable.

2) *La monnaie comme étalon de valeur*

Du fait de cette foi inébranlable en la valeur de l'argent, la monnaie devient l'unité de mesure pour la valeur de chaque chose. C'est le

³ Tahca Ushte et Richard Erdoes, *De mémoire indienne*, Plon, Terre Humaine, Paris, 1977.

principe de base de l'argent: en vertu de la loi de convertibilité de l'argent, n'importe quoi peut trouver sa valeur convertie en une quantité donnée d'argent. Et cette quantité se mesure selon l'unité monétaire en vigueur localement; elle est censée donner la valeur de l'objet auquel elle correspond. Une journée de travail d'une femme se paie 30 roupies dans les plantations de thé en Inde, un litre de lait coûte 1 dollars au supermarché, une voiture coûte 15'000.- euros, Toutes ces valeurs deviennent convertibles l'une dans l'autre. On peut calculer, moyennant un change établi entre la roupie et l'euro, combien de journées de travail cette femme doit effectuer dans une plantation de thé pour acquérir une voiture, bien que ce calcul n'ait aucun sens, car le résultat dépassera sa durée de vie. Là encore, la réalité fictive de la croyance en l'argent dépasse la réalité simple. Le calcul est purement théorique, et pourtant il sert de base à tous nos échanges.

La seule présence d'un étalon universel comme l'argent nous fait croire, puisque nous avons pris l'habitude de tout convertir selon cet étalon, que cet étalon permet de tout mesurer. Je sais désormais ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Dans le magasin, je sais que le produit plus cher est meilleur que le produit moins cher. La question est de savoir si je vais dépenser plus pour ce supplément de qualité que je ne peux d'ailleurs même pas évaluer. Je sais bien, au fond de moi-même, que je me laisse tromper par un raisonnement aussi simpliste. Mais cela me rassure de savoir que la vie est enfin simplifiée.

Je sais que les peintures des grands maîtres valent mieux que ce que je dessine. Tout retrouve sa place dans une hiérarchie des valeurs qui permettent même de comparer la brosse à dent, la poire et la brique avec un bout de terrain, un bateau, un Cézanne et un piano. Tout devient comparable et le monde se structure selon une hiérarchie

unique qui est complètement passive puisque je n'ai pas de choix à effectuer pour en changer la nature. Elle m'est imposée et je n'en suis pas responsable. L'étalon argent sécurise devant la vie. Il permet de quantifier l'inquantifiable. Il permet même plus: il offre l'illusion qu'un tel système permet de comparer les qualités en mesurant et en comparant les valeurs (en fait seulement les prix) sur une seule et même échelle qui permet de tout comparer. Mais qu'est-ce que la qualité?

L'argent établit une norme de la valeur. La maison que j'habite est estimée fiscalement: elle a une valeur qui est en rapport étroit avec le coût de sa construction et le prix d'achat de son terrain. De son côté, l'assurance incendie estime combien la reconstruction de cette maison coûterait. Ce coût devient la valeur incendie de la maison qui n'est pas forcément la même que la valeur fiscale. Ma maison a acquis ainsi plusieurs valeurs, même si elle n'est pas à vendre, et même si personne n'en veut. C'est en somme un rite de notre société d'évaluer la valeur de chaque objet. Mes livres et mes tableaux ont une valeur donnée, mon chat aussi, ma vaisselle, même si je l'ai reçue de mon arrière grand-mère et que je ne l'utilise jamais car je la stocke à la cave, vu son volume encombrant.

L'argent incite ainsi à mesurer "gratuitement" la valeur de toute chose. Et la monnaie sert d'étalon pour mesurer cette valeur. Ce qui n'est pas dit ici, c'est que l'étalon ne mesure que le prix, et non la valeur, et que le marché intervient pour changer continuellement cette valeur (en fait ce prix). Cette affirmation suffit ici pour montrer que cette prétention à mesurer la valeur de chaque chose est complètement erronée.

En fait, la valeur de chaque chose varie selon les êtres, car elle dépend d'un réseau intense de relations qui fluctuent sans cesse. Il est

donc normal que la valeur varie. Et surtout il est normal qu'on ne puisse pas la mesurer. Pour ne pas entamer la fraîcheur de la vie, cette valeur de chaque chose doit rester fluctuante et insaisissable autant que possible, car c'est la vie et les relations qui confèrent une vraie valeur vécue à chaque chose.

3) La prétendue capacité de l'argent de tout acheter

Puisque l'argent prétend être une valeur universelle susceptible de se substituer et de se convertir en n'importe quoi, il en découle logiquement une croyance selon laquelle l'argent peut tout acquérir. L'argent devient donc pouvoir.

Il est pouvoir de s'approprier ce que les autres ont et que nous désirons. S'ils ne veulent pas le céder, l'argent permet de faire pression, car il est pouvoir qui peut aussi s'accompagner de pressions moralement douteuses: séduction, promesses, chantage, menaces... La vente s'avère un domaine plein de violence: les images de séduction font appel à des valeurs trompeuses et perverses, les méthodes de vente ne respectent pas la vie privée ni la liberté d'opinion, les références sont lourdement d'ordre matériel et s'opposent en général au développement de la personne, la menace de la marginalisation encourage au conformisme le plus banal.

C'est certainement dans le domaine du travail que ce pouvoir de l'argent est le plus marqué. Il force l'employé à se conformer au pouvoir de son employeur, pour maintenir son emploi et assurer le revenu mensuel sans lequel il ne peut vivre, lui et sa famille, et ceci surtout dans un contexte salarial de plus en plus fragile. Je ne développerai pas ce point ici car la littérature l'a abondamment traité. Ce qu'il importe de retenir, c'est le pouvoir de transformation que l'argent détient sur les personnes et leur mode de vie.

Idéaux - argent et marché

L'argent permet de s'emparer de la créativité de l'autre. Je peux acheter un Van Gogh et le suspendre à mon mur. La beauté de ce tableau sera à moi. Je peux faire travailler pour moi mon architecte qui me fera une belle maison. Ce sera ma maison et je ne devrai plus rien aux entreprises qui l'ont construite. Pourtant je n'aurai payé que les matériaux et le travail nécessaire à sa construction, mais cette harmonie qui y règne n'est pas palpable ni mesurable. Elle reste un don gratuit qui n'a rien à voir avec le prix que j'ai pu payer.

Selon cette fabuleuse croyance du pouvoir de l'argent, l'amour est censé pouvoir s'acheter aussi. Sans vouloir parler de prostitution qui n'a rien à voir avec l'amour, il est étonnant de voir combien de personnes pensent pouvoir séduire par l'intermédiaire de leur pouvoir d'achat, soit directement par ce qu'ils possèdent soit plus indirectement par ce qu'ils promettent. Combien de relations de couples ou d'amitié sont-elles basées sur ce type de faux rapports?

Nous le verrons plus loin, ce besoin d'être aimé et reconnu reste fondamental dans la relation que nous entretenons avec le pouvoir de l'argent. Je suis même convaincu que toute la motivation profonde qui sous-tend l'utilisation que nous faisons de l'argent n'est finalement pas aussi éloignée qu'on croit du besoin de reconnaissance qui guide les sociétés traditionnelles dans leur pratique d'une réciprocité qui ne fait pas l'objet d'une comptabilité précise. J'irai même jusqu'à affirmer que le besoin fondamental qui oriente tout ce système de l'argent est certainement le besoin de cet amour que l'argent ne peut justement pas acheter, même s'il y prétend. C'est bien là le grand malheur de notre espèce: elle s'autodétruit au nom d'un but noble qui lui inspire une manière de faire qui justement l'empêche d'atteindre ce but: aimer et être aimé.

Les trois croyances que je viens de décrire sont en fait des superstitions, car elles ne sont que pures projections de nos fantasmes sur un métal tout à fait insignifiant. Pourtant, de superstition, elles deviennent réalité.

Les forces diaboliques du marché

Le jeu de l'argent et du marché

Comme nous venons de le voir, l'argent a une dynamique fondée essentiellement sur trois superstitions: convention de confiance, étalon de mesure et pouvoir de conquête. Une fois celles-ci ancrées dans les moeurs et la pratique ancrée dans le quotidien, ces croyances deviennent lois. Elles deviennent même contraintes.

Le marché n'est pas l'argent, mais sans argent, pas de marché. Le marché joue avec l'argent, avec le prix et la valeur. C'est sa raison d'être. Et c'est le pouvoir de l'argent qui fonde le pouvoir du marché. La symbiose de l'argent et du marché, avec le pouvoir puissant qui en découle, ont permis au marché de dominer les échanges et de façonner nos sociétés occidentales de sorte que ce sont les lois du marché qui gouvernent la société au lieu de voir la société maîtriser les conditions dans lesquelles elle effectue ses échanges de biens et de services. Nous allons donc étudier de plus près ce jeu de l'argent et du marché qui est tout orienté vers le profit.

Au préalable, il est utile de rappeler ce que j'ai démontré à propos de la richesse lorsque j'ai illustré pourquoi le profit est une forme de vol⁴. Il ne peut y avoir de profit dans une transaction sans qu'il y ait un lésé, c'est-à-dire sans que la valeur de ce profit soit soustraite à l'un pour être donnée à l'autre. Il est bien clair que le concept de

⁴ Voir: 3 - *Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.*

profit n'a rien à voir avec le revenu; il est une richesse créée artificiellement, car soustraite au circuit économique et accumulée en mains privées. La grande perversité du marché consiste justement à poursuivre ce genre de gain mal acquis (vol), au détriment des autres, au lieu de se satisfaire d'échanges équitables, c'est-à-dire sans profit. Comme je vais le montrer, c'est dans la nature du marché de développer cette soif du profit et il n'y a aucun moyen de contrer cette tendance, sauf à juguler les lois du marché pour les soumettre à des critères sociaux. La soif de profit est en fait la clé de tous les maux qui vont être décrits. Mais il n'est pas suffisant de dénoncer le profit; son bien-fondé est généralement admis dans notre société et il est extrêmement difficile de rompre cette certitude selon laquelle le profit est légitime et crée la richesse. Il est certes déjà sacrilège de s'attaquer à l'argent et au profit, mais il convient d'aller jusqu'au bout; il est d'autant plus important de bien décrire les mécanismes en jeu, propres au marché, afin de montrer combien ils sont pernicieux et finissent par détruire notre humanité. Notre humanité n'est-elle pas préférable à cette sordide poursuite du profit qui ne satisfait finalement personne, bien qu'elle coûte si cher en souffrances subies par une majorité de gens?

Les rapports entre argent, marché, profit et société peuvent être caractérisés de la manière suivante:

- 1) Le pouvoir de l'argent fonde le pouvoir du marché et incite au profit.
- 2) Le marché se distingue de l'échange simple par les forces impitoyables libérées par la poursuite du profit.
- 3) Le profit est vol car il est transfert de la valeur du lésé au profiteur.
- 4) L'échange sans volonté de profit est contraire à l'esprit du marché.
- 5) Les forces du marché dominant la société et régissent toutes nos relations.

- 6) Il est urgent de rétablir le contrôle des communautés locales sur les formes locales d'expression du marché.

Je vais donc tenter de décrire certains mécanismes du marché, de manière certainement incomplète tant le phénomène est complexe. Il a d'ailleurs été traité par des gens beaucoup plus compétents que moi. Je pense pouvoir cependant apporter ma contribution ici, car j'aborderai le sujet non pas en tant qu'économiste mais du point de vue du mode de vie et des valeurs qui imprègnent ces mécanismes.

Au préalable il est important de souligner que la description qui va suivre ne veut pas décrire des attitudes personnelles mais des mécanismes anonymes dus à la prééminence du marché. Beaucoup d'entrepreneurs sont très honnêtes et soucieux de bien traiter leurs employés, mais, malgré cette intention louable qui est liée à leur éthique personnelle, ils ne peuvent pas empêcher d'être soumis à des mécanismes qui dictent inévitablement certains types de comportements. La soif du profit vient, plus que toute autre, transformer fondamentalement la nature de nos attitudes. L'absence totale de scrupules de certaines entreprises, engendrée justement par cette soif absolue du profit, n'est, à mes yeux, qu'une illustration du bien-fondé de la description qui suit. La description sera d'autant plus absolue qu'il convient ici de mettre en évidence des mécanismes et non de décrire la réalité nuancée de la vie d'entreprise. Je décrirai des mécanismes et cela permettra de mettre en évidence les forces en jeu, tout en sachant que le libre arbitre subsiste dans la mesure du possible. Le commerçant, comme l'acheteur, reste plus ou moins libre de se soumettre ou de résister à ces forces. Il n'y a pas de déterminisme absolu, dans le marché, mais il y a pourtant des forces actives qui contribuent à la dégradation de nos relations humaines. Il est essentiel de rendre cette énergie négative plus palpable.

Idéaux - argent et marché

Nous appellerons ces mécanismes les 30 règles sataniques du marché, tant elles jouent sur la séduction, tant elles sont insidieuses et destructives sans en avoir l'air. La présente liste est bien entendu incomplète:

- 1) Le marché confond valeur et prix, pour mieux dégager un profit.
- 2) Il ignore toutes les valeurs sans prix.
- 3) Il réduit la vie à une unique notion: le prix, qui impose les comportements les plus extrêmes.
- 4) Il n'a de respect pour aucune valeur.
- 5) Il crée la rareté.
- 6) Il joue sur la rareté pour créer ce qu'il appelle la valeur ajoutée.
- 7) Il fausse ses évaluations par l'usage d'outils de mesure inadaptés.
- 8) Il joue avec l'illusion pour créer la dette.
- 9) Il remplace le lien social par le rapport de l'argent.
- 10) Il s'approprie les biens communaux.
- 11) Il privatise les bénéfices et socialise les charges.
- 12) Il détruit le service public et dénigre le bien public.
- 13) Il stimule le sens de la propriété et l'individualisme.
- 14) Il suscite l'esprit de concurrence et de compétition.
- 15) Il stimule l'esprit d'accumulation et l'immobilisation.
- 16) Il encourage toute forme de spéculation.
- 17) Il dévalue l'oeuvre au privilège de l'opération financière.
- 18) Il réduit l'homme à sa force de travail.
- 19) Il humilie l'homme en affirmant que la seule motivation de l'homme au travail est l'argent et dévalorise la personne, qui se trouve condamnée à un sentiment d'infériorité.
- 20) Il crée le déracinement au nom du progrès économique.
- 21) Il encourage la division sociale pour mieux faire fonctionner la carotte et le bâton.

- 22) Il accentue toutes les dépendances, crée l'exclusion et la précarité.
- 23) Il invoque son prétendu pouvoir autorégulateur pour libéraliser ses pratiques, au nom de la lutte contre la pauvreté, bien que cette ouverture renforce la domination du puissant sur le faible.
- 24) Il est vecteur d'uniformisation et de nivellement par le bas, en détruisant la qualité et la qualification.
- 25) Il détruit la cohérence des sociétés traditionnelles.
- 26) Il détruit l'environnement et les ressources naturelles.
- 27) Il asservit le client au profit de l'entreprise.
- 28) Il introduit le hasard et la complexité là où la communauté est en contrôle.
- 29) Il blanchit les produits issus de situations d'exploitation et nous cache ainsi notre état de corruption.
- 30) Il crée la virtualité, partout où il peut, pour mieux pouvoir jouer sur les valeurs.

Je reprends ici la description de ces forces diaboliques l'une après l'autre. Nous verrons que chaque règle procède en fait d'une inversion que je mettrai en évidence.

1) La règle de la différence entre la valeur et le prix

L'étalon de l'argent ne permet pas de mesurer la valeur; il offre seulement une échelle pour définir à chaque marchandise un prix qui, lui, n'est même pas calculé de manière stricte en fonction des coûts réels, mais est déterminé par les circonstances du jour. Le prix de vente se doit d'être optimal pour que le volume de marchandises écoulées soit maximum (c'est-à-dire exigence de prix aussi bas que possible) mais pourtant (contradiction!) au prix le plus élevé possible pour assurer un gain maximum. Prix unitaire et quantité à écouler sont en interaction constante pour déterminer le profit.

En cas de pénurie et de forte demande, le prix augmente bien que la production n'ait pas coûté plus cher. Le prix est à la fois la mesure de la rareté ainsi que du besoin et du manque de scrupules du vendeur cumulés. Il n'a donc rien à voir avec la valeur réelle du produit. Dans tous les cas, il n'y a pas de valeur intrinsèque car la valeur est en fait subjective. Non seulement la valeur n'a en fait rien à voir avec le prix, mais la plupart du temps, c'est dans la nature de la valeur de rester indéterminée, car une valeur vivante est fluctuante et ne cesse de varier. De plus, une valeur évaluée en termes d'argent n'a pas de sens puisque l'argent n'a pas de valeur en soi, mais seulement par convention. Décidément prix et valeur ne sont jamais liés.

Nous pouvons formuler la règle de la différence entre valeur et prix (inversion 1):

- Le marché fixe le prix de manière spéculative et le prix prétend définir ainsi la valeur de chaque chose.
- En fait, c'est le prix qui devrait s'adapter à la valeur pour la représenter de manière honnête, mais ceci est impossible car la valeur est fluctuante et le plus souvent non quantifiable.

2) La règle des valeurs sans prix

Les seules valeurs qui restent peut-être immuables sont celles comme la justice, la paix ou l'amour qui n'ont pas de prix car leur valeur est infinie et que le marché les ignore car il ne peut les vendre et ne peut donc leur fixer de prix. Le marché ignore la biodiversité et l'équilibre des cycles naturels. Il ignore la valeur des ressources naturelles puisqu'il les pille sans scrupule. Il ignore ce qu'est la justice et la paix.

Le pétrole est vendu à un prix dérisoire, en regard de la durée infinie qu'il a fallu pour le (re)constituer; pour le marché, il doit être vendu à bas prix, en grande quantité et à très court terme, car le profit dépend ici surtout de la quantité qu'un prix bas favorisera; cette intense consommation crée aussi une dépendance qui asservit la clientèle et permet une augmentation relative des prix, dont découlent des bénéfices énormes compte tenu des quantités en jeu. C'est certes un jeu qui ne dure que peu de temps, mais qui rapporte énormément, sans considérations pour l'épuisement de cette ressource prétendue irremplaçable.

Certains économistes de tendance libérale proposent de fixer un prix à tout ce qui ne peut en avoir sur le marché. La biodiversité à X millions de dollars, les grands équilibres naturels à Y millions, la justice à Z millions. On comprend mal le raisonnement, si ce n'est du point de vue juridique pour demander de plus gros dédommagements. La justice dans ce cas devient aussi moyen de profit, ce qui explique pourquoi il y a de plus en plus de procès en dédommagements. Comme je l'ai démontré à propos de la valeur du travail et du coût de la responsabilité professionnelle⁵, le dédommagement financier n'offre aucune solution satisfaisante, sauf à titre de pis-aller quand il n'y a rien de mieux à espérer comme justice.

Nous pouvons formuler la règle des valeurs sans prix (inversion 2):

- Le marché ne reconnaît que ce qu'il peut vendre. Ce qui ne peut pas être vendu (biodiversité, justice, tendresse, équilibres naturels, soleil, générosité...) n'a pas de valeur et se voit souvent détruit pour cette étrange raison qu'il échappe au marché.
- En fait, ce sont justement les plus grande valeurs... car elles n'ont pas de prix!

⁵ Voir: 3 - *Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.*

3) *La règle du prix comme unique mesure de tout*

Le marché réduit toutes les dimensions de la vie à un seul paramètre: le prix. C'est le prix qui détermine la plupart des décisions. En lui, prétend le marché, sont contenus tous les paramètres qui trouvent leur expression dans une seule formule censée tout résumer. Le prix est censé exprimer la valeur du produit et sa qualité ainsi que l'utilisation qu'on peut en faire. En fait, il n'exprime que la marge maximum de profit que l'entrepreneur compte faire après avoir réduit ses coûts à un minimum, car l'entrepreneur fixera le prix qui lui permet d'assurer une recette maximale. Ce prix ne représente donc aucun des facteurs pourtant déterminants liés à la production comme par exemple le degré d'écologie ou de justice du processus de production, la valeur culturelle ou sociale de sa fabrication ou de sa consommation. Le prix ne représente même plus la qualité. De nos jours, un produit cher n'est pas forcément meilleur qu'un produit bon marché. L'extrême concurrence du marché participe à faire baisser la qualité pour faire baisser le prix de revient puisque seul le prix est déterminant pour convaincre le consommateur. Le pouvoir du prix est sidérant. Les produits en vente spéciale se vendent beaucoup plus rapidement pour la seule raison qu'ils sont meilleur marché que d'habitude. Le consommateur n'achète que parce que c'est bon marché, sans même se demander s'il a besoin du produit. Le consommateur est aujourd'hui dressé pour agir en fonction du seul prix. Il ne sait plus considérer les autres paramètres qui souvent d'ailleurs lui échappent. Le prix fascine et enchaîne le consommateur, qui agit souvent, de ce fait, contre son propre intérêt. C'est la raison qui fait que tous nos produits viennent actuellement de Chine. Produits dans des conditions sociales, politiques et écologiques déplorable, ils sont d'une extrême mauvaise qualité et ne sont destinés à durer que peu de temps. Pourtant nous substituons leur consommation à toute notre

production locale, ceci sous le seul effet du prix avantageux, qui n'est d'ailleurs qu'un phénomène très passager. Dans cinq à dix ans ces produits seront eux aussi vendus au prix fort; nous aurons alors perdu toute notre propre production et la qualité des produits offerts. Décidément le prix tout puissant est un facteur de ravages considérables; d'une part il ne représente pas les vrais coûts puisque le prix n'a que peu à faire avec les coûts effectifs, puisqu'il est surtout spéculation en regard des conditions du moment, et qu'il ne tient pas compte de tout ce qui n'est pas considéré parce que ce ne sont pas des valeurs monétaires, comme par exemple l'équilibre écologique, la préservation de conditions humaines de travail, la formation des jeunes générations, et d'autre part tous ces facteurs constituent pourtant des charges réelles qui génèrent des coûts que nous assumons, mais nous les assumons séparément, en général par le biais des finances publiques ou tout simplement en ignorant ces charges car nous négligeons nos responsabilités. Ces coûts nous rattraperont de toute façon et nous devons inévitablement passer à la caisse. Acheter bon marché n'a donc aucun sens, cela ne fait que différer la facture. Il est important de nous en rappeler lorsque nous choisissons nos produits.

Nous pouvons formuler la règle du prix comme unique mesure de tout (inversion 3):

- Le marché prétend que le prix est la seule vérité, la synthèse de tous les critères de choix. Le prix devient la force écrasante qui obnubile le consommateur et le pousse à adopter des comportements inadaptés à ses propres intérêts, voire même pervers.
- En fait, il ne représente que le montant jugé optimal par l'entrepreneur dans son intention de réaliser une marge de bénéfice maximale. Il néglige tous les aspects qualitatifs (conditions de

production, écologie, culture, éthique, qualité, utilité...). Les véritables coûts devront inévitablement être payés un jour (par nos petits-enfants?); le bon marché est ce qui coûte le plus cher.

4) La règle de l'absence totale d'éthique

Aux yeux du marché, rien n'est sacré. Aucune valeur ne s'impose pour être respectée. Tout ce qui permet de vendre est envisageable. Le choix des méthodes appartient aux entrepreneurs de la vente. Aucune morale ne vient freiner leur appétit.

La publicité envahit la vie privée. Elle viole la personne en lui imposant des images et des valeurs contre nature. L'obsession de la jeunesse, de la vitesse, du sexe, de l'apparence, du prestige, du pouvoir, de la richesse, vont à l'encontre de nos besoins les plus profonds et nous incitent à nier notre nature humaine et nos relations avec nos semblables

L'exploitation par le travail et la domination avilit les êtres et les force à vivre dans des situations incroyablement cruelles. Certains grands intérêts économiques n'hésitent pas à intervenir violemment, en provoquant des bouleversements irréversibles et socialement terriblement destructifs. Des régimes démocratiquement élus se voient renversés par des pouvoirs extérieurs impliqués dans l'exploitation des richesses ou au contraire des pouvoirs totalitaires consolidés par intérêt financier.

Nous pouvons formuler la règle de l'absence totale d'éthique (inversion 4):

- Le marché ne respecte aucune valeur éthique. Il est libre de faire ce qu'il veut. La fin justifie les moyens. La société cautionne ce choix.

- En fait, toutes nos sociétés sont imprégnées de valeurs éthiques (ne pas tuer, voler, violer, mentir). Elles aspirent même souvent à un idéal supérieur, en termes positifs et créatifs. Elles souffrent tacitement de l'immoralité du marché.

5) La règle de la rareté, pénurie artificielle

En imposant l'argent comme clé d'acquisition des biens même les plus nécessaires, le marché crée la rareté. Même un bien abondant devient rare car son accès est limité par la clé d'acquisition qu'est l'argent, rare par nature. Les prix et la quantité mise en vente évoluent constamment de manière à maintenir cette rareté qui est nécessaire pour vendre "mieux"..

S'il y a trop de biens, ils seront stockés ou même détruits pour maintenir la rareté, car une trop grande abondance de biens provoque l'effondrements des cours. C'est sans doute la plus grande aberration du marché que de pouvoir provoquer la destruction de biens de parfaite qualité. On assiste ainsi chaque saison à la destruction de récoltes de fruits ou de légumes pour maintenir la rareté nécessaire à la spéculation. Les produits alimentaires saisonniers sont les principaux produits victimes de cette destruction car ils ne peuvent être conservés longtemps, contrairement à d'autres biens qui se stockent aisément. Le vendeur gagnera en effet plus en vendant la moitié de sa production seulement mais au prix unitaire plein qu'en vendant toute sa production au tiers du prix unitaire. Pour ce faire, il devra donc détruire la moitié de sa récolte.

Il y a là une différence fondamentale et essentielle entre le commerçant qui pratique simplement l'échange à des fins de subsistance de tous, lui y compris, et le marchand qui se livre au négoce à des fins de profit personnel et égoïste.

Idéaux - argent et marché

Le marché crée donc la rareté et exclut toute une catégorie de personnes qui se voient ainsi marginalisées. C'est en fait la grande inversion d'un système qui, au lieu de favoriser l'échange afin de satisfaire les besoins de chacun de la manière la plus complète et la plus équitable possible, crée une pénurie artificielle pour générer le profit maximum d'une petite minorité au détriment de l'ensemble des intéressés. Il est sidérant de constater qu'une société puisse saborder les liens qui la constituent au nom de l'intérêt si limité d'une minorité. C'est bien une décadence indéfendable.

Nous pouvons formuler la règle de la rareté, pénurie artificielle (inversion 5):

- Le marché crée la rareté, 1) d'une part en ne reconnaissant que l'argent comme seul et unique valeur de conversion, 2) et d'autre part en jouant continuellement avec la pénurie créée artificiellement (rétention, destruction de biens) pour maintenir des prix avantageux pour l'entrepreneur.
- En fait l'abondance des biens élémentaires est dominante mais c'est l'accès à ces biens qui devient rare car il est contrôlé par le marché. Une communauté mature saura distribuer équitablement les biens dont elle dispose. Elle saura aussi régler sa consommation sur la disponibilité des ressources. Elle saura aussi stocker en prévision des nécessités, et non en rétention à des fins spéculatives.

6) La règle de l'illusion de la valeur ajoutée

En jouant sur les différences de prix pratiqués en des lieux différents et en des périodes différentes, le marché a recours au transport et au stockage pour maintenir une demande suffisamment forte ou pour assurer une meilleure marge de profit. Le but de l'opération est

uniquement le gain. Le stockage permet de garder un produit en attendant, pour le distribuer, que les prix aient augmenté suffisamment. Les transports se développent beaucoup actuellement parce qu'ils permettent de jouer sur les différences de prix entre régions, ou de déplacer les phases successives de production d'un même objet en divers lieux qui seront choisis en fonction de coûts respectifs de production plus avantageux. Les produits que nous consommons ont ainsi parcouru des distances incroyables. Même la nourriture, produit par excellence local, parcourt des milliers de kilomètres jusqu'à notre bouche. La raison de ces transports est motivée uniquement par le profit, du seul point de vue de l'entrepreneur, sans considération pour tous les effets secondaires (pollution, bruit, accidents, destruction du paysage) assumés par la collectivité. En fait, le transport qui sert à la distribution d'un produit utile se justifie, mais seulement s'il considère toutes les nuisances qu'il entraîne.

La spéculation sur le temps (stockage) et dans l'espace (transport) joue sur le prix. L'entrepreneur justifie ces diverses étapes intermédiaires non productives en affirmant qu'elles créent de la valeur (c'est-à-dire son profit) alors que la nature du produit n'a pas changé. Le marché prétend qu'un produit voit sa valeur augmenter proportionnellement à son prix. Cet accroissement de son prix (prétendument de sa valeur), c'est ce qu'il appelle la valeur ajoutée. En fait le transport ou le stockage n'ont conféré aucune valeur supplémentaire. Le prix encore une fois mesure ici une illusion. En fait, il y a plutôt perte de valeur, dans la mesure où le transport est une forme de destruction et où le stockage est une forme de rétention qui prive la collectivité d'un accès plus favorable à un bien en principe nécessaire. Par ailleurs cette pratique nie le fait que l'utilité reste profondément liée à des questions éthiques et donc subjectives personnelles, et non au prix de vente. Naturellement certaines formes

de stockage restent néanmoins utiles, comme le stockage intersaisonnier des produits agricoles.

Nous pouvons formuler la règle de l'illusion de la valeur ajoutée (inversion 6):

- Le marché prétend avoir augmenté la valeur parce qu'il a augmenté le prix. Il appelle cela la valeur ajoutée.
- En fait, la valeur n'a rien à voir avec le prix et son augmentation dépend de la nature des changements apportés au produit: sont-ils utiles (nécessaires) pour l'utilisateur ou sont-ils dictés par la loi du profit?

7) La règle des outils d'évaluation mal adaptés

L'exemple du prix montre comment le marché évalue et mesure ses actes en utilisant des outils inadaptés pour effectuer des mesures authentiques et pour servir de base à la juste prise de décision. Mais ces outils de mesure restent pourtant favorables à la manipulation.

Le PNB est l'exemple type de l'outil erroné. Par exemple, un même travail en Inde et en Suisse, produisant la même valeur, aura une influence sur le PNB bien plus réduite en Inde qu'en Suisse, en regard des disparités de salaires. Ces deux réalités ne sont pas comparables et pourtant toujours comparées, puisque le but du PNB est d'établir des comparaisons entre données locales qui ne peuvent que difficilement se comparer.

La vitesse de circulation de l'argent, qui est un élément pour mesurer la richesse d'une économie, ne considère pas si cet argent circule dans le cadre d'un trafic de drogue ou d'armement, ou s'il est consacré à un programme d'éducation. La vraie richesse ne peut être estimée ainsi.

Bien que le prix ne représente pas la réalité, les entreprises pratiquent une comptabilité des flux uniquement en termes financiers (recettes et dépenses), c'est-à-dire que c'est le prix qui détermine leurs choix, et non la valeur estimée de chaque ressource ni le flux des ressources elles-mêmes. De ce fait, l'entreprise ignore combien d'énergie elle utilise et comment sa consommation évolue, mais elle sait seulement combien elle a payé pour l'énergie consommée et si cette dépense a varié. Comme on le voit les variations de flux ne sont pas perceptibles car elles sont masquées par les variations de prix.

Le prix est d'autant plus faux qu'il ne représente que la marge de spéculation de l'entrepreneur. Il est donc faux de le prendre comme repère dans nos décisions. C'est pourtant ce que nous faisons, par exemple lorsque nous devons faire réparer un appareil. Souvent il revient meilleur marché de le jeter et de le remplacer. C'est le fondement de notre société de consommation. En Inde, je trouverai toujours quelqu'un qui pourra me réparer mon appareil, même à prix avantageux. Naturellement, ce prix dépend du coût de la main d'oeuvre, lui aussi artificiel et non représentatif de la valeur du temps qui constitue la vie humaine.

Nous pouvons formuler la règle des outils d'évaluation mal adaptés (inversion 7):

- Le marché utilise plusieurs paramètres de mesures quantifiables (flux financiers, PNB), mais ces outils sont le plus souvent inadaptés car ils sont tous fondés sur la notion de prix comme prétendue représentation du contenu de l'objet.
- En fait, c'est l'évaluation qualitative qui peut permettre à une société de maîtriser les lois du marché, car elle peut alors considérer la nature des flux (le contenu et non le prix) et elle fait

Idéaux - argent et marché

intervenir la décision comme un acte de choix (comment? pourquoi?) et non de mesure (combien?).

8) La règle de l'illusion du prêt et de la dette

L'argent n'a de valeur que par convention. On le dit convertible en or (autre convention), mais ce n'est que partiellement le cas (1ère illusion), car les banques jouent sur la masse en jeu pour prêter cette richesse qu'elles sont censées conserver à titre de garantie. Elles jouent ainsi sur deux tableaux simultanément: la valeur de garantie et la valeur prêtée.

L'intérêt encaissé pour le prêt d'argent constitue un bénéfice énorme. Cet intérêt est aussi fondé sur l'illusion (2e illusion) car il se justifie uniquement au nom de l'espoir de profit qu'entretient celui qui emprunte. Celui-ci emprunte car il investit et attend que son investissement lui rapporte un profit. Or ce profit est illusion tant qu'il n'est pas encaissé. S'il est encaissé, il devient vol, vu que tout profit est un vol.

La dette des pays pauvres est une source d'enrichissement des pays prêteurs. Elle paralyse les pays pauvres et accroît "l'avance" des pays riches. La misère des uns fait le bonheur des autres.

Nous pouvons formuler la règle de l'illusion du prêt et de la dette (inversion 8):

- Le marché spéculé sur l'illusion de la présence de l'argent, d'une part en faisant circuler une masse financière excessive qui devrait en principe rester disponible (garantie de la valeur) et d'autre part en proposant des prêts contre intérêts. L'intérêt est le loyer de l'illusion pour un profit futur hypothétique.

- En fait, le prêt enrichit le riche et appauvrit le pauvre. Le rêve devient paralysie pour le débiteur et nouvelle source de profit pour le créancier. C'est donc bien une illusion. Epurée du jeu de l'illusion et sans la pratique du profit (vol), la dette ne peut être qu'enfer. C'est ce que dit la sagesse populaire.

Toutefois le prêt, s'il est contrôlé par la collectivité et dépourvu de l'idée de profit, peut devenir moyen de redistribution.

9) La règle du remplacement du lien social par la relation de l'argent

La cohésion de la communauté constitue le lien de solidarité qui unit les membres de la société traditionnelle. Cette solidarité est nécessité plus qu'idéal; pourtant elle sait réfréner l'individualisme car chacun perçoit que son bien-être dépend de l'harmonie du groupe auquel il appartient. La qualité du lien prime sur la quête de privilèges individuels.

C'est justement ce que notre société occidentale a perdu. Pour elle il est naturel de poursuivre son intérêt privé même au détriment de la société (exploitation, déstructuration, destruction de l'environnement, injustice). La quête individuelle du profit domine nos relations sociales. Nous ne pouvons plus considérer l'argent comme une peau de grenouille verte, tant nous avons intégré la valeur de son pouvoir pourtant illusoire. L'argent ainsi régit nos relations par le biais du marché qui instaure un nouvel ordre mondial contre lequel rien ne semble pouvoir résister. Cela fait partie du réalisme que d'admettre cette loi pernicieuse. Pourtant le réalisme devrait plutôt consister à voir que ce chemin ne mène nulle part et ne satisfait personne, car chacun a besoin surtout d'être apprécié et la quête du profit personnel ne confère pas cette qualité d'appréciation par le groupe.

Dans nos sociétés dites modernes, l'entreprise, en tant que force motrice et repère d'identification, s'est substituée à la communauté locale. Nous ne sommes plus enracinés par notre appartenance à la collectivité du lieu, mais nous flottons individuellement entre des forces économiques qui façonnent notre mode de vie et que nous plébiscitons par le biais de notre consommation ou par la vente de notre force de travail.

Nous pouvons formuler la règle du remplacement du lien social par l'argent (inversion 9):

- Le marché substitue les relations compétitives d'argent au lien social et à l'aspiration de cohésion communautaire. L'entreprise remplace la communauté et devient la principale force motrice.
- En fait, dans la vie quotidienne, c'est la relation humaine qui est réelle, et la relation financière qui est virtuelle.

10) La règle de l'appropriation des biens communaux

La quête du profit individuel se fait toujours au détriment du bien social. Il ne peut y avoir de profit sans mise en jeu de biens en fait communs. La spéculation joue sur la disponibilité des ressources naturelles, sur les forces de la nature, sur le savoir de la collectivité, sur l'héritage commun, sur la part apportée par d'autres à la confection de l'oeuvre. Toutes ces dimensions sont en fait des biens communs et gratuits, appelés les communaux. Comme je l'ai montré⁶, seul le travail est une contribution personnelle qui mérite une contrepartie, liée d'ailleurs plus à la durée globale de vie nécessaire à produire l'oeuvre qu'au temps strictement mesuré consacré au travail lui-même.

⁶ Voir: 3 - *Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.*

Je reviendrai plus loin sur cette forme d'appropriation des biens communs à propos des clôtures (*enclosures*) pratiquées par les grands propriétaires anglais du 17^e siècle. Cet aspect de l'appropriation est fondamental et essentiel dans la recherche d'une alternative à la prééminence des lois du marché.

Nous pouvons formuler la règle de l'appropriation des biens communaux (inversion 10):

- Le marché s'approprie tout ce qu'il peut (ressources naturelles, savoir, héritage.) pour faire fructifier l'entreprise. Tout ce qui n'est pas clairement défini par un droit restrictif de propriété privée se voit absorbé. C'est le cas des communaux, c'est-à-dire des biens communs accessibles à tous (la nature, le savoir, l'air, la terre, la rue, le paysage, le silence) que personne n'a le droit de s'approprier.
- En fait, le statut de ces communaux est extrêmement important pour maintenir un droit d'accès de tous à cette richesse qui doit absolument rester commune. Par ses propres limites définies comme étanches, la propriété privée prive autant le bénéficiaire que les exclus en les privant tous de l'accès à la richesse de ce bien commun désormais morcelé.

11) La règle de la privatisation des bénéfices et de la socialisation des charges

Le développement du libéralisme encourage de plus en plus les entreprises à s'approprier les bénéfices de leur activité sans assumer la part de jouissance prise à des biens en fait collectifs ni la conséquence des détériorations que leur activité entraîne pour la société. Conformément à la règle de l'appropriation des biens communaux, l'entreprise greffe son activité sur un corps social vivant qui lui procure toute une richesse en termes de ressources, de

Idéaux - argent et marché

créativité, de savoir-faire, de forces de travail. Le profit de l'entreprise n'est possible que parce qu'elle puise dans ce réservoir commun et parce qu'elle soustrait une part de la rétribution (la plus-value) à ses employés, occasionnant ainsi un transfert de richesse qui prive celui qui a réellement participé à la production de cette richesse. Ce transfert, appelé prélèvement de la plus-value, appauvrit l'employé et enrichit l'entreprise.

La compétitivité du marché encourage l'entreprise, non contente d'exploiter gratuitement ce réservoir fabuleux de richesse, à rejeter sur la société les responsabilités collectives. C'est à la collectivité locale d'aménager le réseau de routes, de faire fonctionner les écoles, d'assurer la santé des forces de travail dont l'entreprise refuse de reconnaître les besoins fondamentaux. Les dégâts produits par l'activité de l'entreprise et par le marché, tels que pollution, détérioration de la santé physique et psychique des employés, chômage, surdéveloppement de certains pôles de production et abandon des régions les plus pauvres, stratification sociale et répartition inégale des richesses, sont mis à charge de la société qui doit y remédier.

C'est ce que Marx a appelé la privatisation des bénéfices et la socialisation des charges.

Nous pouvons formuler la règle de la privatisation des bénéfices et de la socialisation des charges (inversion 11):

- Le marché s'arroge tout ce qui rapporte un gain et rejette sur la collectivité tout ce qui engage une responsabilité plus large de l'entreprise ou engendre des dépenses non directement liées à la production.

- En fait, la démarche de l'entreprise devrait se régler sur l'utilité sociale de son activité et elle devrait assumer sa totale responsabilité par rapport aux implications de son activité (cycles naturels, qualité de vie des collaborateurs, participation à la vie commune) et par rapport à la jouissance d'avantages offerts par la collectivité (savoir, créativité, infrastructure)

12) La règle de la destruction du service publique et du dénigrement du bien publique

Dans la société traditionnelle, le bien de la communauté est un principe clairement établi qui régit tout le comportement social, car ce bien est fragile et détermine la survie de chacun. Mais le marché, dans notre société occidentale, favorise la quête individuelle du profit au détriment de l'esprit de service publique. L'individu qui part en quête du profit individuel préfère courir le risque d'être en compétition avec ses semblables et espère être meilleur qu'eux, c'est-à-dire qu'il pense que ce sera lui qui sera le gagnant. Le risque est élevé car chaque fois qu'il y a un gagnant, il y a aussi forcément un perdant. Il peut donc aussi se retrouver perdant. Mais la magie de notre société est que chacun se voit plutôt gagnant; c'est bien là l'illusion typique de notre société. Il n'y aurait en principe que des gagnants, c'est ce que prétend le libéralisme.

Dans le sens d'un développement accéléré de l'individualisme et de la compétition, la notion de service publique disparaît de plus en plus. Les services publics sont privatisés et deviennent des entreprises normales guidées par les lois du profit. Dans les pays pauvres, la distribution d'eau ne dessert que les quartiers riches, car il ne vaut plus la peine d'alimenter les pauvres qui ne peuvent pas payer les coûts d'infrastructure ni encore moins les marges de bénéfice. En Europe, les lieux éloignés ou les petits villages ne sont plus desservis

par les transports publics car cela prend trop de temps et coûte trop cher en regard de la faible densité de population et donc de la faiblesse des recettes. Pourtant cela était encore possible, il y a un demi-siècle.

Le bien public est lui-même fortement relativisé et même violemment dénigré. Il ne vaudrait pas la peine de succomber à l'idéalisme. Notre monde mercantile se veut réaliste et, dans ce réalisme, il va même jusqu'à être cruel. Il ne croit plus aux valeurs humaines et abdique devant les forces de l'économie. Pourtant nombre de sociétés traditionnelles ont conservé une idée de ce qu'est le bien commun.

Il est évident que cette course au profit et au cynisme est incompatible avec l'esprit de service pour le bien de la communauté dans son ensemble. Cette autre attitude mise, elle, au contraire sur l'harmonie collective pour procurer à tous un bien-être qui ne relève donc plus de la compétition mais de l'esprit de cohésion et de solidarité. La contribution de chacun n'est pas récompensée par un profit matériel mais par la reconnaissance sociale d'un don librement offert. La loi de réciprocité joue en faveur de tous et permet à chacun de jouir des bénéfices communs de l'oeuvre de tous. Le bien reste commun et chacun y a accès. C'est la magie de la réciprocité, qui, elle, n'est pas illusion.

Nous pouvons formuler la règle de la destruction du service public et du dénigrement du bien public (inversion 12):

- Le marché s'empare du secteur des services publics (transports publics, eaux, éducation, poste) pour en faire des domaines lucratifs. La poursuite du profit dans ces domaines hautement sensibles du point de vue social détruit la notion même de service

public qui doit rester accessible à tous de manière égale, pauvres ou riches.

- En fait, la notion de service public doit reconquérir non seulement les domaines vitaux collectifs, mais elle doit même s'imposer comme référence majeure pour régler aussi les activités du secteur privé. Elle concerne tous les champs d'activité.

13) La règle de l'exacerbation de la propriété et de l'individualisme

Dans notre société occidentale, la propriété privée constitue une brique de base de notre système social et de notre système de pensée. Nous n'envisageons pas de propriété collective, nous ne comprenons plus la notion de communaux. Au contraire, la logique du marché veut que même la terre soit divisée en parcelles et que chacun défende la sienne contre l'autre. Il y a toujours une limite claire entre ce qui nous appartient et ce qui appartient à l'autre. Nous nous identifions à ces apparences matérielles comme si elles représentaient notre personne dans toutes ses nuances. L'individualisme est ainsi de règle. L'usage nous dit même que nous pouvons faire ce que bon nous semble de notre bien. Nous pouvons même le vendre. Notre parcelle se mue en valeur foncière chiffrée selon l'étalon monétaire et perd donc ainsi sa valeur d'attache et d'enracinement. Elle perd aussi son sens historique local, son attache au passé, son lien avec nos ancêtres. Elle n'est plus qu'un bout de peau de grenouille verte. La propriété privée, surtout celle de la terre, combinée avec l'individualisme qui nous voit bien distincts et donc indépendants de notre communauté, participe à rendre nos attaches de plus en plus abstraites car elles sont intoxiquées par le phénomène de l'argent. De ce fait, notre mobilité, qui n'est qu'un corollaire de l'individualisme, tue notre enracinement et nos attaches au groupe. Cette mobilité certes nous offre une ouverture sur le monde et elle est perçue chez nous en termes uniquement positifs car il y a bien longtemps que

Idéaux - argent et marché

nous avons perdu une bonne part de nos racines; elle participe souvent aussi à tuer l'ennui d'une attache à la terre qui a perdu sa signification, surtout lorsque ce qui reste de cette attache souffre de l'anonymat des grands ensembles d'habitations des banlieues.

Nous pouvons formuler la règle de l'exacerbation de la propriété et de l'individualisme (inversion 13):

- Le marché crée l'illusion que la quête du bonheur passe par l'acquisition de biens matériels et qu'elle est une démarche individuelle, en compétition avec les autres, contre la collectivité destinée à être à notre service.
- En fait, les biens matériels (et encore à condition de ne pas être trop abondants) ne font que faciliter notre quotidien mais ne nous donnent pas accès au bonheur. La quête du bonheur se situe à un tout autre niveau; elle est étroitement liée à la qualité de nos relations aux autres, c'est-à-dire à la dimension communautaire de notre vie, que justement le marché sacrifie sans hésitation.

14) La règle de l'esprit de concurrence et de compétition

L'individualisme débouche inévitablement sur la compétition, car le lien social éclate et la cohésion communautaire n'est plus perçue comme une priorité. La solidarité se voit supplantée par l'esprit de concurrence qui permet de stimuler encore plus l'individualisme et qui offre des occasions supplémentaires de spéculation car on peut dresser un intérêt contre l'autre et faire jouer les lois de la survie des autres pour obtenir des conditions encore plus favorables.

La concurrence et l'esprit de compétition rongent notre société, sous prétexte de liberté. Il est clairement interdit de tuer et de toucher à la propriété d'autrui mais pourtant on a le droit de détruire petit à petit les conditions de vie des gens, de pratiquer le vol de la plus-value, de

s'attaquer à l'harmonie de la vie de chacun. La concurrence est même perçue comme une qualité qui devrait nous libérer, puisqu'il n'y a qu'un chemin: celui du rapport de force et du succès individuel.

Nous pouvons formuler la règle de l'esprit de concurrence et de compétition (inversion 14):

- Le marché, en créant artificiellement la rareté, fait croire que tous les biens sont de même nature et que notre part personnelle aux biens disponibles diminue lorsqu'on les partage. Il crée ainsi un climat d'agressivité, de compétition et de concurrence qui stimule l'avidité et les désirs et procure les conditions nécessaires à la spéculation qui, sinon, serait impossible.
- En fait, les biens sont de natures respectives très différentes; d'une part certains biens prennent au contraire corps ou se multiplient lorsqu'on les partage (justice, paix, savoir, créativité); et d'autre part la coopération permet une bien meilleure répartition et une plus profonde jouissance des biens disponibles.

15) La règle d'accumulation, d'immobilisation et de concentration

Le prélèvement de la plus-value et le profit permettent à l'entreprise d'accumuler une fortune. Cette fortune, qui n'est rien d'autre qu'une part de la richesse commune qui a été privatisée, se voit stockée dans des biens privés (terrains, maisons, bateaux, actions) et donc immobilisée. Même si cette fortune est convertie en capital pour être réinvestie, c'est en général dans le but d'accroître encore la fortune personnelle. Dans tous les cas, elle est soustraite à la jouissance de la communauté malgré la participation directe de celle-ci à son acquisition. L'accumulation provoque l'immobilisation, et cette richesse n'est plus productive. Elle ne peut plus circuler librement et participer à resserrer le lien social. Elle ne peut pas non plus être redistribuée. En étant privatisée, elle est stérilisée.

L'argent attire l'argent, le pouvoir attire le pouvoir. L'accumulation et l'immobilisation attirent la concentration. De cette capacité de dégager une plus-value et d'accumuler un capital naîtra une forme de concentration de pouvoir qui caractérise toute société mercantile et qui s'implante géographiquement dans un lieu central permettant de mieux exercer ce pouvoir: la ville devient pôle de développement; les régions pauvres dépérissent tandis que la fortune s'accumule entre les mains d'une minorité. Privatisation, concentration et exclusion sont les trois béquilles de ce mécanisme d'appropriation.

Nous pouvons formuler la règle d'accumulation, d'immobilisation et de concentration (inversion 15):

- Le marché encourage l'accumulation, l'immobilisation et la concentration des biens dans les mains d'un petit nombre, en un lieu central de pouvoir. Il soustrait ainsi à la jouissance de tous une part de la richesse commune. L'immobilisation rend cette richesse inactive et donc stérile. L'accaparement est synonyme de recel. La concentration engendre de fortes disparités régionales.
- En fait, la richesse n'est utile et stimulante que si elle peut être active, c'est-à-dire si elle circule et reste accessible. La jouissance diminue avec la quantité. Un petit supplément de richesse pour un pauvre est plus profitable que pour un riche (loi de la satisfaction à la marge). La répartition de la richesse dans l'espace est donc un facteur d'enrichissement, plutôt que sa concentration.

16) La règle de la spéculation sur la spéculation

Non seulement la richesse commune finit en mains privées, mais ce détournement participe à favoriser la spéculation. La bourse joue sur la valeur des actions qui varie selon la capacité des entreprises à s'arroger la richesse commune et à dégager un gros bénéfice. Le

profit ne se contente pas d'être un col; il devient objet de spéculation. On ne s'enrichit plus en travaillant, on ne s'enrichit plus seulement en exploitant d'autres travailleurs, mais on s'enrichit désormais en jouant avec une valeur fictive qui mesure la capacité des entreprises de faire du profit. On spéculé donc sur la capacité de spéculation des entreprises. Ainsi, on devient riche sans rien faire, en pur parasite. C'est un peu comme la roulette: chacun mise sur un numéro et la perte du perdant nourrit le gagnant. Pire, par cette forme de participation, on encourage toutes les formes d'exploitation qui peuvent générer un profit quelconque et on exerce une pression sur les entreprises pour se conformer à cette exigence. Pire, la spéculation boursière finit par fonctionner en vase clos. Son pouvoir est l'illusion d'une spéculation éventuellement possible sur une valeur fictive.

Nous pouvons formuler la règle de la spéculation sur la spéculation (inversion 16):

- Le marché non seulement vit de la spéculation mais il a inventé une valeur complètement fictive: l'action en bourse, qui repose sur la seule espérance (illusion) de profit, pour le propriétaire de l'action, que représente la capacité d'une entreprise de bien spéculer. Cette exigence nouvelle détermine désormais la stratégie des entreprises.
- En fait, c'est une manière d'institutionnaliser le vol organisé. Le vol lui-même devient prétexte au vol. Le vol devient le but du vol. Tout ce jeu n'est qu'illusion, sauf pour les victimes.

17) La règle de la dévaluation de l'oeuvre au privilège de l'opération financière

Par analogie au jeu de la spéculation sur la spéculation, ce n'est plus l'oeuvre qui est importante mais l'opération financière qu'elle rend possible. Là encore, il y a déplacement du centre de gravité.

Idéaux - argent et marché

Désormais on ne recherche plus la qualité de l'oeuvre, ni son utilité, ni sa richesse d'expression, ni ce qu'elle offre aux intéressés; l'oeuvre n'est considérée ici encore qu'en termes financiers, c'est pourquoi elle s'appelle opération financière. Tous les arguments liés à la qualité et à l'utilité perdent leur poids et se voient écrasés par l'obsession monotone et stérile du gain.

Nous pouvons formuler la règle de la dévaluation de l'oeuvre au privilège de l'opération financière (inversion 17):

- Le marché ne s'intéresse plus à ce qu'il produit; il néglige complètement la qualité de son oeuvre. Seule l'intéresse l'opération financière dont l'oeuvre offre l'occasion. Réalité, créativité, intelligence, sensibilité et moralité cèdent la place à la fiction, sous la forme de la perception de la possibilité d'un profit dans la tête de l'entrepreneur ou d'un avantage dans celle du consommateur.
- En fait, seules la nature de l'oeuvre et son adéquation ont une importance. Cette évaluation est naturellement subjective, justement parce qu'elle a recours à des valeurs éthiques, philosophiques et spirituelles, mais elle reste dans tous les cas le coeur de notre expression: que dis-je ou que disons-nous à travers notre oeuvre? Je m'empare de tout ce qui passe à portée de ma main (recel), ou au contraire je fais don (partage) des facultés que j'ai reçues.

18) La règle de la réduction de l'homme à une simple force de travail

Dans ce sens, le travail, qui est censé être l'expression de l'homme, surtout si on l'accepte dans sa dimension complète d'oeuvre et si on le comprend comme une activité large qui dépasse largement le champ économique, est dépouillé de sa richesse et ne constitue plus

qu'une composante du jeu économique. Au même titre que le capital, le terrain, l'infrastructure, et le savoir, il n'est qu'un des multiples rouages qui permet à l'opération financière d'aboutir. L'homme se voit réduit à sa force de travail strictement utile au projet économique de l'entrepreneur, et le marché de l'emploi n'est rien d'autre que la conversion de notre force de travail en termes monétaires. Nous pouvons nous vendre sur le marché contre un salaire qui représentera le montant que l'employeur est prêt à nous verser en échange de notre temps, car le travail est essentiellement un temps mis à disposition de l'employeur. Cette rémunération doit être suffisante pour trouver preneur mais également minimum pour ne pas mettre en péril le projet de l'entrepreneur. Le marché du travail est fondé sur un profond malentendu: le travailleur vend sa force pour obtenir les moyens de sa subsistance, tandis que l'entrepreneur n'achète cette force que pour se saisir de la plus-value. Toute considération humaine a disparu. On est bien loin de la philosophie du don et de la réciprocité dont parle l'anthropologie.

Nous pouvons formuler la règle de la réduction de l'homme à une simple force de travail (inversion 18):

- Le marché ne considère le travail qu'en fonction de la plus-value qu'il peut prélever et qu'en fonction de la spéculation possible sur l'ensemble du processus de production. Le travail doit être réduit à sa plus simple dimension: un coût minimal pour une efficacité maximale.
- En fait, la notion de travail englobe toutes les dimensions de l'activité humaine (publique ou domestique, matérielle ou spirituelle, ciblée sur le faire, l'avoir ou l'être, égocentrique ou altruiste...) qui dépassent bien le rôle purement économique de l'oeuvre et ne peuvent s'épanouir que dans un contexte qui favorise toute la largeur de l'éventail possible.

19) La règle de l'humiliation (motivation par l'argent) et du complexe d'infériorité

Le travail est en principe le seul moyen de gagner de l'argent et d'accéder ainsi aux biens nécessaires à notre survie puisque le marché fait de l'argent la clé obligatoire de la subsistance. Non seulement cette pratique réduit l'oeuvre à la simple dimension de vente de notre propre force de travail, mais cette condition humilie profondément et dévalorise l'être humain, car non seulement elle nie la dimension créative de l'oeuvre dans le cadre du contrat de travail mais encore elle nie toute l'oeuvre personnelle qui s'effectue en dehors des heures de travail rémunérées comme par exemple le maintien des conditions de vie de la famille, l'éducation des enfants, l'aide apportée aux tiers, l'entretien de relations d'amitié et d'amour, la recherche et formation personnelle. Cette pratique va même encore plus loin dans cette humiliation car elle affirme que l'argent est la seule motivation de l'homme au travail, que sans argent l'homme ne se soumettrait pas à ce régime. Le pire, c'est que cette affirmation devient vraie lorsque le cadre d'exercice de nos dons s'est tellement dégradé qu'il ne sert plus qu'à acquérir cet argent indispensable à notre survie. La conséquence devient donc aussi le motif de cette dégradation: comme je ne peux faire autrement, je ne travaille que pour gagner l'argent indispensable à ma subsistance. J'en suis d'autant plus humilié.

En dévalorisant l'être humain, le marché nous condamne tous au complexe d'infériorité. Humiliés, nous ne nous sentons jamais assez bons et assez capables pour répondre aux exigences que nous posent la société et le marché. Ce sentiment d'infériorité nous renforce dans notre intention de progresser, c'est-à-dire de nous adapter aux exigences posées pour pouvoir gravir les échelons et parvenir à l'excellence que nous promet le succès matériel et social.

L'humiliation (destruction de l'être) devient la cause de notre adaptation à la cause de cette destruction, entraînant ainsi notre destruction accélérée. La dépression, maladie si fréquente à notre époque, est un signe souvent éloquent de ce mécanisme de dévalorisation.

Nous pouvons formuler la règle de l'humiliation - motivation par l'argent - et du complexe d'infériorité (inversion 19):

- Le marché affirme que l'oeuvre de l'homme ne vaut que par l'argent qu'il gagne en travaillant et que cet appât du gain est sa seule motivation au travail. Il décrit ainsi un homme vil et humilie celui qu'il veut asservir. Dans sa volonté de pouvoir, le marché croit avoir intérêt à cette dégradation, car elle renforce le complexe d'infériorité du travailleur et l'incite à mieux s'intégrer pour mieux réussir et mériter l'excellence, cercle infernal de la destruction personnelle.
- En fait, c'est la dégradation des conditions de travail et l'humiliation profonde ressentie face aux conditions de l'emploi qui ont détérioré les conditions de travail au point que certains emplois en sont réduits à la seule fonction de gagne-misère. En créant des conditions plus généreuses, l'entrepreneur recevrait en retour des contributions plus généreuses et plus complètes aussi. Tout le monde est donc perdant, en pratiquant cette forme d'humiliation.

20) La règle du déracinement pour raisons économiques

Au cours de l'histoire, les migrations pour raisons de survie ont toujours été des exceptions dictées par des dégradations extrêmes du milieu de vie. Mais le marché institue la migration et le déracinement comme brique de base du système de l'emploi. Par essence, il recherche toujours des solutions économiquement plus favorables que

Idéaux - argent et marché

celles qui s'offrent sur place. Il délocalise pour aller à la rencontre d'une main d'oeuvre meilleur marché, ou il importe la main-d'oeuvre pour disposer sur place de forces de travail concurrentielles. Comme résultat de cette politique, les populations émigrent des régions les plus pauvres vers les pôles de développement qui sont le résultat de la concentration déjà mentionnée. Les personnes aptes à décrocher un emploi se déracinent, abandonnant, de manière saisonnière, famille, communauté, culture et attaches diverses pour acquérir le revenu nécessaire à la tribu. La campagne et les régions pauvres perdent leur substance parce que les plus mobiles s'en vont à la ville. Les bidonvilles illustrent le pouvoir de cette attraction rendue nécessité pour les plus pauvres. Le mythe du progrès renforce encore l'attraction de cette illusion qui ne fait que renforcer la dépendance de ces êtres fragilisés, même si elle leur offre, de manière éphémère, la possibilité d'une survie provisoire.

Nous pouvons formuler la règle du déracinement pour raisons économiques (inversion 20):

- Le marché, en imposant la domination de l'argent sur les liens, condamne ses victimes au déracinement, car, au nom de la survie, le projet économique domine la vie de chacun. L'insertion dans le marché (travail, accès à l'argent, consommation...) devient, par force ou par choix, le principal moteur du comportement (de la mobilité) et vient tuer les autres dimensions de la vie qui doivent s'y subordonner.
- En fait, c'est le besoin d'enracinement personnel (aspirations), historique (ancêtres), physique (lieu), social (groupe), spirituel (communauté), qui doit inspirer notre comportement pour nous aider à aménager nos conditions optimales de vie et favoriser notre insertion dans un contexte géographique et social, économiquement vivable.

21) La règle de la division sociale (la carotte et le bâton)

Avec la libéralisation, la concurrence se fait plus forte. Mais étrangement, l'échelle des revenus s'étend d'autant plus et le fossé entre bas et hauts revenus croît dans une proportion inimaginable; tandis que la pression sur les petits revenus devient insupportable, les revenus des cadres augmentent vertigineusement pour se chiffrer en millions. Depuis trente ans, les syndicats ont perdu beaucoup de terrain et la négociation des contrats d'entreprise se fait désormais dans un dialogue qui se veut toujours plus individuel (à la carte) entre l'employeur et l'employé. La politique des petits gains, que constituent les avantages mineurs concédés individuellement par l'employeur, a su séduire et diviser l'ensemble des travailleurs. L'évaluation du travail de chacun se fait dans une forme illusoire d'intimité qui différencie les statuts à l'infini en offrant quelques atouts préférentiels à chacun. Par exemple, l'introduction d'une liberté relative d'horaire de travail a suffi à disperser les arrivées et les départs des travailleurs, enlevant aux syndicats cette occasion de distribuer des tracts ou de provoquer des regroupements physiques des intéressés. C'est que la loi de l'individualisme a gagné aussi le monde de l'emploi et chacun, conformément à la loi de l'individualisme, espère être gagnant au détriment des autres, plutôt que perdant; on ne sait plus voir que la cohésion communautaire crée la force et que d'elle dépend le bien-être généralisé et partagé, tandis que cette forme d'individualisme débouche sur la politique de la carotte et du bâton qui profite au plus puissant.

Nous pouvons formuler la règle de la division sociale - la carotte et le bâton (inversion 21):

- Le marché, en exacerbant l'individualisme et l'esprit de concurrence, parvient à diviser les employés (pour mieux régner)

par un recours systématique à l'appât de gains mineurs, les dressant ainsi les uns contre les autres et rendant chacun plus vulnérable au chantage individuel.

- En fait, seule la cohésion sociale est en mesure de renforcer l'esprit de coopération qui stimule la créativité. Elle n'est possible qu'au prix du renoncement aux petits avantages personnels (offre et demande) et constitue la seule manière positive de stimuler la générosité de chacun.

22) La règle de l'accentuation de la dépendance, de l'exclusion, de la précarité

Cette politique du traitement individuel fragilise les personnes. Elle accentue toutes les formes de dépendances et d'exclusion. Chaque employé est mis en concurrence avec ses collègues. L'exigence de rendements régulièrement évalués le met en permanence sous pression, allant même jusqu'à créer le conflit avec les clients eux-mêmes lorsque ceux-ci font baisser la cadence ou avec ces collègues qui sont les concurrents. Le taux de chômage participe aussi à créer cette pression. Le statut d'employé se rétrécit, les avantages sociaux ont presque tous disparu. Il n'y a plus de responsabilité de l'entreprise à l'égard de ses collaborateurs, mais il y a une relation d'esclavage qui va en se renforçant. La chaîne de supermarchés Walt Mart aux Etats-Unis, qui est la plus grande entreprise mondiale, interdit à ses employés de se syndiquer et applique sans doute les salaires parmi les plus bas de ce pays. Elle est le principal client de la Chine, ce qui montre combien la pression est forte étant donné sa faculté de jouer sur des registres différents.

Nous pouvons formuler la règle de l'accentuation de la dépendance, de l'exclusion, de la précarité (inversion 22):

- Le marché génère intentionnellement la dépendance des travailleurs comme celle des consommateurs. Plus la dépendance est forte, plus le marché est en mesure de contrôler les relations et peut user de ce pouvoir à son propre profit.
- En fait, cette volonté de domination et de contrôle ne crée que misère matérielle et sociale, colère, haine et esprit de revanche. Elle permet certes pour quelques-uns de dégager un profit à court terme, mais elle se solde globalement par un cataclysme à long terme: crise sociale et violence en sont les seuls fruits. La délinquance et le terrorisme en sont certainement des formes d'expression qui se développent proportionnellement au mal qui les engendre.

23) La règle de l'accroissement de la domination du puissant sur le faible au nom de la lutte contre la pauvreté

Le marché exacerbe les relations de domination au lieu d'y remédier. Le libéralisme clame que l'ouverture des marchés et la levée des protections de l'emploi doivent participer à relancer l'économie et procurer ainsi un accès de tous à la richesse. Il affirme la force auto-régulatrice du marché: par les fluctuations des quantités offertes et des prix fixés pour chaque produit, le marché définit la valeur de chaque chose en regard des quantités disponibles et du nombre d'acquéreurs intéressés, et il prétend que cette manière de faire est garante de la justice, de l'équité et de la paix, pour la meilleure répartition possible des richesses. Le corollaire de cette affirmation est l'ouverture des marchés pour que chacun ait sa part équitable du gâteau. Mais il en va tout autrement.

L'argument de la justice et de la lutte contre la pauvreté devient en fait la cause même de cette pauvreté. Ce qui n'est pas dit dans la thèse du libéralisme, c'est que le pouvoir est réparti de manière très

Idéaux - argent et marché

inégal et que les forces du marché concourent à renforcer la domination des puissants et donc les phénomènes d'exploitation. Tous les grands pouvoirs économiques se sont constitués à l'abri de la concurrence, sous la protection des barrières douanières par exemple. Et ce n'est que lorsque ces pouvoirs sont assez forts pour s'imposer qu'ils revendiquent l'abolition des protections. La mondialisation relève exactement de ce phénomène. Les pauvres qui s'ouvrent actuellement au marché mondial s'ouvrent à leur mort certaine ou du moins à leur misère assurée. C'est tout l'enjeu des négociations de l'Organisation mondiale du commerce (OMC), orientées par la volonté des plus puissants: il faut séduire les pays pauvres avec quelques concessions mineures, pour qu'ils acceptent les règles du jeu et que nous puissions profiter de leurs marchés fabuleux.

Nous pouvons formuler la règle de l'accroissement de la domination du puissant sur le faible au nom de la lutte contre la pauvreté (inversion 23):

- Le marché prétend que la libéralisation des échanges permettra aux pauvres d'accéder à la richesse. Il justifie sa volonté d'ouverture des marchés au nom de la lutte contre la pauvreté.
- En fait, la pratique montre tout le contraire: le fossé entre pauvres et riches s'accroît sans cesse. Plus on libéralise, plus les pauvres sont pauvres. C'est dire combien le marché est pernicieux dans sa nature même. Les fruits du système depuis plusieurs centaines d'années parlent de manière éloquente.

24) La règle de l'uniformisation et du nivellement par le bas

La tendance du marché à conquérir toujours de nouveaux terrains le pousse à s'étendre sans fin. D'un bout à l'autre du monde, on retrouve les mêmes produits, quelles que soit la culture locale: Coca

Cola, Microsoft, Mac Donald. L'extension du pouvoir économique de la Chine est vertigineuse. La tragédie de cette uniformisation est que nous échangeons les belles poteries et les fines corbeilles de nos ancêtres contre des tasses en plastique moulé sans intérêt. Lorsqu'on mesure la baisse de qualité et la perte de compétence, de culture et de vitalité que ce marché signifie, on en a des frémissements. Tout cela ne durera qu'une saison, le temps (3 à 5 ans?) que la Chine revendique des salaires équivalents aux nôtres; nous aurons alors tout perdu de nos traditions et savoir-faire et nous serons devenus étroitement dépendants d'une production qui nous échappe tandis que nos interlocuteurs n'auront rien gagné; ils auront eux aussi sacrifié leur savoir faire ancestral, leur écologie et leur politique sociale pour se maintenir dans la compétition internationale. Il n'y aura que des perdants, du point de vue qualitatif, cela s'entend.

Nous pouvons formuler la règle de l'uniformisation et du nivellement par le bas (inversion 24):

- Le marché s'étend, uniformise nos cultures et nos comportements en exportant des biens et des manières de penser identiques pour tous, de qualité toujours plus médiocre pour rester "compétitif".
- En fait, en acceptant de consommer ces produits, nous détruisons notre originalité, nos savoirs ancestraux, notre manière d'être, et nous nous condamnons à une pauvreté future inévitable. Nous encourageons aussi l'autodestruction de nos interlocuteurs.

25) La règle de destruction de la cohérence des sociétés traditionnelles

N'ayant d'objectif que le gain et ne respectant aucune valeur, le marché s'étend partout où il peut, sans égard pour le milieu naturel ou social qu'il ne manque pas de détruire là où il s'implante et impose ses lois incompatibles avec la cohérence et l'harmonie sociale.

Partout où il s'implante, il introduit la différenciation sociale, il déstructure les sociétés traditionnelles, il rend caduques les anciens modes de subsistance et les savoir-faire traditionnels, il impose de nouvelles priorités tandis qu'il dévalorise les valeurs autochtones, il introduit de fausses valeurs fétiches (Coca Cola). En un mot, il aplanit toutes les hiérarchies héritées du passé pour les remplacer par un no man's land où l'argent s'impose comme roi et étalon d'un faux bonheur et d'un succès illusoire.

Nous pouvons formuler la règle de destruction de la cohérence des sociétés traditionnelles (inversion 25):

- Le marché, dans son extension sans limites, part à la conquête des autres cultures: il les exploite (extractions de ressources naturelles et sociales), il les colonise (imposition de ses propres valeurs et comportements), il les déstructure (établissement de ses propres structures en compétition avec les structures traditionnelles), il les dénigre (dévalorisation des traditions), il les séduit (importation de valeurs fétiches trompeuses).
- En fait, ce qu'il extrait de ces pays prive les populations locales de richesses auxquelles elles ont droit, et ce qu'il introduit là-bas est vide de tout contenu (valeurs purement matérialistes), tandis que les traditions locales présentent une richesse irremplaçable qui nous rendrait tous (eux et nous) beaucoup plus riches si nous les approchions avec respect.

26) La règle de destruction de l'environnement et des ressources naturelles

Les ressources naturelles représentant une source de gain considérable, le marché incite à l'exploitation de toutes les ressources sans égard pour l'équilibre naturel, comme je l'ai montré à propos de la nature⁷.

⁷ Voir: 1 - Confort et effort - une réconciliation entre nature et humanité.

En agissant ainsi, le marché incite à la destruction de ce qui constitue notre propre milieu et de ce qui assure les conditions elles-mêmes de notre survie. Ce pillage s'effectue surtout dans les pays du Sud: les forêts disparaissent, les ressources s'épuisent, les équilibres sont mis en danger, la santé des travailleurs inexorablement détruite par les conditions de travail, par les produits chimiques et par l'insuffisance de leur revenu à assurer une nourriture décente. L'économie de ces pays est complètement bouleversée par ces phénomènes qui ne durent souvent qu'une brève période. Après usage et dévastation, ces pays sont abandonnés à leur misère comme une valeur sans intérêt dès lors inutile.

Nous pouvons formuler la règle de la destruction de l'environnement et des ressources naturelles (inversion 26):

- Le marché pille la nature (ressources, cycles, équilibres, biodiversité) sans égard pour les terribles destructions qu'il entraîne. En détruisant le milieu, il détruit aussi les êtres qui y vivent.
- En fait, il détruit tout simplement ce que nous avons de plus précieux. Il s'attaque à la racine même de notre existence, pour consacrer ces ressources si précieuses à un gaspillage effréné et dépourvu de tout sens.

27) La règle de l'asservissement du client aux intérêts de l'entreprise

Autrefois les entreprises se vantaient de répondre aux aspirations de leurs clients. Le client était roi. Aujourd'hui, toute la production n'est conçue qu'en fonction des intérêts de l'entreprise qui doit vendre un maximum. Le produit crée donc la dépendance et la servitude du client qui n'obtient plus ce dont il a besoin mais est poussé de plus en plus à s'adapter à l'évolution car il ne peut plus contrôler l'usage de

Idéaux - argent et marché

ce qu'il acquiert sans le consentement du producteur. C'est particulièrement le cas en informatique où Microsoft peut venir inspecter mon ordinateur chaque fois que je me branche sur internet. Je suis menacé par des alertes au virus chaque heure. On viole ma sphère privée pour créer une panique qui me fera acheter la dernière version de l'antivirus. De même ma voiture n'est plus démontable comme autrefois. Les produits sont faits pour ne pas durer mais au contraire pour être remplacés le plus souvent possible. Qu'y a-t-il de convivial en cela? Je suis devenu l'esclave des entreprises dont je consomme les produits. Le lien marchand ne repose plus sur mes besoins mais sur ceux de l'entreprise et sur ma dépendance à son égard qui me dicte mon comportement et ma docilité, surtout lorsqu'il s'agit de grandes entreprises qui pratiquent une forme de monopole.

Nous pouvons formuler la règle de l'asservissement du client aux intérêts de l'entreprise (inversion 27):

- Le marché ne cherche plus à satisfaire les besoins d'un client roi; il veut au contraire se l'asservir: produits qui ne durent pas, nécessité de recourir constamment à des adaptations, dépendance des services techniques ou des licences.
- En fait, le client est devenu l'esclave de l'entreprise. Bien par sa faute car c'est lui qui, par sa consommation, permet de faire vivre l'entreprise et encourage sans cesse le lancement de nouveaux produits.

28) La règle de la complexité au détriment du contrôle communautaire

Là où tout est à l'échelle locale, dans une relation perceptible de cause à effet, le marché multiplie les agents extérieurs et introduit la complexité. Je ne sais désormais plus voir comment les choses

fonctionnent ni quelle est la cause de ce que je dois subir. Ma communauté se sent lentement entraînée dans un mouvement qui lui nuit, sans savoir comment réagir. La complexité et une multiplicité de liens tissés à notre insu viennent petit à petit prendre le contrôle de notre réalité locale. Nous agissons dès lors comme des colonisés.

Nous pouvons formuler la règle de la complexité au détriment du contrôle communautaire (inversion 28):

- Le marché, en s'étendant, multiplie les acteurs. Parce qu'il est une conquête, il fait surtout intervenir des agents extérieurs. La complexité qu'il introduit n'est plus maîtrisable. La communauté locale est dépassée par cette complexité qui supprime la transparence des relations traditionnelles.
- En fait, la défense de la communauté locale contre ces intrusions lui permet de récupérer le contrôle local, à condition que tous soient d'accord pour renoncer aux séductions individuelles que propose le marché.

29) La règle du blanchiment et de la corruption

Comme je l'ai démontré à propos de la mise en mouvement⁸, le marché sert d'écran entre la réalité de la production et la réalité de la consommation. Le consommateur achète un produit anonyme, alors que mille caractéristiques s'attachent en fait à ce produit et à son histoire, à son processus de production, aux souffrances encourues par ceux qui ont participé à sa mise en forme et surtout à toutes les formes d'exploitation qui ont participé à lui donner le jour. C'est que le marché blanchit tous les produits; il les purifie de toute la souffrance dont ils ont été les témoins et les supports. Lorsque j'achète mon thé, mon café ou mes bananes au supermarché du coin, ils ont été blanchis de toute la misère qui les habite. C'est une

⁸ Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

tragédie, car je me compromets dans un processus dont j'ignore tout. Mon privilège dépend de la misère de tiers dont j'ignore tout: en clair, on appelle cette forme de privilège la corruption.

Nous pouvons formuler la règle de corruption et de blanchiment (inversion 29):

- Le marché propose des biens qui semblent très séduisants et très purs. Ces biens ont perdu toute trace des conditions dans lesquels ils ont été produits.
- En fait, la plupart de ces biens a été l'objet d'exploitation, de vol, de profit, d'humiliation... mais, parce qu'ils sont blanchis par le marché, les biens devenus anonymes perdent toute trace de leur passé. Leur consommation, par pure ignorance de leurs conditions de production, nous compromet grandement, car nos privilèges dépendent de ce que ces produits nous cachent. C'est notre corruption, sans que nous le voulions et sans pouvoir discerner en quoi nous sommes corrompus.

30) La règle de la virtualité

Le marché crée la virtualité partout où il peut. Il peut ainsi mieux jouer sur les valeurs en les tordant ou en créant des illusions. Les inversions qui caractérisent chacun de ces mécanismes relèvent justement de cette virtualité qui nous empêche de vérifier la véritable nature de ce qu'on nous dit ou de ce qu'on nous propose. La virtualité ouvre la porte à la spéculation et à la manipulation. Elle est par essence la base de la publicité qui crée un monde fictif de bien-être basé sur des valeurs fausses et trompeuses. C'est la virtualité qui permet aussi de faire croire que le marché est démocratique, que tous sont égaux face à lui. Moins il y a de matière en jeu, plus il est facile de créer cette virtualité. La bourse joue sur des illusions, sur des

espérances, sur des impressions et non plus sur une réalité matérielle. C'est pourquoi il est important qu'elle fonctionne en vase clos.

Nous pouvons formuler La règle de la virtualité (inversion 30):

- Le marché crée la virtualité pour se donner une marge de manoeuvre suffisante pour créer l'illusion, pour manipuler les acteurs et spéculer. Les produits cachent leur véritable nature (blanchiment), l'oeuvre de l'homme est dévaluée, la publicité crée un monde fictif.
- En fait, cette virtualité nous empêche de voir ce qui est. C'est la matière, malgré sa lourdeur, qui nous permet de nous situer sans mensonges. La nature est dans ce sens à l'opposé du marché, car elle nous révèle la réalité. Dans le contexte naturel, nous sommes ce que nous sommes, et non défigurés comme cibles des intérêts économiques de quelques-uns.

La règle de synthèse du libéralisme

Ces trente règles concernant le marché peuvent se résumer aux quatre caractéristiques suivantes, qui définissent le fonctionnement du marché et l'esprit du libéralisme en général:

- 1) Premièrement, le libéralisme engendre l'esprit de compétition et de domination. Au lieu de mettre en évidence l'intérêt commun de l'ensemble de la communauté, il stimule l'avidité individuelle qui devient le moteur du comportement idéal. Cette course au profit et au pouvoir dresse les membres de la collectivité les uns contre les autres et empêche ainsi une vue d'ensemble des objectifs communautaires et entrave la réalisation d'un projet commun. Ce glissement des intérêts publics vers les intérêts privés permet à une minorité de conquérir le pouvoir économique qu'elle exerce à son propre profit et au détriment des intérêts de la majorité.

Idéaux - argent et marché

- 2) Deuxièmement, le libéralisme stimule l'esprit d'accumulation et la rétention. Au lieu de favoriser la juste répartition des biens produits par la collectivité et la circulation du savoir, il provoque l'accumulation de ces biens aux mains d'une minorité qui se les approprie et les conserve en empêchant, par simple rétention sous forme de biens immobilisés, qu'ils ne soient remis en circulation et qu'ils ne profitent à la multitude.
- 3) Troisièmement, le libéralisme engendre la destruction. En oblitérant le bien commun et en stimulant l'accumulation effrénée des biens et des privilèges aux mains d'une minorité, il stimule la destruction de l'environnement naturel et social. Par manque de toute perception des lois naturelles et sociales qui contestent sa forme pernicieuse, le marché libre ne se voit opposer aucune force restrictive. Puisque le milieu n'est à ses yeux qu'un vaste réceptacle sans vie dans lequel on peut puiser sans fin et sans scrupule, la seule limite imposée à l'exploitation est la destruction totale, constatée lorsque rien ne peut plus être extrait. La règle générale de la domination et de l'accumulation veut qu'on presse le citron jusqu'à la dernière goutte. Ainsi en va-t-il des forêts africaines et amazoniennes, des puits de pétrole, des océans et de toute richesse naturelle que nous procure notre milieu (air, eau, terre). Ainsi en va-t-il aussi de toute richesse sociale, qu'elle soit notre simple force de travail en tant que personne, notre créativité en tant que communauté ou même notre vie affective, émotive, intellectuelle ou spirituelle. Tout peut être détruit jusqu'à la corne. C'est ce principe qui permet aux grandes multinationales qui sévissent dans les pays pauvres de toujours mieux s'asservir les classes les plus pauvres... jusqu'au moment où la situation s'est tellement détériorée que le terrain naturel et social, dévasté et rendu inutilisable, est abandonné pour de nouvelles conquêtes.
- 4) A ces trois caractéristiques s'en ajoute une quatrième, de nature un peu différente, sous la forme d'un constat sidérant: cette troisième

caractéristique de la tendance exacerbée à la destruction facilite en fait la pratique de l'esprit de compétition et l'assise de la domination d'une minorité, tels que décrits par la première caractéristique. Paradoxalement, les effets nocifs du libéralisme, au lieu de remettre en question cette manière de faire et de penser, assoient au contraire encore plus solidement sa domination. La troisième caractéristique favorise l'exercice de la première. La boucle se clôt et se renforce ainsi, malgré l'évidence d'une dégénérescence qui va en s'accéléralant. L'enfermement dans ce cercle infernal et la fascination pour le pouvoir de domination, facilité par la destruction généralisée du milieu naturel et social, ne peuvent être contestés qu'en sortant radicalement de la logique libérale et en regardant ces quatre caractéristiques diaboliques d'un oeil sain et critique, bien ancré dans la palpitation de la vie réelle.

En prenant du recul et en échappant au cercle vicieux de la logique destructrice du libéralisme, on constate combien celui-ci pratique une inversion fondamentale par rapport à ce qui semble naturel à l'homme et à l'esprit communautaire de toute société qui sait conserver un sain contrôle de ses conditions de développement et surtout une maîtrise du marché au nom des impératifs d'ordre humain:

- 1) Premièrement, une société saine et mature perçoit que le bonheur de tous dépend du bonheur de l'ensemble. Le projet ne peut donc être que communautaire et la liberté personnelle doit trouver son épanouissement dans les limites saines d'un projet commun. Au lieu de pratiquer la compétition et la course à la domination, une société mature développe des outils de coopération et de solidarité.
- 2) Deuxièmement, une société saine et mature perçoit que l'accumulation et la rétention ne font que priver la communauté de la jouissance de ces biens ainsi immobilisés. Au lieu de pratiquer

l'accumulation et la rétention, une société évoluée développe des outils de répartition et de redistribution qui favorise ainsi une circulation fluide des richesses.

- 3) Troisièmement, une société saine et mature perçoit combien elle dépend principalement de son environnement naturel et social pour pouvoir s'épanouir. Au lieu de pratiquer la règle de la destruction illimitée, une société mature développe des outils d'autolimitation pour mieux stimuler gérer l'équilibre des cycles naturels et pour favoriser la créativité de chacun et celle de son corps social.
- 4) A ces trois caractéristiques s'en ajoute une quatrième, de nature différente, sous la forme d'un constat: la pratique de la coopération et de la solidarité, de la répartition et de la redistribution, de l'autolimitation et du respect des équilibres favorise la créativité ainsi que le développement et la mise en pratique harmonieuse de ces attitudes positives.

La société mature peut ainsi échapper au cercle infernal de sa propre destruction. Mais pour cela, il est impératif qu'elle parvienne à maîtriser les lois du marché en les soumettant à ses choix humains et spirituels.

Pondération

J'espère que cette description des mécanismes du marché n'aura pas trop exaspéré par son côté caricatural, mais il est essentiel de bien repérer les mécanismes qui jouent dans notre société si nous voulons la comprendre. Je le répète, naturellement, ils n'apparaissent jamais à l'état pur et chacun, qu'il soit travailleur, consommateur, citoyen, entrepreneur, chômeur, ermite, jouit d'une certaine marge de liberté de se conformer à ces modèles ou au contraire de s'en protéger. Certains entrepreneurs sont admirables car ils cherchent vraiment à

développer des activités saines sur la plan social, éthique et écologique. D'autres sont les pires requins. Mais cette différence ne change rien au fait que les mécanismes du marché incitent l'homme à se comporter en tyran et en requin. Cependant la relative liberté dont nous jouissons face à ces mécanismes constitue justement la clé de notre libération dans la mesure où nous pouvons toujours, d'une manière ou d'une autre, prendre nos distances par rapport à ces mécanismes et instaurer une autre qualité de relations avec nos semblables. Mais cela requiert une fine conscience des pressions que nous subissons et une astucieuse imagination pour nous en libérer, sans mentionner, bien évidemment, un minimum de bien-être matériel pour assurer cette marge de manoeuvre.

Il faut surtout garder de cette description l'image de l'inversion qui se répète pour chacun des mécanismes. Le marché est en fait une grande inversion de la quête du bonheur. Et pourtant il prétend en être la clé. Autre et dernière inversion qui résume le tout! On pourrait presque en conclure que le meilleur guide éthique consiste à faire le contraire de ce que prône le marché!

En fait, la clé de notre liberté réside dans cette tension entre les mécanismes du marché et notre imagination consciente et créatrice. C'est-à-dire que nous sommes pris entre deux forces:

- les mécanismes du marché qui engendrent toutes les inversions possibles, en promettant le bonheur là où ils ne stimulent que l'avidité, la compétition et la destruction (inversion suprême),
- et notre aspiration au bonheur et à la joie qui nous ouvre la voie de la liberté et de l'instauration de relations humaines profondes, riches et généreuses, à condition que nous sachions renoncer aux privilèges matériels que nous offre le marché.

Idéaux - argent et marché

Comment donc échapper à cette emprise qui nous tenaille et fait notre malheur au nom du chantage de notre subsistance? Il est bien étonnant de constater que maintes solutions existent et qu'elles sont essentiellement à portée de main, à condition que nous acceptions d'être lucides et d'effectuer les choix nécessaires.

2) L'ILLUSION ET L'IDEAL

L'argent comme sécurité

Refuge

Une des règles décrites plus haut dit que l'argent se substitue aux relations humaines. Il est devenu en quelque sorte le mode de communication. Non seulement il établit un étalon prétendument universel de la valeur de chaque chose, mais il détermine aussi comment nous devons agir les uns avec les autres, quels types de relation nous devons instaurer. Il est l'outil de la relation et, comme tout outil, il véhicule une mentalité, un mode d'emploi, et même un discours qui déterminent profondément la manière de l'utiliser et sa propre efficacité.

Non par sa nature propre de minéral en fait insignifiant mais grâce à tout le pouvoir que lui confèrent notre avidité et notre besoin d'un outil simpliste, grâce aussi à la convention qui fonde sa valeur et au système qui repose principalement sur l'acceptation de son rôle central, l'argent devient par excellence une forme de refuge; il est perçu comme refuge:

- 1) en tant qu'étalon,
- 2) en tant que valeur,
- 3) en tant que guide de comportement
- 4) et en tant qu'outil structurant de la relation.

1) Un étalon

En tant qu'étalon, l'argent est un refuge car il nous évite de nous poser trop de questions et de devoir nous situer personnellement face à la valeur de chaque chose. Il nous évite donc d'établir notre propre

hiérarchie de valeurs, car il nous offre sa mesure étalonnée et valable pour tout. Je peux ainsi comparer une fermeture éclair à un Rembrandt, car tous deux peuvent se convertir en monnaie! Bien sûr, ce ne semble être qu'une grande farce; pourtant c'est le principe même de l'argent qui affirme cette faculté de mesurer les valeurs respectives, de les rendre convertibles l'une en l'autre. Et cette manière de procéder finit par infiltrer notre manière de penser. Comme nous l'avons vu, il ne s'agit que d'une mesure du prix qui n'a rien à voir avec la valeur; c'est justement là que réside la force du système: il impose une manière fautive et simpliste de voir, que chacun l'accepte les yeux fermés car cela fait tant de bien de ne pas avoir à se poser de questions sur la valeur. Pourtant l'estimation personnelle et libre de la valeur de chaque chose constitue sans doute une des clés de la vie: choisir le chemin de sa propre croissance qui se trace petit à petit entre vaux, monts et collines; notre chemin n'est pas plat car la réalité est en relief et en hiérarchies diverses. Tout n'est pas uniforme, tout n'est pas de valeur équivalente, tout ne peut pas se substituer à tout. Certaines valeurs sont uniques et irremplaçables; elles dominent ma vie. J'ai des préférences, je fais des choix importants à mes yeux, et ce n'est pas chose négligeable. On voit donc bien combien l'argent nous incite à une mort lente, à échapper à la vitalité par paresse ou plutôt par timidité. Lentement s'insinue en nous, à force de la pratiquer, cette mort lente qui renonce tout doucement au risque de la vie et à l'insécurité du vivant.

2) Une valeur

En tant que valeur, l'argent devient refuge car il nous procure un but dans la vie; nous investissons une part importante de notre vie dans une activité principalement professionnelle ou axée sur les échanges dans le cadre du marché. Bien sûr cette vie professionnelle peut s'avérer passionnante pour ceux qui en ont la chance. Elle peut être

riche sur le plan intellectuel, sensible, humain, mais plus elle est intégrée au marché plus elle est corrompue inévitablement par les valeurs marchandes, plus elle est marquée par les inversions que nous avons décrites. Bien sûr il est fascinant d'être actifs et d'être reconnus par nos semblables. Mais justement l'activité professionnelle se mue trop souvent en paravent de ce que nous sommes vraiment au fond de nous-mêmes. Notre activité nous procure un statut, une apparence sociale voire même un pouvoir sur les autres. Elle nous procure, dans nos pays riches, un revenu qui nous permet d'accéder à des biens superflus. C'est la base même de notre système économique: accélérer la consommation pour accroître le profit pour accélérer la consommation. Le monde matériel devient un rempart, une protection contre la vie, car il nous offre cette sorte de cuirasse ou de carapace du paraître: ma profession, ma propriété, ma voiture, ma maison, ma femme (!), mon chien, deviennent autant de références. Dans nos sociétés de haute consommation, le monde matériel n'est plus une difficulté à surmonter pour assurer sa survie, mais il devient un réel instrument de prestige et de pouvoir; il devient une façade et l'outil pour se constituer un personnage. C'est la virtualité dans toute sa gloire.

3) Un guide de comportement

En tant que guide de comportement, l'argent devient refuge car, une fois la (non) hiérarchie des valeurs établie et la carapace du paraître mise en place, tout un jeu de relations s'instaure qui dicte nos comportements. Je dois d'abord consolider sans cesse mon image de marque à travers tous les subterfuges du paraître. Je veille d'abord à mes intérêts et au maintien et à la consolidation de mon personnage. Je me dois donc d'entretenir des liens avec les puissants, avec ceux qui sont influents et qui pourront m'être utiles. Ma trajectoire à la poursuite du bien-être matériel me procure des rails sur lesquels je

Idéaux - argent et marché

n'ai plus qu'à me laisser glisser. Il n'y a plus besoin de choisir mon chemin, car la voie est toute tracée. Bien sûr, je peux encore ruser et tenter d'être meilleur que l'autre à ce jeu, mais je n'ai toujours recours qu'à un éventail restreint de comportements dont finalement je suis prisonnier. Etant donné ma position, je ne peux me risquer à... Il est vrai que nous devenons esclaves de ce que nous avons nous-mêmes choisi et acquis, contrairement à celui qui a moins et qui est tenu par des contraintes extérieures indépendantes de sa volonté; le riche construit sa prison tandis que le pauvre cherche à en sortir.

4) Un outil structurant de la relation

En tant qu'outil structurant de la relation, l'argent ne se contente pas d'offrir un étalon, des valeurs socialement reconnues et un guide de comportement; il vient encore couronner le tout d'un discours qui vient structurer toute la relation aux autres, à soi-même et au monde. L'argent me tient dans un réseau de rapports de forces qui structurent toutes mes relations. Etant donné ma position sociale, ma trajectoire, mes valeurs, mes relations, j'appartiens à une classe sociale qui développe sa propre manière de penser, de voir les autres, de se voir elle-même. Bien au-delà de la mesure, des valeurs et du guide de comportement, c'est toute une philosophie qui me définit une place dans l'univers. C'est mon point de vue et ce point de vue est essentiellement déterminé par les étapes déjà consommées dans la course à l'accumulation. Le discours ne vient pas servir de guide au comportement, mais il en devient au contraire la justification. Il suit le comportement. Il est le discours qui dit après coup, qui justifie aujourd'hui les choix d'hier, au lieu d'être celui qui dit une aspiration pour aujourd'hui ou pour demain. Dans ce monde clos et défini principalement par des impératifs d'ordre matériel et par les contraintes acceptées pour construire le bien-être matériel individuel ou familial, cette philosophie veut sauver les apparences et donner

l'air d'un projet consciemment choisi alors qu'elle n'est en fait que la justification a posteriori d'une accumulation matérielle. Là encore, c'est une inversion: la charrue précède les boeufs.

L'argent est ainsi un refuge et il construit de la sorte un monde qui ressemble davantage à une prison. Il est surtout intéressant ici de constater le déterminisme de cet ensemble et combien ce déterminisme se reproduit par notre propre consentement, pour nous éviter de vivre. Plus nous sommes "avancés" sur l'échelle sociale, plus nous nous faisons les promoteurs de ce mode de vie et de ses valeurs. Une autre réalité prend alors forme, fondée sur les inversions que nous avons décrites. C'est un monde artificiel et virtuel de nos constructions et de nos projections, c'est le monde inverse.

Le pouvoir de l'illusion

Ce monde inverse de l'argent est un monde de sécurité car il a tout défini par une série de codes. La matière reste le principal indicateur de notre réalisation. Nous nous réalisons parce que nous transformons la matière et l'accumulons. L'être se traduit par l'avoir. L'argent devient ainsi un code de communication. Il devient loi et mode d'expression. Comme il est une valeur simpliste qui élimine tout ce qui n'est pas compatible avec sa loi, la réalité se voit réduite à la plus simple expression possible: la quête du profit et de l'accumulation. Comme disent les amérindiens à propos de la quête de l'or et de l'argent, l'homme blanc doit en prendre le plus possible sous peine de devenir fou. C'est comme une drogue et une obsession, mais c'est à la fois un code strict et très contraignant qui enferme.

L'insécurité de l'être trouve donc refuge dans ce code simpliste. La quête du matériel, bien au-delà de nos besoins minimaux, nous occupe à longueur de journée. Nous voilà très occupés

professionnellement à réaliser les conditions de prestige qui sont liées à ce jeu. Nous prenons goût à ce jeu de la manipulation et du pouvoir. Nous jouons sur les valeurs et proposons nos services en tentant de nous imposer socialement. Nous prenons goût à cette domination douce et apparemment peu nocive; nous prenons goût à être appréciés en utilisant ces signes de richesse et de pouvoir qui sont des éléments déterminants pour se faire reconnaître dans notre société. Notre comportement doit donc suivre les lois de cette reconnaissance codée et nous prenons doucement plaisir à accumuler richesse et pouvoir et à sentir combien ces éléments d'apparat nous aident à acquérir la considération des autres. Des variantes se présentent qui sont moins vulgairement matérialistes mais reposent malgré tout sur les mêmes mécanismes d'assise du pouvoir et de la reconnaissance, lorsqu'elles font appel à des valeurs plus subtiles comme l'aspiration à une influence bénéfique, la réalisation de projets sociaux, l'esprit d'entraide, sans pourtant remettre en cause les disparités sociales. D'autres règles ne tardent pas à se développer et à donner naissance à toute une série de valeurs et de règles secondaires: c'est le discours dont nous avons parlé plus haut qui vient justifier nos comportements et les figer dans un réseau étroit de valeurs: les valeurs du prestige et du pouvoir, du paraître et de l'avoir, sous couvert de l'affirmation de l'expression, de la liberté, de la créativité.

Dans notre course à réaliser ces valeurs, nous sentons bien que l'accumulation n'est pas une condition suffisante pour nous rendre heureux. Le pouvoir, lui non plus, ne saurait nous satisfaire. L'apparence peut certes tromper, mais elle trompe le moins celui qui veut paraître et qui sait bien qu'il se trompe lui-même. Car au fond de nous subsiste cette soif d'un vrai bonheur que nous savons bien être différent de ce que nous poursuivons. L'illusion ne suffit plus à nous tromper et nous restons désenchantés. N'est-ce d'ailleurs pas le propre du désir que de toujours rester inassouvi, car, à peine a-t-il

trouvé satisfaction, qu'il renaît encore plus virulent. C'est ce que nous enseigne le bouddhisme. Et ce n'est pas un enseignement théorique, car nous sommes les témoins de ce mécanisme à tout instant, en nous-mêmes, dès que nous nous donnons la peine d'observer comment notre désir croît ou renaît en nous.

Malgré cette empressement frénétique à remplir le vide qui nous habite, nous sentons bien que ce vide reste entier et même qu'il grandit. La matière reste inerte, surtout lorsqu'elle a été accumulée d'une manière stérile. Nous ne sommes pas nourris et restons terriblement insatisfaits. Combien de riches expriment-ils ce sentiment de vide qui les poursuit sans cesse, et quel que soit le degré d'accumulation auquel ils sont parvenus, en termes de richesse matérielle, de pouvoir ou d'influence? Notre vrai besoin est en fait celui d'une véritable reconnaissance par les autres, non pas fondée sur ce que nous avons pu accumuler ni sur un pouvoir social plus ou moins bien acquis, mais sur ce que nous sommes et voulons exprimer de plus intime. Nous avons besoin d'amour, d'un amour qui nous voit tels que nous sommes derrière notre propre façade et qui nous accepte sans vouloir nous changer ni sans vouloir nous mesurer à l'aune d'un code matérialiste.

L'homme souffre. Riche ou pauvre, il cherche le bonheur. Certes il peut être violent et sans scrupule, mais cette attitude résulte davantage d'une ignorance et d'un désespoir dans cette quête d'un amour authentique. La frustration engendre toujours plus de frustration qui est projetée sur les autres. Les autres sont identifiés comme causes de nos malheurs alors que le désespoir est en nous. Nous devenons donc plus agressifs, plus désireux d'arracher le succès. Plus nous désespérons, plus nous nous identifions avec cette course à l'accumulation. C'est comme si l'échec du modèle provoquait en fait sa consolidation. Au lieu de voir que ce modèle ne

Idéaux - argent et marché

mène nulle part, nous nous enlisons dans une course toujours plus folle. La mondialisation dans son développement frénétique actuel doit être la plus forte expression de cet emballement d'un système confronté à son échec. Cette accélération se développe dans nos vies personnelles, jusqu'au jour où quelque chose nous arrête et provoque une prise de conscience. Comme expression de ce déséquilibre et de cette partie de nous qui sait que nous faisons fausse route, la maladie vient souvent briser cet élan fou, comme pour nous arrêter sur le chemin de l'autodestruction, et créer un temps de silence et de remise en question. Ou une douleur profonde, la perte d'un être cher, la fin d'une relation en laquelle nous croyions vient stopper le mouvement et offrir le temps d'une pause désemparée. Parfois il est trop tard, mais le plus souvent, c'est le temps de la renaissance, du retour à la vie, à une vie plus simple mais plus authentique, en quête de ce qui constitue le noyau de notre vitalité.

La tragédie de ce monde inverse, c'est de devoir vivre selon des règles qui justement détruisent les conditions favorables à notre épanouissement, à notre quête du bonheur et à notre recherche de relations authentiques fondées sur l'amour. Comme je l'ai montré à l'aide des inversions que nous avons pu constater, notre société marchande est une inversion de la vie. Au lieu de relier et de créer la coopération, elle suscite l'individualisme, la compétition et détruit la cohésion sociale. Elle divise pour régner; c'est le règne de la quête individuelle de la richesse en compétition et contre les autres, puisque mon profit ne peut se nourrir que de leurs pertes. Notre milieu ne cesse donc de détruire ses propres chances de cohésion et de bonheur partagé. C'est pourquoi, lorsque nous revenons à nous, par prise de conscience ou par confrontation à un événement brutal qui vient provoquer la crise salutaire que je viens de décrire, il est difficile de trouver le chemin de notre propre accomplissement, tant notre société semble fondée sur cette autre logique et tant il nous semble

impossible de vivre la vraie logique dans ce monde à l'envers. Se pose alors la question angoissée de notre vocation et des moyens de l'accomplir. Comment nager à contre-courant?

Le détachement et l'idéal

La nature de l'homme

Il est bien sûr vain de chercher à définir la nature de l'homme, comme si nous pouvions la cerner. Nos définitions sont plus le fruit de nos projections que celui d'une clairvoyance inespérée. Mais l'observation de notre quotidien semble montrer que la nature de l'homme pourrait être double, comme si l'homme avait en fait deux natures.

Dans la philosophie soufie, le système de l'ennéagramme⁹ décrit neuf caractères types et il montre combien chacun de ces neuf caractères tend respectivement vers deux autres de ces caractères bien définis, vers l'un quand il est sous pression et vers l'autre quand il est en état de paix. Chaque caractère se voit ainsi défini par un caractère principal et deux pôles d'attraction, et ces deux pôles caractérisent l'évolution dynamique de ce caractère de base qui n'est donc jamais à l'état pur: sous pression, il a tendance au repli et cherche refuge dans un état pour lui régressif tandis que, en état de paix, il a tendance à s'épanouir et cherche son expression dans un état pour lui accompli. Chaque caractère se voit ainsi à la fois la position de repli d'un deuxième caractère ainsi que la position d'accomplissement d'un troisième. Comme la roue se referme sur elle-même, chacun de ces caractères est tour à tour repli et accomplissement de l'autre; il ne saurait y avoir donc de hiérarchie de valeur entre les caractères.

⁹ Helen Palmer: *The Enneagram: Understanding Yourself and the Others in your Life*. HarperSanFrancisco, 1991. En français: *L'ennéagramme, pour mieux se connaître et comprendre les autres*. Editions Vivez Soleil, Genève, 1995.

Par analogie, la nature humaine semble fonctionner aussi avec cette tendance double à être attirée par deux natures différentes selon si elle est sous pression ou au contraire en état de paix. Ainsi nous aurions deux natures concurrentes:

- 1) La première nature, notre fausse nature, est notre attitude sous pression, c'est celle qui vient d'être décrite à propos de notre tendance à nous laisser attirer par l'image simpliste du matérialisme; elle est conformisme au lois du milieu, elle vit en état de peur permanente de la vie, elle est imprégnée par le sentiment de l'échec et cherche un cadre sécurisant qui puisse lui offrir un refuge. Notre matérialisme est absolument conforme à ce modèle. Comme je l'ai décrit, il nous offre des lois simples de succès et des règles de comportement qui nous dispensent d'effectuer les choix propres à l'existence. Il excite nos pulsions les moins glorieuses. Il est inversion de la vie, et il nous offre la prison du refuge. Cette voie est celle de la réduction matérialiste. C'est ce que nous pouvons appeler notre fausse nature dominante. Elle est dite dominante car elle est notre tendance la plus facile, mais pourtant régressive.
- 2) La seconde nature, notre vraie nature, est notre attitude en état de paix et de confiance. Elle nous incite au contraire à chercher notre épanouissement en fonction de ce que nous ressentons en notre for intérieur. Son moteur est certainement aussi une forme de désir, mais ce n'est pas le même désir qui s'attache aux petites choses; c'est celui de notre être le plus profond qui cherche fondamentalement à réaliser notre vocation la plus intime et donc à poursuivre cette qualité de relation humaine et cette forme d'amour et de reconnaissance dont nous avons tant besoin. Cette nature ne cherche pas refuge dans un cadre contraignant mais aspire au contraire à la liberté. Elle est pratique de la confiance, de

la générosité, du partage, de l'amour, de la justice, de la paix. Cette voie est celle de la libération spirituelle puisqu'elle aspire à des valeurs non matérielles, valeurs du coeur et de l'esprit, vécues dans l'esprit de partage. Nous pouvons l'appeler notre vraie nature récessive. Elle est dite récessive car elle ne s'épanouit que dans des conditions particulières de sécurité intérieure et de confiance.

D'un côté donc le chemin de la prison, et de l'autre celui de la liberté; d'un côté notre fausse nature dominante et de l'autre notre vraie nature récessive; la première est dominante car c'est celle qui s'exprime le plus spontanément dans notre attitude craintive de la vie tandis que la seconde est récessive car elle a tendance à s'estomper face aux difficultés du quotidien; il faut donc savoir observer et discerner les deux chemins; c'est le travail de notre conscience de se livrer à cette observation et à nous guider vers notre vraie nature; elle ne pourra assumer cette tâche que si elle est suffisamment clairvoyante.

Le détachement et la résignation

La conscience, en devenant observation rigoureuse des lois du monde, a pour mission de nous guider dans notre choix entre nature fausse et nature vraie. Cette conscience doit nous procurer la clairvoyance de percevoir où chacun de ces chemins nous mène. Si la première nature (fausse nature dominante) nous ramène à la voie réductrice de l'inversion matérialiste, la seconde (vraie nature récessive), en tant que voie de libération spirituelle, nous permet de réchauffer notre coeur à l'expérience de vérités vécues plus fondamentales; par opposition à la première, cette seconde voie est certainement une forme de libération de l'asservissement aux valeurs matérielles. Cependant, elle n'est pas fondée sur une opposition simpliste entre esprit et matière, car matière et esprit sont les

Idéaux - argent et marché

composantes de toute vie et forment les deux faces d'une même réalité. La seconde voie accepte tout à fait la dimension matérielle de la vie qui ne saurait être niée, mais elle établit cependant une distinction claire entre d'une part la composante matérielle comme nécessité élémentaire de la subsistance ou expression naturelle de la vie et d'autre part la poursuite des biens matériels comme but en soi de l'existence.

La composante matérielle nécessaire à la subsistance se limite à ce que nous estimons indispensable à notre survie et à notre épanouissement personnel. Ces conditions indispensables ne se limitent pas seulement aux biens absolument nécessaires à notre survie physique mais englobent aussi des biens immatériels que nous estimons vraiment nécessaires à notre épanouissement (éducation, santé, culture) qui mêlent d'ailleurs sans cesse leurs composantes matérielles et immatérielles; toutefois, il est important de percevoir combien il nous est possible de vivre avec relativement peu de chose, à condition que le minimum soit assuré, car notre force de survie dépend beaucoup plus de notre état mental et de notre perception du monde que des facilités matérielles qui constituent aussi, trop souvent, des obstacles ou des contraintes pour notre développement. La description ci-dessus a d'ailleurs bien illustré comment nous avons tendance à nous réfugier dans le matérialisme lorsque nous nous sentons menacés.

La plupart des sages et religions prônent le détachement vis-à-vis du bien-être matériel comme antidote au matérialisme. Au premier abord, ce détachement semble être une attitude ascétique extrêmement stricte et même un peu morbide avec un arrière-goût pour le sacrifice et pour une forme de renoncement aux plaisirs. Mais, à l'examen plus approfondi et plus mature, il apparaît comme une forme de lucidité très pragmatique qui résulte d'une simple et saine

observation des mécanismes dans lesquels nous sommes pris. Si la voie matérialiste ne mène qu'à l'inversion et donc à la négation de la vie, elle ne peut offrir l'épanouissement dont je rêve, et je vais donc chercher logiquement à éviter cette voie peuplée d'illusions et de culs-de-sac, dès que j'en aurai pris conscience. Le détachement ne se fonde donc pas ici sur un choix idéal irréaliste et masochiste, mais au contraire sur une saine lucidité qui sait clairement discerner l'illusion. C'est l'identification de l'illusion du marché qui incite le détachement à tourner le dos au matérialisme et à notre fausse nature, et non quelque forme d'idéalisme. La vie est chose très pragmatique. Nous cherchons le bonheur là où nous croyons le trouver et nos choix sont l'illustration de nos croyances et, inévitablement aussi, de notre ignorance. Le détachement n'est dans ce sens rien d'autre que la conséquence logique d'une observation qui a pu nous toucher assez profondément pour générer un changement d'attitude.

J'ai bien expliqué, dans la partie concernant la mise en mouvement¹⁰, que la conscience parcourt un chemin de maturation qui s'avère irréversible; je me sens incapable de refermer les yeux sur toute vérité que je découvre et qui me concerne directement et me menace. Sauf circonstances extrêmes, une prise de conscience ne peut jamais être étouffée. Lorsque j'ai identifié ce qui me fait souffrir, je le ressens encore plus violemment et veux tout faire pour y remédier. C'est mon besoin le plus pressant: échapper à la souffrance.

De la sorte, dès que je vois clairement les mécanismes diaboliques qu'engendre le marché, je ne peux qu'être horrifié et fuir cette logique destructrice. Le contraste entre notre fausse nature et notre vraie nature n'en n'apparaît que plus frappant. Nous connaissons tous ces moments d'excitation lorsque nous sentons être dans le vrai

¹⁰ Voir: *0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.*

comme nous connaissons ces états où nous nous abandonnons à la facilité stérile et régressive. Notre vie est un balancement entre ces deux états, entre ces deux natures. Notre conscience, au fur et à mesure qu'elle se développe voudra toujours plus nous entraîner vers ce qui fait notre joie authentique, plutôt que nous laisser aller à nos penchants régressifs. Elle saura d'autant mieux nous guider qu'elle aura su discerner nos deux natures antagonistes et identifier laquelle est la vraie nature, celle de notre épanouissement.

Ainsi donc, le détachement n'est pas un idéal lointain mais il résulte de la conscience qui observe de manière très pragmatique comment fonctionne notre monde. Il est l'antonyme de la résignation. Il repose sur un double mouvement:

- 1) Un mouvement négatif: il est refus de notre fausse nature (dominante), refus du matérialisme.
- 2) Un mouvement positif: il est recherche de notre vraie nature (récessive), recherche d'une vie guidée par l'esprit.

Le détachement, né de cette claire conscience de ce qui est, nécessite aussi un choix clair de nos priorités et des conditions pour les réaliser.

Le détachement devient ainsi la forme de la liberté la plus accomplie. Rien ne peut plus me retenir. Naturellement, dans une société aussi uniformément orientée vers le marché, cette voie alternative n'est pas évidente et c'est là que ma liberté trouve ses limites. Le discours du réalisme reste encore puissant, qui prétend qu'on ne peut rien faire contre les forces du marché. Mais, comme je le montrerai plus loin, une mise en place progressive de meilleures conditions de vie permet à un autre mode de vie d'émerger progressivement.

En fait, le principal obstacle à l'émergence du détachement, ce n'est pas l'exigence propre au choix du détachement lui-même puisque celui-ci semble émerger naturellement de l'observation lucide de notre environnement marchand, mais c'est l'acquisition de la liberté d'esprit qui permette une juste observation de notre environnement matériel, de notre insertion dans le marché, indépendamment de nos privilèges matériels; cette liberté d'esprit doit nous permettre de rester lucides et capables d'observer les mécanismes dans leur vérité et non à travers le filtre de nos privilèges qui tend à déformer les choses, en atténuant les aspects négatifs (nos morts) pour mieux grossir les aspects positifs (nos privilèges). Cette lucidité, c'est le risque de l'indépendance qui nous permettra de retrouver la vie.

La vraie question du détachement est la suivante: suis-je prêt à abandonner la fausse sécurité de mes petits plaisirs (mon refuge-prison) pour ouvrir les yeux sur la réalité de ce monde, faire le bilan réaliste de mes morts et de mes privilèges et choisir consciemment entre mes deux natures celle à laquelle je veux me consacrer?

De la réponse à cette question dépend mon vrai bonheur. Une fois la question posée, la réponse vient aisément et le choix en découle très logiquement, mais la difficulté est d'oser poser la question, car cela revient à remettre en cause tout un mode de vie et implique un profond changement dans notre manière de percevoir le monde et la vie; c'est pourtant à cette condition seulement que nous pouvons trouver le bonheur.

L'idéal

Comme le détachement, l'idéal n'est pas un mouvement forcé et masochiste, mais il découle de la simple lucidité d'une faculté d'observer le monde en nous libérant de toutes les entraves à la vue:

Idéaux - argent et marché

voir le monde tel qu'il est, indépendamment de nos intérêts, de notre position privilégiée.

Trop souvent la notion d'idéal est opposée à celle de réalisme, comme si l'idéal venait nier la réalité. En fait, il n'est qu'une perception plus aiguë de la réalité, car cette perception ne s'arrête pas aux simples apparences mais elle cherche à voir l'ensemble de la réalité avec ses aspects cachés. A première vue, le bien-être matériel séduit, car il signifie confort et facilité. Pourtant il implique ce monde inversé que j'ai décrit à travers les mécanismes diaboliques de la destruction de l'essence de notre vie.

L'idéalisme est donc réalisme dans la mesure où il perçoit cette réalité plus cachée derrière les apparences séduisantes du marché. La conscience vient percevoir, ici encore, la présence de nos deux natures et leurs conditions respectives de réalisation. L'idéal, parce qu'il voit au-delà des apparences trompeuses, peut nous servir de guide fiable. Il est mu aussi par la perception de tout ce que nous pouvons gagner par une attitude plus consciente et mieux ciblée sur les vraies valeurs immatérielles de la vie.

L'idéal n'est rien d'autre que la clairvoyance qui résulte de notre conscience exercée à regarder le monde et la vie avec indépendance et sérénité. Il est notre guide pour aménager nos conditions de vie, de façon qu'elles ne résultent pas d'un simple conformisme mais qu'elles naissent de la tension de notre esprit (notre désir profond) vers le but qui satisfait notre sensibilité la plus intime (ce qui a un véritable sens). Sauf quand il tombe en panne, il est le moteur pragmatique d'un changement permanent.

Fermer les yeux n'aide en rien. Une adaptation constante à ces mécanismes propres au marché me fait souffrir par la futilité de ce

que je poursuis. La souffrance est là, quoi que je fasse. Je dois l'affronter et la subir. Par contre, si je m'engage sur la voie de la liberté, je découvre une vie autrement plus riche, avec certes la souffrance de ne plus me conformer aux lois qui régissent les codes de notre société ou celle de devoir affronter l'incertitude de mes propres choix, mais cette souffrance revêt au moins un sens car elle me permet de progresser sur le chemin de la conscience et du détachement. Elle me permet de progresser sur un chemin qui va me libérer de ma souffrance en me procurant chaque jour davantage de paix.

L'idéalisme est bien le chemin du pragmatisme et du réalisme, parce qu'il englobe toutes les dimensions de la vie au lieu de se borner à ne percevoir que les apparences.

Un monde idéal sans argent?

L'idéal nous guide donc pour aménager les conditions de notre vrai bonheur (notre vraie nature) et échapper à une fuite dans les valeurs factices (notre fausse nature). Au vu des descriptions faites ci-dessus, l'argent apparaît comme l'outil de notre enfermement dans des comportements morbides; il n'est certes pas le diable lui-même mais il est pourtant oeuvre diabolique dans la mesure où il nous détruit dans notre être profond et nous empêche de réaliser notre vraie nature; il est la chaîne qui nous tient prisonnier; il est l'obstacle dans notre quête du sens profond de la vie. Cette oeuvre qualifiée de diabolique est active bien que l'argent n'ait pas de volonté propre de nous détruire. Le problème réside simplement chez nous: c'est que nous nous laissons faire et que nous acceptons de nous laisser séduire.

Les sociétés sans argent

Même si nous sommes profondément marqués par le type de fonctionnement de notre société mercantile et même si nous n'avons jamais eu l'occasion de fréquenter des sociétés qui n'ont pas recours à l'argent, nous pouvons malgré tout tenter de nous représenter quelle peut être la nature de la vie de telles sociétés. Laissons courir librement notre imagination.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs étaient ou sont pratiquement toutes nomades, car elles doivent se déplacer pour suivre le gibier et s'adapter au cycles des saisons selon les types d'environnements qu'elles traversent, selon les biotopes visités et les altitudes explorées. De ce fait, elles ne peuvent accumuler beaucoup de biens car la contrainte du transport vient en limiter drastiquement la quantité qu'il est possible d'amasser, en plus du fait que ces sociétés sont pauvres par nature vu les faibles possibilités qui leurs sont offertes d'accroître leurs possessions. Cette aspect de la pauvreté forcée joue certainement un rôle dans leur faculté de ne pas s'accrocher, comme nous, aux valeurs matérielles et de rester plus sensibles à la vitalité des relations entre les êtres, car elles subissent moins le poids de l'accumulation.

La chasse est par excellence un exercice collectif et son produit est généralement partagé de manière équitable entre tous, en veillant à ce que les plus pauvres ou les plus fragiles du groupe aient bien leur part, même si par exemple la veuve n'est pas représentée parmi les chasseurs qui sont en général des mâles. Il en va de même pour la cueillette effectuée par les femmes. Une attention toute particulière vient corriger les inégalités naturelles du groupe.

De manière analogue, dans la société rurale traditionnelle montagnarde qui ne pratique presque pas les échanges en argent, la plupart des tâches importantes sont réalisées sous la forme de corvées collectives. Les récoltes même, et la fauche entre autres, peuvent être l'objet de regroupements de plusieurs familles. L'entraide est généralisée car elle est une nécessité vitale. Aucune comptabilité stricte n'est tenue et pourtant celui qui voudra profiter du système à son avantage et refusera de jouer le jeu sera vite marginalisé, car la loi de réciprocité est un fondement de l'intégration au groupe.

Aucun étalon ne vient imposer une échelle de valeur et chaque chose est donc estimée à sa valeur subjective. Pour le nomade par exemple, le cheval ou le chameau représentent des valeurs clés, car ils offrent le support de tous les déplacements et de tous les transports. Si je n'en ai qu'un, il a une valeur immense, tandis que si j'en ai beaucoup, le dernier que j'ai acquis a beaucoup moins de valeur que ne l'a eu le premier lorsqu'il était mon unique monture. L'absence d'argent nous libère, on le voit, de cette comptabilité étroite selon une valeur moyenne imposée de l'extérieur en fonction des équilibres générés par l'ensemble des forces en jeu et surtout par l'esprit de spéculation et de gain. L'argent stimule l'appât du gain, et, réciproquement, là où il n'y a pas d'argent, cette forme d'avidité n'est pas stimulée. Les échanges s'opèrent donc selon une échelle de valeurs qui s'établit de manière nouvelle de cas en cas, en fonction des circonstances, en fonction de l'importance subjective que chacun attache à l'événement et en fonction des possibilités de chacun d'exprimer son besoin ou sa gratitude. La générosité et la reconnaissance peuvent s'exprimer sans devoir se calquer sur une matrice préétablie. Elles peuvent trouver leurs propres modes d'expression sans être sous la contrainte ni d'un code de formulation ni d'une norme d'évaluation.

Idéaux - argent et marché

Echange et réciprocité

Hors du marché, les relations reposent ainsi sur une forme de réciprocité qui ne doit pas et ne peut pas être fondée sur l'égalité arithmétique comme prétend l'être l'échange monétaire. La grande différence entre échange et réciprocité réside justement dans le fait que l'échange monétaire prétend assurer l'égalité de traitement tandis que l'échange fondé sur la réciprocité admet l'inégalité de l'échange et crée une relation de don et de reconnaissance qui ne cesse de se développer, de s'amplifier et de s'inverser au cas par cas. Le mouvement initié dans un sens ne tarde pas à engager le mouvement dans le sens inverse; la réciprocité n'est pas un troc mais elle est un mouvement alternatif durable. Tandis que le troc, limité à un seul échange, prétend à l'équilibre définitif d'une seule opération, la réciprocité admet le déséquilibre et le caractère provisoire de chaque état qui appelle chaque fois le mouvement suivant. Elle est comme la marche qui nous fait sauter d'un pied sur l'autre dans un mouvement de déséquilibre que nous cherchons à compenser en permanence, chaque mouvement entraînant le mouvement suivant. La réciprocité est donc beaucoup plus dynamique car elle va stimuler l'échange et participe à développer toujours plus cette relation de réciprocité. En agissant ainsi, elle développe nos vraies dimensions humaines car le don et la reconnaissance sont des valeurs beaucoup plus proches du bonheur humain que l'accumulation matérielle fondée sur l'exploitation de notre semblable.

On peut caractériser la société sans argent par le fait que les relations s'y établissent sans être sous la contrainte de l'étalon monétaire:

1) Elles sont libérées de la stimulation de l'avidité et du sens de l'intérêt privé.

- 2) Elles ne reconnaissent pas la valeur imposée de chaque chose mais chaque chose au contraire acquiert sa propre valeur en fonction des circonstances.
- 3) Elles sont libérées de toute comptabilité arithmétique.
- 4) Elles encouragent la pratique de l'entraide.
- 5) Elles ne laissent pas les parasites profiter de cette forme de générosité réciproque.
- 6) Elles tentent constamment de corriger les inégalités entre membres de la communauté, veillant au bien-être des plus faibles.
- 7) Elles se situent toujours dans une forme d'inégalité consciente qui appelle le mouvement suivant de rééquilibrage, et créent ainsi une dynamique stimulante. Elles développent la sensibilité du don et de la reconnaissance (au sens de gratitude comme au sens d'identification).

Et toutes ces qualités se développent pourtant en ayant à faire à des humains qui ont tous, eux aussi, leurs travers, leurs faiblesses, et leur nature dominante régressive.

L'idéal libéré

Au vu de cette description rapide, il apparaît clairement combien l'abolition de l'argent peut libérer les relations. On saisit mieux ainsi, comme le dit Marshall Sahlins, que "l'argent joue en occident le rôle que le lien de parenté (lien du sang) joue dans le reste du monde". C'est cette substitution de la relation sociale par une relation marchande monétarisée dont il a déjà été question plus haut à propos des mécanismes du marché. Si les mécanismes du marché ne sont plus là pour forger les lois de dépendance entre humains, il faut bien revenir à une autre forme de cohésion sociale; il faut retrouver cette forme de cohésion et de projet social que les sociétés traditionnelles pratiquaient avant de se laisser envahir par les valeurs factices du

mercantilisme. Il faut revenir au mythe comme projet fédérateur, tel qu'il a été décrit à propos de la communauté dans les généralités de mon introduction générale¹¹; ce mythe permet de rassembler tous les membres de la communauté selon un consensus plus ou moins fort, selon une image diffuse et non formulée du bonheur commun mais pourtant suffisamment précise pour permettre d'assurer la cohérence minimale nécessaire. C'est bien là d'ailleurs l'objectif de notre critique du marché. Parce qu'il s'est imposé pour gérer toutes les relations sociales et créer ce monde inverse qui a été décrit, il est urgent de le maîtriser, de le remettre à sa juste place et de choisir un projet de société qui sache s'imposer comme priorité et comme cadre directeur de notre évolution commune, en conservant le contrôle des forces économiques pour permettre aux valeurs humaines de s'exprimer. C'est la seule issue possible, si nous ne voulons pas baisser les bras et nous résigner à mourir malheureux en nous avouant vaincus.

L'homme, un loup pour l'homme?

Une société sans argent, ou du moins où l'argent ne domine pas, libère notre potentiel créatif et permet à l'idéal de devenir ce guide pragmatique de l'aménagement de nos modes de vie. On argumentera que les échanges sans argent sont impossibles car l'homme est avide et veut tromper son semblable. On dira que l'homme est un loup pour l'homme.

Je n'en suis pas convaincu. La démonstration ci-dessus tend plutôt à montrer que l'agressivité se développe surtout avec l'agressivité du modèle pratiqué et qu'elle mène à la frustration du désir plus profond de reconnaissance dont nous avons tous besoin de la part de nos semblables. Elle affirme que le refuge dans le matérialisme et dans la

course à l'accumulation relève plutôt d'une ignorance et d'une peur de la vie face à une société désorientée qui a perdu elle-même ses jalons et ses balises. Où mène le chemin?

Il est étrange de constater que les sociétés les plus simples semblent les plus sereines, malgré des conditions matérielles plus rudes. La joie, l'hospitalité, l'intensité des relations sont plus le fait des sociétés traditionnelles et des sociétés pauvres (au sens de simples et non de miséreuses) que des milieux de la bourse ou des catégories riches et bien en vue de notre société occidentale. Les vedettes du spectacle, du monde des milliardaires ou des puissants de l'économie m'attristent profondément. Je ne donnerais rien pour être à leur place; au contraire je donnerais tout pour ne pas y être, tant ce mode de vie me semble pauvre, triste et fondamentalement faux. A chacun selon ses valeurs, mais les fruits parlent plus que les grands discours et mes expériences de voyage m'ont fait découvrir des gens beaucoup plus chaleureux et vivants chez les pauvres que chez les riches. N'est-ce pas la preuve très simple que nos modèles sont inadaptés? Nos sociétés riches ne souffrent-elles pas de l'isolement, de la dépression, du suicide?

L'homme n'est donc un loup pour l'homme que lorsqu'il est abandonné, isolé, méprisé, condamné et surtout poussé à ses extrêmes par un contexte qui stimule ses instincts les plus bas. Mais lorsqu'il est valorisé, estimé, encouragé, stimulé sur une voie créative et généreuse, il devient lui-même aussi créatif et généreux. Dans ma pratique d'architecte, j'ai toujours constaté sur mes chantiers que la générosité appelle la générosité. Si le maître de l'ouvrage pratique des largesses, les entreprises de construction se donnent beaucoup plus de peine et chaque problème se résout dans l'entente cordiale, chacun contribuant de son mieux, tandis que les entreprises travaillent beaucoup moins bien et chaque problème devient une source de conflit lorsque le maître de l'ouvrage est mesquin. C'est ce que les

¹¹ Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

Idéaux - argent et marché

sociétés traditionnelles pratiquent en principe. C'est ce que le marché a détruit dans notre mentalité occidentale. Le seul fait d'arguer que l'homme est un loup pour l'homme est le signe de ce profond ravage causé par l'esprit de marché dans notre mentalité.

L'homme est profondément malléable. Il subit les influences de son milieu. Il se laisse guider et imprégner par ceux qui l'entourent. Nous sommes tous ainsi, pris entre nos deux natures et nous devons constamment choisir entre cette nature de repli et cette nature d'épanouissement. Naturellement, la pression extérieure joue un grand rôle. Dans un milieu où seule la réussite matérielle est estimée, où toutes les pressions nous poussent à poursuivre un chemin individualiste fondé sur la compétition, nous nous laisserons entraîner à nous conformer à ce modèle, même si le coeur n'y est pas vraiment. L'homme est un animal social qui subit fortement les influences de son milieu, par conformisme, par ignorance ou par désespoir. Par contre, si mon milieu me pousse à être généreux et me sensibilise à la multiplicité des valeurs plus importantes que l'accumulation matérialiste, je développerai d'autres facultés, plus conformes à un esprit de coopération, de partage et d'équité. Naturellement, à côté de cette faculté naturelle commune à adopter des attitudes plus généreuses, subsisteront toujours et partout les requins irréductibles, mais leur cas relève plus de la psychiatrie ou du code pénal. On ne saurait sauver tout le monde!

La communauté est donc responsable de la santé physique, psychologique et spirituelle de ses membres. Son influence les éduque à découvrir la vie selon les modèles pratiqués. Ces modèles stimulent-ils la vraie ou la fausse nature de chacun?

Quelques idéaux fondamentaux

Le mythe de notre société occidentale est le refuge individuel dans des valeurs d'apparat. Si ce mythe du succès matériel s'effondre parce que nous percevons soudain son inanité, un autre modèle peut prendre forme petit à petit, fondé sur des valeurs plus humaines, plus essentielles à notre coeur.

La paix

La paix, dans la société humaine, est en général confondue avec l'absence de guerre. On fait la paix comme on fait la guerre. Pourtant la paix est bien davantage.

La paix est certainement un des biens les plus précieux, car elle détermine tout notre cadre de vie. Un cadre paisible offre sécurité, détente et donc toutes les possibilités d'épanouissement indispensables à l'être. Bien qu'elle ne se limite pas à l'absence de conflit, la paix dépend d'abord de la qualité des relations avec les voisins proches, que ceux-ci soient des communautés ou des personnes. Elle dépend d'abord de l'absence de conflit, de l'absence de menace, mais, sur le plan social, elle est surtout le reflet de la justice sociale et de l'équilibre des relations au sein de la communauté. Cet équilibre dépend essentiellement du mythe collectif: le bonheur réside-t-il dans la course au profit et la compétition? Ou réside-t-il dans la solidarité et la coopération? Dans le deuxième cas, l'accent est mis implicitement sur l'équité et la justice tandis que dans le premier, il est ce modèle que je n'ai que trop décrit et qui menace notre paix.

La paix, en fait, qu'elle soit sociale ou personnelle, est une forme de sérénité devant la vie et devant les circonstances. Elle procède d'une confiance dans le présent et le futur, dans une confiance que le monde

est harmonieux et favorable à l'épanouissement de tous. La certitude que le milieu nous aide à trouver le chemin de notre expression engendre une profonde confiance et une véritable quiétude, tandis que la peur de ce qui vient, la peur de l'autre, la peur de l'oppression et de l'exploitation engendrent la méfiance et donc un réflexe d'autoprotection. Encore une fois, apparaît ici combien les lois du marché sont contraires à cette harmonie, car elles engendrent cette peur de l'autre; si je sais que je peux vaincre et exploiter l'autre, je garde malgré tout en moi cette conscience que l'inverse est à tout moment vrai aussi. Je crée donc par mon attitude agressive des conditions qui ne peuvent qu'ébranler ma paix intérieure. Par contre, dans le cas d'une communauté qui a su développer l'esprit de coopération et de solidarité, ce sentiment de sérénité peut croître librement et encourager ma participation positive à la confection du tissu social et à l'établissement d'un sentiment de paix et de sécurité chez mes voisins.

Dans le sens exactement opposé, les campagnes de nos pouvoirs politiques génèrent la peur car ils cherchent à créer un sentiment d'insécurité qui aidera à regrouper la population derrière eux, croient-ils. Cette peur n'est en fait qu'une extension de la peur qui réside dans l'esprit de compétition propre au marché; cette peur est déjà très profondément enracinée dans nos comportements. Ces dirigeants invoquent ainsi le danger du terrorisme, mettent en place une politique musclée et agressive qui va bien au-delà d'une simple politique de sécurité. Par son caractère agressif, elle menace celui qu'elle a désigné comme ennemi. Cet ennemi n'est peut-être pas un ange, mais il semble trop souvent fabriqué de toutes pièces, à des fins purement stratégiques. De plus en plus, il est de rigueur de prêter, à celui qu'on désigne comme ennemi, des intentions diaboliques purement imaginées mais qui participent à créer un climat de peur et à justifier une escalade des moyens qui ne manque pas d'aboutir au

conflit. Le résultat justifie ainsi le discours qui justifiait la démarche et le cercle vicieux est bouclé jusqu'au stade suivant d'escalade. La prétendue lutte contre le terrorisme devient ainsi la cause même de ce terrorisme qu'on dénonçait et qui s'enfle comme réaction désespérée face à l'escalade.

Il est urgent, dans nos sociétés modernes, d'éradiquer la peur. La paix n'est pas seulement la conséquence de l'absence de conflit, mais elle en est aussi la cause. La sérénité intérieure génère une attitude confiante qui ne manque pas de mettre l'autre en confiance. La confiance engendre la paix et la paix génère une perception d'harmonie qui, à son tour, accroîtra la sérénité. C'est la base de la non-violence.

La vie n'est pas possible sans cette confiance fondamentale en l'harmonie de la vie, en l'harmonie des lois de l'univers. Seule cette véritable paix intérieure permet de s'ouvrir au présent et de jouir de l'instant qui est, ici et maintenant. Il n'y a en effet de vie que dans le présent. Comme je l'ai montré à propos de notre relation au temps¹², le passé n'existe que dans la mémoire que nous en avons au présent, et le futur n'existe que dans la perspective que nous en avons dans le présent. Naturellement, si notre passé est perturbé et si nous n'avons pas dénoué les noeuds de ce passé, il va nous poursuivre. De même, si le futur nous inquiète parce que nous le percevons comme une menace, il va envahir notre esprit et provoquer le trouble. Jamais, certes, nous ne pouvons être absolument sereins face au passé et au futur, jamais nous ne pouvons trouver cet état de parfait équilibre qui nous permet d'être pleinement conscients de l'instant présent, sans aucune distraction. Pourtant la sérénité naît de cette perception favorable de l'harmonie qui nous entoure et qui croît lentement et

¹² Voir: 1 - Confort et effort - une réconciliation entre nature et humanité.

Idéaux - argent et marché

nous dispense de nous soucier de hier ou de demain. Cette sérénité, nous en rêvons tous, car elle est le fondement du vrai bonheur.

Cette vraie paix confine à l'amour, car, en fait, la négation de l'amour, ce n'est pas la haine mais c'est justement cette peur que je viens de décrire, cette peur de la vie.

L'amour

L'amour est un mot qui a été bien galvaudé et on ne sait plus trop ce qu'il représente. Il est certainement la dimension la plus importante de notre vie, car il nous nourrit de sa propre énergie qui semble comme l'essence de notre énergie vitale. Il y a ceux qui en ont eu l'expérience et ceux qui errent à sa recherche. Tant qu'on ne l'a pas connu, on se sent pauvre, et quand on en fait l'expérience, on se sent riche. La destinée, comme on l'appelle faute de savoir en quoi elle consiste exactement, va nous permettre de naître dans une famille qui nous le procurera ou au contraire qui ne connaîtra pas cette vraie source de la relation. Pourtant, cet amour existe toujours quelque part dans notre vie. Il peut se cacher chez un voisin, chez un parent lointain, chez un enseignant, chez un enfant rencontré par hasard... ou tout simplement dans la perception que nous avons de ce mystère qu'est la vie. Le plus souvent, c'est à nous de le reconnaître, surtout lorsqu'il ne s'impose pas à nous, surtout lorsqu'il semble se cacher. Tous les contes de fée sont d'ailleurs imprégnés de cette vérité. Et pourtant, même s'il nous appartient de le trouver, il serait faux de céder à la culpabilité parce que nous nous sentons démunis pour le reconnaître et en faire l'expérience.

Tous, nous sommes en quête d'amour. En fait, l'amour est pour chacun de nous un long apprentissage et il y a en fait plusieurs formes d'amour. Les Grecs avaient trois mots différents pour désigner ce que

nous ne connaissons que sous un seul mot et ces trois concepts ressemblent beaucoup à trois stades de maturation dans notre quête et notre découverte de sa nature profonde. Voyons donc ce que représentent ces trois sensibilités différentes de ce que peut être l'amour:

- 1) Il y a d'abord *éros*¹³ qui est l'amour passion, l'amour du désir, l'amour de l'autre sexe, avec toute sa dimension physique, charnelle mais aussi sentimentale et passionnelle. Cette forme d'amour fondée sur le désir ne s'applique pas seulement aux êtres mais aussi à tous nos désirs et à tous les objets de nos désirs. C'est certainement notre première manière d'aimer qui est surtout ancrée dans le désir qui est quête de ce que nous ne pouvons posséder. Elle est le moteur de nos passions, de nos emportements, de nos frustrations aussi, chaque fois que notre désir ne peut être satisfait. Cette manière d'aimer est centrée sur nous-mêmes; elle est particulièrement égocentrique même si elle implique aussi l'autre car elle considère alors l'autre comme simple objet de notre désir; c'est qu'elle regarde l'autre en fonction de ce qu'il ou elle peut nous donner, ou même de ce que nous pouvons prendre. Bien sûr elle sait recourir à la séduction, au charme, à la gentillesse, à la courtoisie, mais il s'agit alors plus d'un appât, comme à la pêche ou à la chasse. Cette comparaison avec la chasse est d'ailleurs fréquente dans la littérature. Lorsqu'elle est appliquée aux objets, cette manière d'aimer est naturellement encore plus égocentrique. On voit comment elle fait notre malheur autant que notre bonheur car nos désirs, par essence, ne peuvent jamais être satisfaits; toujours ils renaissent, plus forts encore. Plus je les satisfais plus ils se renforcent et plus mon bonheur semble dépendre de leur

¹³ ejro" (éros): 1) passion, amour, amour pour une déesse, pour une femme. 2) désir violent, grand désir (aussi de boisson, de nourriture).

satisfaction. On entre ainsi dans le processus de consommation, car cette satisfaction des désirs n'est en général que pure consommation, dans la mesure où l'objet est toujours quelque chose d'extérieur à nous-mêmes, quelque chose que nous convoitons. De ce besoin toujours croissant de satisfaire nos désirs égocentriques naît cet appétit de consommation et de domination de notre environnement, car la satisfaction de nos besoins et la consommation de ces objets extérieurs ne sont pas possibles sans un minimum de contrôle et de manipulation de notre environnement. Nous voilà donc engagés dans une lutte avec le milieu, une lutte avec nos semblables dans une course à l'appropriation des richesses disponibles. C'est bien cette compétition que le marché encourage, jusqu'à nous mener au conflit et à la guerre. C'est alors qu'on constate que cette manière d'aimer n'en est pas une, si, au lieu de générer la paix et la justice, elle engendre la guerre et la haine. Pourtant cette forme d'amour égocentrique est indispensable pour assurer notre subsistance élémentaire, car le désir égocentrique est aussi la garantie de la satisfaction de nos besoins essentiels tels que manger, boire, dormir, s'abriter. Et même le désir lui-même peut s'appliquer à des objectifs très nobles; il peut être le moteur de notre quête de la vérité, de la réalisation d'une vie authentique et désintéressée.

2) Et puis il y a *philia*¹⁴ qui est l'amitié, c'est-à-dire cette forme d'amour que nous ressentons pour les gens avec qui nous avons une affinité personnelle. C'est un amour sélectif car nous n'aimons que ceux que nous choisissons comme nos amis. Ce sont les gens que nous avons plaisir à voir et à accueillir parce que nous partageons les mêmes idées ou les mêmes sentiments. C'est une forme d'amour très riche, car elle nous fait progresser. Cette forme

d'amour est moins égocentrique, car elle sait aussi être attentive à l'autre; elle sait en principe écouter et faire le geste désintéressé, car elle entend le besoin de l'autre et cherche à le rendre heureux en contribuant à son bonheur dans la mesure du possible. Elle peut aller même jusqu'au sacrifice. Pourtant elle reste une forme d'amour très sélective. L'amitié se développe surtout entre gens de la même classe sociale, ou de la même culture. Elle peut naturellement aimer la différence, aimer le contraste, aimer le défi, et elle ira alors chercher plus loin ce qui peut la nourrir. Pourtant, c'est toujours elle qui choisira ce qu'elle aime et ce qu'elle n'aime pas. La dimension sélective subsiste comme un trait de caractère fondamental. Sans cet aspect sélectif, elle ne serait pas ce qu'elle est, car c'est justement ce caractère qui la distingue de la troisième forme d'amour qui est l'étape suivante.

3) Et enfin, il y a *agapé*¹⁵ qui est la forme d'amour la plus accomplie; c'est l'amour paternel ou maternel et surtout l'amour divin qui embrasse sans choisir, comme la mère ou le père aime son enfant. C'est aussi l'amour fraternel dans son expression la plus large. Cette forme d'amour ressemble au précédent dans sa forme la plus accomplie, mais avec la différence majeure qu'il ne choisit pas. Il embrasse tout ce qu'il rencontre. Il est inconditionnel. Il est totalement gratuit et n'attend rien en retour. Il accepte même d'aimer sans que l'autre le sache. L'amour devient pur don. Il est offrande pour la croissance de tous. L'être qui aime de la sorte se dissout dans l'amour. Il accepte l'autre tel qu'il est sans vouloir le changer. Il embrasse la création dans sa réalité et son unité. Il ne découpe plus les êtres en tendances que nous aimons et en traits de caractère qui nous font problème. Il n'y a plus d'ami et d'ennemi, ni même d'aspects amis et d'aspects ennemis, pas même de plages

¹⁴ *filiva* (*philia*) qui vient de *filevw* (*philéo*): 1) aimer d'amitié, chérir. 2) regarder comme un ami, traiter en ami. 3) aimer, voir volontiers, accueillir avec plaisir. 4) rechercher, poursuivre, se plaire à.

¹⁵ *ajgaph* (*agapé*) qui vient de *ajgapavw* (*agapao*): 1) accueillir avec amitié, avec affection. 2) aimer, chérir (ses enfants). 3) aimer d'amour fraternel, d'amour divin.

Idéaux - argent et marché

d'indifférence. Cet amour est comme la pluie qui tombe sur tous les hommes, bons ou méchants, sans sélection, car il est par essence global, c'est-à-dire que non seulement il accepte les choses comme elles sont mais il voit en elle une harmonie globale, même si la souffrance reste apparente. Naturellement, la souffrance du monde semble montrer que cette harmonie n'existe pas. Mais pourtant l'amour complet sait au contraire discerner son propre pouvoir et il croit dans sa faculté de transformer le monde, non pas par la violence et le jeu du pouvoir, mais par une force de transformation intérieure qui change en douceur la nature profonde des êtres, les libère de leurs peurs et les engage à réaliser leur vraie nature. Pour les croyants, qu'ils soient chrétiens, musulmans, juifs, hindous, bouddhistes, l'amour est la force génératrice et structurante de l'univers. On peut l'appeler Dieu, comme on peut l'appeler l'Amour.

Il y a donc une gradation évidente du premier au troisième terme, qui correspond à un lent apprentissage dans une progressive croissance de l'être et de la conscience. Chaque étape nouvelle doit intégrer de nouveaux paramètres tout en conservant ce qui a été appris précédemment, car ces trois formes d'amour sont comme des boîtes qui s'imbriquent les unes dans les autres. *Eros* se trouve inclus dans *philia* qui est incluse dans *agapé*, comme d'ailleurs la dimension physique et sensuelle qui se découvre dans *éros* est encore présente dans *agapé*. *Agapé* n'est pas un amour désincarné; c'est un amour infiniment plus large.

La première étape de cet apprentissage de l'amour est le stade passionnel qui consiste à percevoir combien la poursuite égocentrique de la satisfaction de mes désirs ne fait qu'accroître ma souffrance car elle n'est que la poursuite d'une ombre et, surtout, parce qu'elle n'est que régression et repli sur ma fausse nature. Puis vient le passage à

l'amitié qui m'ouvre la porte de la relation à l'autre par laquelle je découvre la valeur du don et de la générosité, d'un échange fondé sur la réciprocité sans comptabilité strict de ce qui est échangé, vu que le don crée la dette et l'inégalité, et donc la reconnaissance qui s'exprime à son tour par le don. C'est là qu'on expérimente que la générosité suscite la générosité, et qu'il est préférable d'investir dans cette forme de relation qui valorise chacun et crée la solidarité. Puis vient le dernier stade qui nous apprend que nous ne sommes pas les êtres distincts que nous croyons être mais que nous sommes tous les cellules d'un seul et même corps diversifié dont l'unité est fondée sur la complémentarité. L'univers apparaît alors comme un corps complexe qui rattache tous les êtres vivants entre eux, humains et animaux, végétaux et minéraux. Cette force de l'amour en est la force première qui, dans son mouvement d'attraction, assure la cohésion du tout, comme cela a été décrit à propos de notre relation à la nature¹⁶.

La justice

Une compréhension plus fine et une pratique plus élaborée de l'amour débouche inévitablement aussi sur une pratique de la justice. Ce n'est pas la justice de l'homme, codifiée dans ses lois, mais c'est la justice de l'équilibre, et surtout de la loi des causes et des effets. Notre système juridique a tout perturbé en convertissant les peines en amendes et en temps de prison. La peine ne se trouve ainsi perçue que comme une punition, et elle perd tout lien avec la faute commise, ou avec le crime. La loi des causes et des effets est brisée. D'ailleurs notre société a tendance à nier cette loi, alors que ce principe semble être l'une des lois maîtresses de l'univers. C'est que notre société a trop appris à jouer sur les apparences et sur le pari du gain: je joue contre tous pour gagner tout seul. En encourageant un tel comportement, la société ne peut plus reconnaître cette loi des causes

¹⁶ Voir: 1 - Confort et effort - une réconciliation entre nature et humanité.

et des effets comme la loi du jugement, car cette loi ne cesserait de dénoncer nos valeurs, comme celles du marché qui sont profondément injustes car fondées sur la domination et le rapport de force. Par contre la vraie justice me semble reposer sur la limpidité et la transparence des relations et sur l'harmonie de nos rapports entre humains comme avec notre milieu naturel. Chaque tricherie est en fait mise en évidence par la réaction du milieu. La laideur, la violence, l'ignorance se traduisent par autant de déchirements de nos relations. L'environnement naturel souffre de notre présence, les pays pauvres souffrent de notre exploitation et de notre domination, les classes exploitées souffrent de ne pas être en mesure de vivre leur propre vie. La justice est bien le règne de la vérité, de la clarté, de la transparence qui laisse tout apparaître tel qu'il est, dans une clarté aveuglante. En cela, elle devient règne de la paix et de l'amour. Elle est la lumière qui met en évidence les volumes, la clarté et les ombres.

La joie

La joie est un sentiment bien trop rare dans notre société. Elle est d'ailleurs complètement ignorée de la publicité et du marché car elle semble quelque chose d'inconnu pour ces forces trop destructrices. Elle peut se traduire par le rire, à condition que ce rire ne soit pas destructeur, ni aux dépens d'autrui. Mais le rire n'est pas la joie; il n'en est qu'une expression à son stade le plus superficiel. La vraie joie naît de la paix évoquée plus haut. Elle est en fait ce pétilllement qui accompagne le sentiment de sérénité, cette forme d'ébullition intérieure et tranquille qui n'a pas de source précise. Elle n'est pas causée par une satisfaction précise, ni par une cause déterminée. Bien sûr, la réussite suscite la joie, mais cette forme de joie est davantage satisfaction. En fait la véritable joie est un état général causé par une cause globale, une harmonie intérieure généralisée. Elle est ce

pétilllement intérieur sans rapport précis avec les conditions extérieures. Elle s'ancre exclusivement dans l'être intérieur, dans cette sérénité dont j'ai parlé. Même dans la souffrance, elle est en mesure de subsister car elle s'ancre au plus profond de l'être, dans ce soi profond qui est notre vraie nature et dont personne ne peut nous séparer, comme en témoignent les écrits d'Etty Hillesum¹⁷ ou d'autres témoins, bien qu'ils vivent des conditions extrêmes de souffrances, sous l'occupation nazie, en camp de concentration ou autres, dans lesquelles ils se trouvent conserver cette force et cette joie indicible intérieure, malgré une souffrance physique extrême. Naturellement cela n'est pas donné à tout le monde et nous avons tous encore un long chemin à parcourir avant de connaître cette félicité.

La vérité

Le thème de la vérité est un thème délicat. A la fois, il y a plusieurs vérités mais il n'y en a pourtant qu'une seule. Il n'y a qu'une seule réalité qui nous dépasse infiniment mais une infinité de perceptions de cette réalité, car chacun de nous ne perçoit qu'une part infime de cette réalité qui nous dépasse. Pourtant, nos perceptions, même si elles ne sont pas forcément compatibles, se complètent et finissent par former une image plus complète, certes surchargée de rajouts inutiles et de contradictions embarrassantes, mais pourtant orientée vers une réalité qu'on ne peut se contenter de façonner à notre manière.

La vérité a plusieurs degrés, même si elle est absolue, car elle se traduit dans des formes toutes relatives. Plus qu'un aboutissement, elle est un mouvement, une quête, une recherche qui ne finit jamais. Sa condition est la transparence et la clairvoyance qui impliquent

¹⁷ Etty Hillesum: *Une vie bouleversée*, Seuil, Paris, 1985.

Idéaux - argent et marché

toutes deux une limpidité du regard et une pureté de l'oeil. Le plus difficile, comme disait Le Corbusier, c'est de voir ce que l'on voit! Le défi est donc de s'estomper soi-même pour n'être plus que cet oeil ou cet oreille qui perçoit les choses sans les filtrer au crible de nos privilèges ou de nos handicaps.

L'espérance

Voir, cela veut dire voir la réalité non seulement avec ses aspects réalisés mais aussi avec ses aspects potentiels. Ce n'est pas voir le monde comme immuablement ce qu'il semble être au moment présent, mais c'est le voir dans toute sa dynamique et dans toute sa force d'évolution et de transformation. Certes l'image peut parfois paraître sombre, lorsque nous avons le nez sur l'événement. L'image est même souvent tragique, surtout lorsqu'elle se résume à l'image que nous projetent les informations dans leur côté spectaculaire et sensationnel. Mais cette image de l'information immédiate n'est pas la réalité, elle n'est qu'une exploitation de l'événement en termes tragiques pour mieux le vendre et en faire une marchandise qui séduise ou attire.

Le vrai regard est chargé de force et détermine aussi le monde car il projette une manière de voir, une perception qui devient à son tour le guide de notre action. Le regard contient donc en potentiel l'acte de demain. Le regard est donc à la racine de la transformation. Il peut être pessimiste ou optimiste, c'est-à-dire qu'il peut voir le monde comme une fatalité mécanique ou au contraire voir combien notre regard est en mesure de transformer ce monde, dans la mesure où justement, parce qu'il est la racine de l'acte de demain, il contient le germe de la transformation positive qui va permettre aux potentiels inactifs de s'exprimer. Le regard doit donc être en mesure de voir ces

potentiels pour pouvoir les activer. Il doit avoir la clairvoyance de cette lisibilité possible de ce qui ne s'est pas encore exprimé.

Le regard qui active les potentiels riches de demain n'est autre qu'un regard d'espérance qui sait voir la profondeur des choses et la réalité au-delà des apparences. Il sait reconnaître les forces de justice, de paix, d'amour, de vérité qui agissent en arrière-fond et transforment lentement notre conscience et la réalité sociale, bien que ces forces semblent trop souvent masquées par une violence de premier plan. Notre époque semble terriblement violente et dépourvue de scrupules, mais, en arrière-fond, il semble y avoir comme une lente prise de conscience qui mûrit et sait de mieux en mieux situer notre présent dans un mouvement d'évolution vers une fin heureuse. Ce qui n'a été dans le passé qu'exploitation violente des pays du Sud, se mue lentement en une relation plus respectueuse des autres cultures, même si l'exploitation économique subsiste; la destruction de la nature nous semble de moins en moins acceptable, non seulement pour des raisons pratiques de survie, mais pour des raisons relatives à notre responsabilité et au sens de notre vie, même si la détérioration générale semble encore empirer rapidement; les relations entre hommes et femmes passent certes par une crise, mais elles se nuancent lentement et mûrissent pour se transformer en une forme de réciprocité, même si l'égalité cherchée est encore loin d'être atteinte; notre relation à la richesse et à la pauvreté se nuance, elle aussi, et nous voyons de mieux en mieux que l'abondance matérielle n'offre pas le bonheur, même si les forces du marché et de la mondialisation semblent se déchaîner plus que jamais. Toutes ces lentes maturations font partie d'une sorte de politique de l'espérance qui prend forme avec le temps. Elles forgent l'espérance d'aujourd'hui et les transformations de demain, pour que la réalité s'exprime dans toute sa richesse et sa complexité et non seulement dans cette infime part

apparente de l'iceberg que représente le monde matériel. Avec l'amour, l'espérance est la grande force de mutation de notre présent.

Je ne développerai pas plus ces descriptions sommaires de quelques idéaux. L'intention était de remettre l'église au milieu du village pour souligner encore que notre manière de percevoir le monde et la vie a été complètement déstabilisée; il nous devient même difficile de nous représenter une société fondée sur quelques valeurs sociales, alors que pourtant chacun de nous, à l'échelle individuelle, ne cesse d'exprimer son besoin pour ces valeurs et ne cesse de régler son comportement sur ce type d'idéaux. Nous sommes profondément habités par une forme de pessimisme et de résignation qui semblent nous dire que nous sommes impuissants face à ces mécanismes omnipotents qui non seulement gouvernent le monde mais nous tiennent aussi comme otages de notre propre subsistance. C'est la loi de la mort au nom de la (sur)vie. Etrange argument! Il importe donc de manière urgente de montrer la diversité des modèles en jeu dans nos relations entre personnes et entre groupes, pour illustrer combien présentes sont déjà dans nos vies ces autres manières de faire et d'être qui apportent la vie; Nous illustrerons ainsi notre chemin immédiat pour sortir de l'ornière de cette mort par étouffement.

3) MARCHE, OPTION SOCIALE, ECHANGE ET RECIPROCITE

Y compris le modèle du marché que je viens de décrire abondamment, nous pouvons sommairement distinguer quatre types de modèles de relations économiques actives dans nos sociétés, qui en général se combinent et s'interpénètrent, car rares sont les sociétés sans argent et sans marché, mais nombreuses sont les sociétés qui ne

succombent pas totalement à la domination du marché. Toutes en fait, y compris la nôtre, préservent un domaine protégé qui vit de la générosité du don et de la réciprocité gratuite, hors d'atteinte du mercantilisme. Les 4 modèles de relations économiques, qui souvent cohabitent et s'interpénètrent, sont les suivants:

- 1) Le marché, dont la force se fonde sur l'appropriation des biens communs par quelques privés.
- 2) L'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, qui sait imposer aux forces de l'économie un contrôle strict au nom d'idéaux qui sont propres à la communauté qui pratique cette forme de contrôle.
- 3) L'échange non monétaire, qui procède de multiples formes de rémunération n'ayant pas recours à l'argent tel que l'utilise l'économie libérale.
- 4) La pratique du don et de la réciprocité, qui mise sur la force du lien communautaire pour éviter l'exploitation des uns par les autres et pour stimuler le meilleur en chaque personne et au sein de la communauté.

Mais reprenons donc ces quatre modèles l'un après l'autre, surtout en les illustrant par des exemples afin de les rendre plus parlant.

Le marché et l'appropriation des communaux

Le premier modèle se caractérise par un laisser-faire total des forces du marché. Le marché, aujourd'hui, dirige la société. J'ai déjà trop décrit les tares du marché et je ne reviendrai donc pas sur cette critique un peu lourdaude; pourtant la description effectuée plus haut des multiples mécanismes du marché s'est faite sans établir de hiérarchie entre eux, et il est intéressant de constater que l'un d'eux peut pour ainsi dire résumer tous les autres, tant il se trouve à la

Idéaux - argent et marché

racine de cette dégénérescence des relations humaines: c'est le fait qu'une minorité de privilégiés s'approprient les biens communs, à des fins purement privées et sans considération pour les exclus qui résultent de ce processus. A première vue, cette affirmation peut paraître choquante; elle l'est d'autant plus que la pratique du marché nous a complètement aliénés dans notre vue du monde, surtout depuis que cette notion de propriété commune a disparu de notre pratique quotidienne, alors qu'elle était autrefois le fondement de la vie économique communautaire. Il ne faut pas confondre ici les communaux et la propriété d'état accessible aux utilisateurs (équipements publics). Les communaux relèvent d'une toute autre logique que la propriété publique car leur accès et leur jouissance est libre pour tous et à tout moment et pourtant ils restent un bien commun dont personne n'est propriétaire: eau, air, terre, espace, temps, rue, place, silence, savoir...

Les évictions anglaises et écossaises

L'exemple le plus marquant de ce phénomène d'appropriation est certainement celui des évictions anglaises des 14e et 15e siècles suivies par les évictions écossaises des 18e et 19e, provoquées par la clôture des biens communaux à des fins privées.

L'accès à la terre est une condition essentielle pour la survie de chacun, car c'est elle qui procure nourriture, eau et bois. Autrefois, les paysans, même s'ils étaient placés sous l'autorité d'un seigneur selon la logique du système féodal, jouissaient d'un accès direct à la terre qu'ils pouvaient cultiver, où ils trouvaient aussi l'eau et le bois nécessaires à leur subsistance. Ces biens étaient gratuits et dépendaient seulement de l'exploitation que les intéressés pouvaient en faire pour leur propre usage. La logique du système féodal exigeait de ces paysans une rétribution qui devait être versée au seigneur

local, sous forme de dîme par exemple. Cette obligation était en quelque sorte une forme de fermage mais elle valait aussi pour reconnaissance de ce droit d'accès à la terre. La terre, ou du moins l'accès à cette terre, était alors un bien commun inaliénable. Cette terre faisait partie des communaux, ces biens collectifs que personne ne peut s'approprier et qui participent à assurer la subsistance et le bien-être de tous.

Au 14e et 15e siècles, les seigneurs anglais décidèrent d'enclorre leurs terres (*enclosure*) pour en expulser les paysans et consacrer ces pâturages à l'élevage. Ils procédaient ainsi à un vol élémentaire, car ils s'approprièrent un bien commun et en interdisaient l'accès aux autres membres de la communauté. Cette mutation profonde de la perception de la terre provoquait cinq transformations majeures:

- 1) Le phénomène de l'appropriation se traduisait par la clôture de ces surfaces agraires qui n'étaient plus dès lors accessibles à la collectivité car elles ne servaient qu'à la jouissance privée de celui qui s'était emparé de ce bien. L'opération se trouvait très profitable car elle permettait l'exploitation systématique et exclusive des terres volées pour les affecter à l'élevage à des seules fins privées. L'appropriation provoquait une première transformation qui consistait en l'abolition de cette notion de bien commun, au profit d'un développement de la propriété privée.
- 2) La clôture des terres s'accompagnait de l'éviction des populations qui habitaient ces terres, condamnées à migrer et à chercher un statut de salarié. L'appropriation par les uns provoquait la dépendance des autres, souvent d'ailleurs au profit des premiers. La clôture des terres procurait une force de travail salariée, dépendante et donc plus aisément contrôlable, qui pouvait être utilisée dans d'autres secteurs économiques où l'utilisation de main d'oeuvre offrait de meilleurs profits que dans l'élevage. La

clôture provoquait ainsi une seconde transformation qui était radicale et bouleversait les relations sociales en instaurant cette forme de privilège des uns et cette forme de dépendance des autres, complètement en contradiction avec le principe du bien commun.

- 3) Les communs étaient dès lors perçus par ceux qui se les appropriaient sous un angle différent: ces communs n'étaient plus les biens inaliénables dont jouissait la collectivité, mais ils se muaient en propriété privée, enfermée dans une limite géométrique clairement définie (enclos), perçue comme un bien économique qui permettait le profit personnel. La clôture entraînait une troisième transformation qui faisait de la terre et de la force de travail des salariés deux biens économiques qui pouvaient se vendre sur le marché.
- 4) Le milieu naturel et social changeait lui aussi de sens. Au lieu d'être le terreau commun de notre croissance à tous, il devenait un bien convoité dont la jouissance pouvait être exclusive. Toute la nature changeait ainsi de sens. La clôture engendrait une quatrième transformation qui faisait de la nature et de tout le monde qui nous entoure (ressources naturelles et humanité comprise) un vaste stock de biens que chacun peut exploiter à sa guise, c'est-à-dire vendre et acheter, extraire et transformer, à condition naturellement d'y avoir accès
- 5) Le sens de l'activité elle-même se trouvait lui aussi profondément transformé. Ce n'était plus un acte normal permettant de manière indistincte d'assurer sa subsistance, d'améliorer son quotidien et celui des siens, de tisser des liens avec ses semblables et de jouir de la vie. L'activité se réduisait ainsi, comme peau de chagrin, à un acte purement économique, dans une relation de salarié à entrepreneur. La clôture venait entraîner une cinquième transformation car l'activité normale de chaque jour, dès lors réduite à sa dimension purement économique d'un apport

financier, n'avait plus pour but d'assurer la subsistance de chacun et de l'ensemble de la collectivité mais seulement le profit superflu de cette minorité qui s'appropriait ces biens communs. Non seulement elle transformait la nature en bien marchand, mais elle enlevait tout sens social à l'activité de l'homme.

Naturellement, ces transformations n'ont pas surgi d'un jour à l'autre et n'ont pas été le produit exclusif de la clôture et de l'appropriation des terres par cette poignée de grands seigneurs terriens. Il est évident que cette clôture des terres n'a été qu'une étape parmi d'autres, mais cependant une étape décisive et combien parlante pour illustrer notre propos. L'acte d'appropriation concerne ici la terre, mais dans notre monde moderne, il concerne aussi d'autres domaines: le savoir hérité du passé, l'héritage génétique végétal, animal et même humain, les forces de la nature (eau, soleil, vent), la dynamique sociale de diverses collectivités, l'usage de l'espace de la place et de la rue, la manipulation de la culture, et tout domaine où un individu ou un groupe restreint utilise un bien commun à des fins de profit personnel.

L'appropriation comme forme de colonisation

L'appropriation du bien commun par une minorité constitue un acte de domination et plus particulièrement de colonisation, à l'image des saisies de terres effectuées par les envahisseurs des colonies lorsqu'ils se sont emparés de la terre des indigènes pour se l'approprier et en exclure les populations autochtones. Il est intéressant de voir que les transformations décrites ci-dessus sont étroitement liées et même voulues par les acteurs de cette clôture. Alastair McIntosh, dans un article paru dans *Interculture*¹⁸, cite deux sources qui expriment clairement cette volonté de créer la dépendance des expulsés:

¹⁸ *Interculture* n° 124, Institut Interculturel de Montréal.

Idéaux - argent et marché

- La première concerne l'Ecosse: "Lord et Lady Stafford furent heureux d'ordonner avec humanité un nouvel aménagement de ce pays. Que l'intérieur appartienne aux éleveurs de moutons Cheviot et que l'on installe les habitants dans les régions côtières, sur des parcelles de superficie inférieure à trois acres arables, suffisante pour faire vivre une famille industrielle, mais assez limitée pour que ces gens s'intéressent à la pêche (comme salariés). J'ose dire que les propriétaires ordonnèrent cet arrangement avec humanité, car ce fut assurément une extrême générosité que de mettre ces hordes barbares en mesure de mieux s'associer, de s'appliquer à l'industrie, d'éduquer leurs enfants et de progresser dans la civilisation." (Patrick Sellar, régisseur des domaines Sutherland, Ecosse, 1815).
- Et la seconde concerne le Kenya: "Ainsi, les colons blancs ont entrepris de "civiliser" ces populations en s'attaquant à leur système foncier tribal. Ils enlèvent les terres aux indigènes et, partout où ils l'ont fait, il en résulte une offre abondante de "main d'oeuvre sur le marché", les salaires étant nivelés comme chez nous par la concurrence entre les sans-terre. Les témoignages présentés devant la Commission de la main-d'oeuvre indigène du Kenya en 1912-1913 le confirment. Les colons se présentaient l'un après l'autre devant la commission pour demander, dans les termes les plus précis, que l'on oblige les indigènes à quitter les "réserves" pour travailler comme salariés en ramenant leurs terres à une superficie moindre que celle qui pourrait assurer leur subsistance. Lord Delamere, lui-même propriétaire de 150'000 acres, affirmait: "Si la politique voulant que chaque indigène soit propriétaire d'une superficie suffisante pour s'y établir devait se poursuivre, la question de l'obtention d'une offre de force de travail suffisante ne serait jamais résolue." Le processus de

réduction des hommes à l'inoccupation et à la misère est ici exposé dans toute sa nudité et sa simplicité... En leur refusant la terre, on allait assurer une offre "adéquate" de main d'oeuvre sur le marché." (W.R. Lester, *Unemployment and the Land*, 1936).

Ces deux citations viennent montrer de manière très claire deux liens essentiels entre appropriation et communaux:

- 1) Premièrement, les évictions n'ont pas seulement pour but une appropriation du bien commun, mais aussi la création d'une dépendance salariale.
- 2) Deuxièmement, en brisant le lien entre la terre et celui qui la travaille dans un libre accès au bien commun, les évictions mettent en évidence le lien vital qui existe entre le droit d'accès libre à la terre comme bien commun et la faculté de survie indépendante et autonome, à l'abri de l'exploitation par des tiers.

On voit ainsi combien le phénomène d'appropriation du bien commun est une des clés du système du marché dans sa faculté de créer la dépendance et l'exploitation et combien nous sommes habitués à cette idée que tous les biens soient en mains privées, abolissant ainsi le concept de bien commun (communaux).

Le rachat des communaux par la communauté

Dans certaines îles d'Ecosse, telles que Skye et Eigg, on assiste actuellement à un mouvement de rachat des terres seigneuriales par la communauté locale. C'est certes un peu une contradiction de racheter au voleur, ou à ses descendants, les terres usurpées, mais cela semble être la seule possibilité pour la communauté locale de recouvrer son bien. Tant de terres ont été volées sur tous les continents, à commencer par l'Amérique du Nord et l'Australie, qu'il faut bien

admettre un jour une évolution difficilement réversible et procéder à partir de la situation héritée de ce passé complexe. L'idéal consiste justement à revenir à des formes de jouissance de la terre qui soient collectives et qui corrigent ainsi les torts subis. Il est admirable de constater qu'une communauté pauvre comme celle qui habite les îles écossaises puisse se mobiliser au point d'accumuler le capital nécessaire au rachat d'un domaine aussi vaste, dont la valeur a pourtant beaucoup augmenté au cours du temps car ces grandes propriétés se sont transformées plus récemment en domaines de chasse, de pêche et de loisirs pour gens fortunés. La leçon du rachat des communaux par la collectivité locale est riche car elle montre l'importance des communaux dans le devenir communautaire.

L'exemple écossais montre le chemin d'une émancipation douce et d'un retour de la dimension communautaire, dans l'esprit d'une gestion commune des biens communs que sont la terre, l'eau, l'air, le bois, la production agricole et horticole, l'espace public comme la rue, la place, les bâtiments publics, le droit à la parole, à la libre expression, l'accès à l'éducation, à la santé, à la solidarité sociale. En se réappropriant les communaux, la communauté retrouve les moyens de son contrôle sur les forces locales en jeu. Elle peut redevenir maîtresse de son propre devenir, à la mesure de sa maturité sociale et de sa capacité à effectuer le juste choix; désormais le contrôle du social sur l'économique redevient possible.

Lorsque la terre redevient part des communaux, on assiste à une transformation majeure de nos relations sociales. L'interdépendance de la communauté est soulignée, l'intégration à la nature et au cosmos prend corps, le territoire redevient ce potentiel des relations non réalisées comme je l'ai défini dans mon introduction générale¹⁹. Le

¹⁹ Voir: 0 - *Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.*

morcellement du cadastre ne renvoie plus chacun à sa enclave mais au contraire la gestion commune des biens communs souligne la cohésion du groupe ou lui permet du moins de prendre corps. L'appartenance au lieu s'exprime sous une forme qui peut même dominer l'appartenance par liens de parenté. Comme dit le proverbe gaélique, "les liens du lait sont plus forts que ceux du sang". Bien sûr les antagonismes subsistent et la vie n'en est pas plus facile pour autant, mais la base est saine et crée des possibilités réelles de progresser vers un avenir meilleur en commun. Les valeurs idéales trouvent enfin un terrain sur lequel elles puissent s'exprimer. La terre et les communs unissent les êtres dans leur sort commun. Lorsqu'on est le passager d'un bateau, on ne peut nier que notre sort est étroitement lié au sort des autres. On ne saurait désormais penser exclusivement en termes individualistes.

Les organismes génétiquement modifiés

La production d'organismes génétiquement modifiés constitue un autre exemple frappant et très actuel d'appropriation de ressources naturelles communes par une minorité à des fins de profit. Lorsque, comme en Argentine²⁰ avec la culture du soja transgénique, la multinationale Monsanto s'impose sur le marché en subventionnant fortement la distribution de semences génétiquement modifiées et en accompagnant cette distribution de la vente à des prix très bas d'herbicide produit également par elle, elle crée une dépendance d'une multiplicité de paysans à son égard et se retrouve en position de force pour dicter ses conditions (prix, patentes...). Dès que les semences et l'herbicide se sont implantés dans la culture locale, les prix ont augmenté farouchement. Puisque le cultivateur n'a pas le droit d'utiliser les semences issues de sa propre production, il se retrouve obligatoirement client forcé de cette multinationale.

²⁰ Voir Monde diplomatique d'avril 2006.

Idéaux - argent et marché

Monsanto, en développant cette semence transgénique ne désire rien d'autre que d'accroître son profit. Les conséquences désastreuses pour l'environnement comme pour la santé des cultivateurs et des consommateurs de ces produits ne l'intéressent absolument pas.

La production de semences transgéniques ne présente aucun intérêt prouvé. Dans le cas du soja, elle est censée diminuer l'usage des herbicides, mais la pratique montre que ce n'est même pas le cas. La seule motivation qui puisse justifier cet usage est le profit. Dans le cas de l'Argentine, il s'est trouvé que l'introduction de cette semence a coïncidé par hasard avec toute une série de facteurs indépendants de cette innovation qui ont participé à accroître considérablement le marché de ce produit à un prix très intéressant pour le producteur. Les effets positifs de cette culture ont donc été interprétés comme conséquence de l'introduction de cette semence, ce qui n'était pas le cas.

On assiste ici à une mainmise d'un intérêt privé sur plus de la moitié de la production agricole d'un pays, et qui inclut bien plus que la semence produite par Monsanto, car cette production inclut la terre, le soleil, l'eau, les paysans qui cultivent ces terres, sans parler même du soja qui n'est pas une invention de Monsanto. Tout une économie se trouve ainsi dépendante d'une seule entreprise multinationale qui prévoit des profits faramineux, par le seul fait qu'elle détient la patente d'un maillon minuscule qui bloque toute la chaîne de production. Aux habitants du lieu de supporter les conséquences désastreuses sur l'environnement et sur leur santé. Ce n'est ici qu'un exemple de plus de privatisation des bénéfices et de socialisation des charges, mais avec en plus l'originalité d'une appropriation d'envergure maximale concernant un nombre incroyable de facteurs qui relèvent de l'usage des communaux.

La résistance malienne

Il est encourageant de constater que la maturité communautaire peut, même dans un pays extrêmement pauvre, faire opposition à des intérêts économiques aussi puissants que le cas de Monsanto. Dans une petite bourgade du sud du Mali appelée Sikasso, s'est tenu au début de 2006²¹ un "espace citoyen d'interpellation démocratique" qui a réuni quarante trois paysans dans le but de débattre de l'introduction d'espèces de coton transgénique au Mali. Il ne s'agissait là que d'une consultation organisée par le gouvernement, c'est-à-dire n'ayant pas force contraignante. Après avoir entendu maints avis de spécialistes et avoir débattu longuement, ces paysans ont rejeté à l'unanimité l'idée d'introduire cette nouvelle semence. L'argument majeur était la volonté de préserver les semences locales et les savoir-faire traditionnels pour ne pas dépendre de multinationales. Un autre argument très fort aussi était de préserver la cohésion conviviale, sachant que l'introduction de semences transgéniques ne manquerait pas de semer la discorde entre voisins, en regard des problèmes de contamination et de risques divers inhérents à ces pratiques.

Voici donc une petite communauté locale, fortement inspirée par une présence féminine abondante en son sein, qui a su voir clair, malgré tous les rêves de richesse et d'abondance qu'avaient fait miroiter les promoteurs de pratiques transgéniques. Je trouve admirable qu'un petit groupe économiquement aussi faible sache résister aux arguments des cols blancs et des techniciens, au nom de leur cohérence communautaire et de leur prudence ancestrale. C'est vraiment là un exemple de la sagesse communautaire qui ne requiert pas une forme d'éducation académique mais au contraire un solide bon sens et un solide ancrage dans les vraies valeurs humaines. C'est

²¹ Voir Monde diplomatique d'avril 2006.

une exemple parfait de la maîtrise du développement économique qu'exerce une communauté au nom des valeurs humaines qui lui sont propres.

Nous pouvons formuler la règle des communaux:

- Partout où cela est possible, il importe de reconquérir les communaux (surtout la jouissance de la terre) pour restituer le bien commun aux mains de la communauté.
- Même la collectivité la plus faible a des possibilités de reconstituer une partie de cette ressource irremplaçable. C'est surtout sa maturité qui rend cette acquisition possible.

L'option sociale: redistribution et autolimitation

C'est la volonté de maîtriser les lois du marché et d'imposer des buts plus nobles qui caractérise le modèle de l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation. Le marché certes subsiste, mais le groupe social est dans ce cas assez mature pour imposer ses vues et ne pas se laisser manipuler par les forces économiques. La communauté locale ou l'entreprise se sent assez forte pour pratiquer l'économie selon d'autres lois qui relèvent de l'éthique, de la philosophie et de la spiritualité.

La redistribution

J'ai beaucoup décrit la tendance du marché à l'appropriation, à l'accumulation et à l'immobilisation. C'est en effet une faculté de l'argent, dans la mesure où il se charge de pouvoir, de permettre la concentration de ce pouvoir en mains de quelques uns. C'est la loi naturelle du marché. Mais l'inverse est aussi vrai: si l'utilisateur est décidé à utiliser l'argent pour redistribuer ce pouvoir, l'argent devient également le véhicule de cette redistribution. L'argent peut aussi être

un vecteur de répartition équitable des richesses et du pouvoir, si nous le voulons.

C'est encore ici l'occasion de souligner que c'est notre foi en la valeur de l'argent et notre avidité pour son pouvoir qui en font la terrible force qu'il représente, du moins jusqu'à ce que cette force devienne tellement réalité de notre monde que nous ne puissions plus y échapper, comme c'est le cas pour les victimes de cette réalité. Dès que nous décidons d'utiliser cet argent à une fin contraire à cette tendance à la concentration, il s'y prête également et peut devenir facteur d'égalité dans un contexte qui l'a engendré comme facteur d'inégalité. Dans ce sens, il s'avère objectivement dépourvu de toute intention propre, ou du moins il ne se présente que pourvu des forces que nous voulons bien lui conférer.

L'argent peut donc être aussi moyen de redistribution de la richesse. C'est un fait majeur et essentiel, toutefois il importe de bien réaliser que cette faculté ne lui est pas propre, qu'elle est contraire aux tendances du marché et qu'il faut donc toute la conviction et la détermination du monde pour vivre dans le circuit normal de notre économie moderne en pratiquant d'autres valeurs éthiques qui parviennent à retourner les tendances naturelles de ce système.

Un nouveau modèle de société prend forme avec la pratique de la redistribution: c'est une société qui accepte une économie de marché mais sous contrôle social, c'est-à-dire que les objectifs que se fixe la communauté priment sur les mécanismes naturels du libéralisme et contrôlent les échanges économiques. L'économie est alors soumise à l'humanisme. C'est ce que nous pouvons appeler l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, car cette option va forcément dans un sens contraire à celui du marché; elle recherche la justice et l'équité, dans la retenue; elle cherche à favoriser les relations

Idéaux - argent et marché

humaines et les échanges économiques deviennent autant d'occasions d'échanges. Si la conscience de cette nécessité de préserver les relations humaines habite les échanges, ceux-ci peuvent devenir respectueux des hommes et créer une émulation qui favorise la créativité. L'argent n'est plus à la clé du système; malgré les valeurs qu'il véhicule, il est jugulé et réduit à sa pure fonction d'étalon de mesure des quantités échangées.

Toutefois, il faut rester conscient que cette pratique repose sur une contradiction profonde qu'elle ne saura jamais résoudre: les forces du marché fondées sur le pouvoir de l'argent génèrent les mécanismes que j'ai décrits plus haut et l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation ne saurait abolir ces forces; elle choisit de cohabiter pour montrer que la communauté est capable de maîtriser ses pulsions néfastes; seule une vigilance de tous les instants peut éviter au monstre de se réveiller à toute occasion. L'option sociale de la redistribution tente de refaire sans cesse ce que le marché qu'elle cherche à juguler tente de défaire avec la même assiduité. Il ne s'agit là que de corriger les tendances dévastatrices du marché. Cette redistribution n'est pas une véritable solution, car elle n'est qu'un remède provisoire qui ne supprime pas la cause du mal. Cependant, par la seule force de l'esprit et du consensus social, une collectivité, même petite et pauvre, est en mesure de maîtriser ces forces gigantesques.

L'économie de communion

Au sein du mouvement chrétien, social et oecuménique *Focolari*, fondé par Chiara Lubich pendant la guerre, a pris forme l'expérience d'*Economie et communion*. Cela a commencé par une volonté de partage des biens au sein de petites communautés chrétiennes qui

voulaient s'inspirer des pratiques des premiers chrétiens qui mettaient tous leurs biens en commun.

Chiara Lubich disait: "A la différence du modèle d'économie existant dans la société de consommation, basé sur une culture de l'avoir, l'économie de communion est l'économie du donner. Cela peut paraître difficile, ardu, héroïque. Il n'en est pas ainsi, parce que l'homme, fait à l'image de Dieu qui est Amour, trouve sa propre réalisation dans l'amour, dans le don. Cette exigence est ancrée au plus profond de son être, qu'il soit croyant ou non. C'est sur cette constatation, confortée par notre expérience, que se fonde l'espérance de voir l'économie de communion se répandre de façon universelle."

Lors d'un voyage au Brésil, Chiara Lubich se rend compte que le partage entre membres d'une même communauté ne suffit pas pour combler le fossé entre riches et pauvres et subvenir aux besoins des plus pauvres. Elle eut donc l'idée de pratiquer une forme d'entreprise dont le but serait la redistribution des bénéfices. Ainsi naquit toute une série d'entreprises réparties aujourd'hui dans de nombreux pays qui pratiquent selon un triple but:

- 1) aider les personnes en difficultés financières en leur apportant le minimum nécessaire, en commençant par ceux qui partagent l'esprit qui anime ce projet,
- 2) réaliser une formation à la "culture du donner" sans laquelle il n'est pas possible de réaliser une économie de communion,
- 3) développer l'entreprise en pratiquant une éthique des relations (respect des personnes, écologie, équité), mais tout en restant compétitif sur le marché.

Ce type de projet passe essentiellement par une autre pratique du rapport à l'argent, même si la pratique du profit reste la loi, avec

cependant un objectif qui est complètement différent puisqu'il s'agit de venir en aide à ceux qui sont dans le besoin. L'aide n'y est pas comprise comme une forme de paternalisme mais au contraire comme une reconnaissance à l'égard des pauvres qui pratiquent aussi le don selon leurs possibilités: le don de leurs besoins. L'argent n'a de valeur en ce cas non parce qu'il permet l'accumulation et le profit, mais parce qu'il peut être aussi support du don. On imagine bien que le climat de ces entreprises est complètement différent de ce que nous avons décrit à propos des mécanismes du marché. La solidarité, le sens de l'activité redonnent ici au travail un sens complet d'expression et de service qui génère la vraie reconnaissance mutuelle.

Cet exemple est admirable car il montre comment une petit groupe, à l'échelle d'une entreprise, peut fonctionner selon une autre logique que celle de son contexte, tout en restant parfaitement intégré au circuit du marché. Il peut rester totalement immergé dans le milieu local et pourtant fonctionner selon une logique complètement différente. Le don reste ici la clé du comportement et de la richesse de l'existence. Cela montre qu'une société généreuse peut très bien évoluer au sein même de notre société occidentale moderne. On voit combien l'idéal n'est ici rien d'autre que la manière d'aménager des conditions de vie vivables pour tous. Ce n'est rien d'autre que le pragmatisme du bonheur qui vient dicter ses lois qui sont acceptées sereinement vu qu'elles sont la clé de ce bonheur recherché, même si elles impliquent quelques renoncements considérés alors comme mineurs. C'est un bel exemple d'autolimitation.

Les Cigales

Les Cigales sont, en France, des clubs locaux d'épargnants solidaires pour investir autrement. Le nom de *cigale* signifie en fait: *club*

d'investisseurs pour une gestion alternative et locale de l'épargne; c'est un petit clin d'oeil à la fourmi de la fable! Le principe est le suivant: quelques épargnants se regroupent localement pour aider une entreprise, dont l'activité présente souvent un caractère alternatif, à prendre son envol et aussi pour l'assister de leurs conseils. C'est l'occasion pour des jeunes de mettre sur pied une petite entreprise correspondant à leur aspiration et de profiter des conseils de personnes plus expérimentées.

Les épargnants souvent ne gagnent rien du point de vue financier dans ces opérations; le but de leur démarche reste le plaisir de l'expérience et la richesse des échanges qui s'établissent en cours d'opération. Souvent ils ont même de la peine à récupérer leurs fonds car ceux-ci restent engagés dans l'entreprise, si elle survit, ou même il arrive souvent qu'ils disparaissent en cas d'échec.

Cette forme d'investissement répond bien à l'exigence de la redistribution car, grâce à des motifs idéalistes, elle permet à de petits entrepreneurs d'accéder à de modestes prêts que les banques leur refusent. Là aussi, on assiste à un comportement qui est dicté par une attitude généreuse et un idéal qui dépasse largement le seul aspect matériel de l'existence.

Les tontines

La tontine est une forme de crédit que les intéressés mettent eux-mêmes à disposition de l'un de leur membres en collectant entre eux le montant nécessaire à ce crédit. Chacun contribue d'un montant donné à une caisse commune qui donne ou prête les sommes nécessaires à la personne qui en a besoin. La tontine est un principe qui peut s'appliquer à toutes les sortes de biens. Cette prestation peut être en argent comme elle peut être en savoir, en travail. C'est en

Idéaux - argent et marché

somme une forme de corvée ou de partage, au bénéfice de l'un des membres, ou de la collectivité toute entière. Elle peut s'exprimer par une contribution complètement gratuite ou au contraire comme un prêt remboursable ou à compenser. Cette forme de partage est pratiquée de manière très naturelle dans les sociétés traditionnelles où l'entraide est nécessaire. Elle participe à aplanir les inégalités car elle tend à redistribuer les biens jugés trop rares: l'argent surtout puisqu'il est question d'une économie de marché, mais aussi le savoir sous forme d'échange de connaissances, de formation à divers savoir-faire que partagent les intéressés, sous forme de temps de travail ou d'outils mis à disposition. Ce principe de partage vieux comme le monde peut en effet s'appliquer à tous les domaines imaginables.

La tontine est une pratique très intégrée au marché. Son originalité est de faire appel aux richesses disponibles très localement. Il s'agit essentiellement de petits montants et de petites contributions qui montrent que même une société pauvre peut remédier partiellement par elle-même aux déséquilibres générés en son sein. Elle fait preuve d'un comportement social qui est dicté par d'autres intérêts que par l'individualisme et la poursuite du profit. C'est ici encore un exemple de cette option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, et de cette capacité d'un groupe même économiquement faible à dicter sa volonté à l'économie locale.

Nous pouvons formuler la règle de l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation:

- Ce sont principalement les valeurs éthiques et spirituelles (option sociale choisie collectivement) qui doivent guider une collectivité et lui permettre de maîtriser les conditions de sa subsistance.

- Il est essentiel que ces options conservent la maîtrise des forces économiques car c'est le seul moyen de permettre à la communauté et à ses membres de s'épanouir vraiment.
- Nombreuses sont les pratiques de notre quotidien (en famille, entre amis, entre voisins, au sein d'une association, et même dans des relations de marché) qui respectent cette règle.

L'échange non monétaire

L'échange, dans sa conformité à la pratique du marché, est fondé sur les besoins individualistes et égocentriques de celui qui le pratique, sans égard pour l'autre. Marx écrivait, dans ses jeunes années²²:

“Lorsque je produis plus qu'il ne me faut immédiatement, le surplus de ce que je produis est calculé avec raffinement eu égard à ton besoin. C'est seulement en apparence que je produis ce surplus. A la vérité, je produis un autre objet, l'objet de ta production que je voudrais échanger contre ce surplus, un échange que j'ai déjà accompli dans mon esprit. Le lien social où je me trouve par rapport à toi, mon travail pour satisfaire ton besoin, n'est donc qu'une apparence et notre intégration mutuelle n'est, elle aussi qu'apparence: leur base, c'est le pillage réciproque. L'intention de voler et de tromper est nécessairement bien dissimulée; notre échange étant intéressé aussi bien de mon côté que du tien - chaque égoïsme voulant dépasser l'autre - nous cherchons à nous voler réciproquement. Il est vrai que le degré de pouvoir que je reconnais à mon objet sur le tien réclame ton approbation pour devenir un pouvoir réel. Mais notre approbation réciproque du pouvoir respectif de nos objets est un combat et, pour l'emporter il faut avoir plus

²² Karl Marx: Manuscrits de 44, La Pléiade, Economie II, 1968. Cité par Dominique Temple et Mireille Chabal.

d'énergie, de force, d'intelligence ou d'habileté. Si la force physique suffit, je te vole directement. Si la force physique n'est pas de mise, nous cherchons à nous duper réciproquement et le plus habile trompe l'autre. Peu importe, du point de vue du système dans son ensemble, lequel des deux a eu l'avantage. La tromperie idéale, escomptée, s'opère des deux côtés, autrement dit chacun a trompé l'autre dans son propre jugement. (...)

- 1) Chacun de nous agit sous le regard de l'autre; tu t'es réellement changé en moyen, en instrument, en producteur de ton propre objet afin de t'emparer du mien.
- 2) Ton propre objet n'est pour toi que l'enveloppe concrète, la forme cachée de mon objet, car sa production signifie, veut exprimer l'acquisition de mon objet. Tu es devenu, en fait, ton propre moyen; l'instrument de ton objet dont ton désir est l'esclave, et tu as accepté de travailler en esclave afin que l'objet ne soit plus jamais une aumône à ton désir. Si, à l'origine du développement, cette dépendance réciproque face à l'objet apparaît pour nous en fait comme le système du maître et de l'esclave, ce n'est là que l'expression sincère et brutale de nos rapports essentiels. La valeur que chacun de nous possède aux yeux de l'autre est la valeur de nos objets respectifs. Par conséquent l'homme lui-même est pour chacun de nous sans valeur."

A cette description extrêmement dure, qui choquera certains, on peut ajouter que la conversion de la valeur en argent renforce le culte de l'argent comme objet contre lequel j'échange le mien. L'argent lui-même acquiert la valeur de cet objet convoité, par le seul pouvoir d'acquisition qu'il me procure. Il n'y a même plus d'objet de ta production; il n'y a que ton argent!

Heureusement, tous les échanges ne fonctionnent pas avec cette rigueur destructrice, car l'idéal vient encore tempérer le mode de nos échanges, lorsque l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation intervient pour juguler les forces naturelles du marché et lorsque l'idéal crée d'autres formes d'échanges qui, au sein même de notre société d'économie de marché, ne procèdent pas de la logique du marché, car elles n'ont pas recours à la monnaie pour rémunérer l'échange.

Les SELS et les LETS

J'ai dit plus haut que le marché créait la pénurie et la rareté car il exclut ceux qui n'ont pas d'argent en les empêchant d'être participants. En effet, pour être acteur sur le marché en tant que producteur ou en tant que consommateur, il faut avoir de l'argent. Sans argent, pas d'accès au marché.

C'est la raison qui a donné naissance à d'autres formes d'échanges qui permettent aux gens trop pauvres et dépourvus de toutes liquidités de pratiquer l'échange économique. Les systèmes d'échanges libres (SEL) ou, dans les pays anglo-saxons, les Local Employment and Trading System (LETS) sont fondés sur la base de réseaux d'échanges qui pratiquent une monnaie conventionnelle (les "grains de sels" par exemple) qui leur est propre et qui est en fait une monnaie complètement fictive. En général, une unité de cette monnaie fictive est égale, en valeur fictive naturellement, à une unité de la monnaie officielle en vigueur localement mais il n'y a aucune convertibilité officielle entre l'une et l'autre.

Jean est horticulteur et il aime la natation. Pierre est mécanicien et il aime la peinture qu'il pratique à ses heures. Anne a un petit jardin où elle cultive quelques légumes et elle pratique les massages en

Idéaux - argent et marché

amateur. Sans argent, ils ne peuvent accéder au marché et ne peuvent se vendre l'un à l'autre leurs services. Mais s'ils adhèrent au réseau d'échange, Jean peut venir tailler les arbres d'Anne contre quelques "grains de sel" (GS) tandis que Anne peut vendre quelques salades à Pierre, aussi en échange de quelques GS, et Pierre peut réparer la voiture de Jean, toujours en échange de GS. Anne peut apprendre aussi la peinture et la natation, et offrir un heure de massage à Gustave. Ces GS n'ont aucune valeur, mais ils permettent à chacun de chiffrer le montant dû pour chaque service rendu. Ces transferts sont gérés par la banque du réseau qui comptabilise chaque échange. Chaque échange fait l'objet d'un transfert d'un compte à l'autre, c'est-à-dire d'un débit sur le compte de celui qui achète et d'un crédit de même montant sur le compte de celui qui vend. L'intérêt de tout ce système consiste dans le fait que quiconque peut échanger, même si son compte est vide.

En fait, la somme des soldes de tous les comptes reste toujours nulle puisque que chaque transfert occasionne simultanément un débit et un crédit de même valeur. A la suite du premier échange (taille des arbres d'Anne par Jean pour une somme de 45 GS), le compte d'Anne sera négatif (-45 GS) tandis que celui de Jean sera positif (+45 GS). Après la vente de ses salades à Pierre, Anne aura récupéré +5 GS qui viendront diminuer sa dette, mais le compte de Pierre aura un débit de 5 GS. Ainsi la somme des soldes en comptes de Jean (+45), d'Anne (-40) et de Pierre (-5) sera nulle. Pierre réparera ensuite la voiture de Jean, et les échanges continueront à se développer, pour un total global de liquidités toujours nul pourtant. Il y a donc au total autant de dettes que de crédits. Cela montre que l'échange ne peut créer la richesse matérielle et qu'il ne saurait y avoir d'accumulation équitable. Cela revient aussi à dire que cet argent n'a aucune valeur; c'est évident puisque c'est non seulement le propre de l'argent d'être sans valeur, mais celui-ci ne peut même pas

être utilisé ailleurs puisque c'est de l'argent fictif; et pourtant cette capacité d'échange que génère la présence d'une monnaie, même fictive, est réelle et elle permet surtout à quiconque de prendre part à ces échanges. L'intérêt du système, c'est de stimuler l'échange malgré le manque de liquidités disponibles.

Naturellement on argumentera que le filou peut se faire construire une maison par le biais de ce système, sans procurer aucun service en retour. Rien ne l'empêche en effet de ne faire qu'acheter des services à crédit et de s'enfoncer dans les chiffres rouges, qui restent purement fictifs, eux aussi. Seule la vigilance des gestionnaires des comptes doit pouvoir repérer lorsqu'il y a tricherie et les brebis galeuses peuvent être exclues du système. Mais en fait même ce comportement antisocial ne nuit pas au système puisqu'il procure un réel pouvoir d'achat à celui qui a travaillé; par contre il déconsidère le profiteur, ce qui constitue un facteur important dans un réseau restreint où l'anonymat est impossible.

La monnaie fictive utilisée pour ces échanges est souvent en rapport simple avec la monnaie officielle locale: par exemple 1 GS = 1 euro. Les utilisateurs ont donc une idée claire de la valeur de l'unité de base car elle est, de manière fictive bien sûre, égale à celle de l'étalon utilisé au quotidien. Cependant, pour que le système des SELS et des LETS devienne vraiment représentatif de ce qu'il échange, il conviendrait en fait de convertir toutes les valeurs échangées en temps de travail uniquement, plutôt que selon l'étalon monétaire en vigueur. Comme je l'ai démontré à propos de la richesse²³, le travail est la seule denrée qui soit vraiment rémunérée, vu qu'en principe toutes les matières premières sont gratuites dans la nature (l'eau, l'air, les minéraux, le bois) de même que le savoir-faire, à l'exception du

²³ Voir: 3 - *Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.*

travail fourni pour extraire et transformer ces matières, qui, lui, est étroitement lié aux besoins de notre survie et donc au temps global de notre existence. L'unité de base des échanges devrait donc être exclusivement le temps de travail, car tout bien, dans cette logique, peut être converti uniquement en temps de travail, c'est-à-dire en temps de travail effectivement fourni et en temps de travail incorporé dans les matériaux et les produits transformés. Cette conversion ne poserait aucun problème pour le travail lui-même, et pour les biens, il conviendrait d'évaluer le travail immobilisé qu'ils représentent. Cette pratique constituerait un obstacle à la spéculation et inciterait aussi à une égalité des salaires, puisque la subsistance et les besoins des diverses personnes sont en principe grossièrement de même importance pour tous. Cette conversion de tous les échanges en temps de travail ramène l'économie au présent et freine toute spéculation.

Il est amusant de noter que l'administration d'Etat ne tolère que mal cette forme d'échanges car celle-ci constitue une sorte de contre-pouvoir avec sa propre monnaie qui vient saper l'autorité de la banque nationale. Par ailleurs, tous ces échanges n'interviennent plus dans le calcul du revenu de chacun et l'office des impôts voit d'un mauvais oeil cette espèce d'évasion fiscale. A titre de boutade, on peut toujours proposer à l'Etat d'accepter des GS comme paiement de l'impôt puisqu'il prétend que ceux-ci ont valeur équivalente avec la monnaie courante!

La valorisation de chaque savoir-faire

Il est fascinant de constater que ce système est beaucoup utilisé en Argentine dans les bidonvilles et qu'il permet ainsi à des gens de survivre et de réintégrer les circuits de l'échange, sans avoir pourtant d'argent. Le système confère un pouvoir d'achat à chaque personne, quelle que soit sa position sociale. Ce pouvoir stimule l'échange et

valorise les capacités de chacun, en lui procurant ainsi une authentique confiance en soi. Le réseau repose essentiellement sur des échanges de services qui mettent en valeur le savoir-faire des membres. Il n'y a plus de marginaux car chacun sait faire quelque chose et le problème de l'insertion se réduit à trouver la personne qui a besoin de ce savoir-faire. Comme je le mentionnais à propos de la pauvreté et de notre relation avec les personnes âgées²⁴, un système de ce genre permet de valoriser les apports de personnes qui se trouvent marginalisées, surtout lorsqu'elles se trouvent marginalisées par le seul fait qu'elles ne sont pas intégrées au circuit du marché (personnes âgées, chômeurs, femmes travaillant à la maison, travaux indépendants non rémunérés). L'intégration au réseau d'échange permet à ces personnes de faire preuve de plusieurs facultés qui ne sont pas reconnues par le marché parce qu'elles ne sont pas le fruit d'une formation reconnue, ou simplement parce que le marché ne propose pas de prix pour ce type de dons, et que ces facultés ne parviennent de ce fait pas à acquérir un statut officiel. Le marché exclut de son réseau tout ce qui ne se conforme pas à ses lois; par conséquent le réseau alternatif peut jouir de toutes ces compétences négligées qui font la force de sa cohésion.

Comme on le voit, la loi du profit ne saurait être très forte car le réseau est restreint et la demande reste limitée. De plus l'anonymat est beaucoup plus faible que sur le marché mondial et chacun tend à rester aimable! L'attitude de chacun est donc modulée par le besoin de reconnaissance sociale. On constate d'ailleurs que les participants à ce type d'échanges ont plutôt tendance à pratiquer des prix trop bas, voire même la gratuité, par générosité stimulée par ce système de confiance et de convivialité. C'est pourquoi les cas d'exploitation du système à des fins égoïstes sont assez rares. Et même s'ils existent, ils

²⁴ Voir: 3 - *Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.*

Idéaux - argent et marché

ne participent pas moins à stimuler l'échange, puisque celui qui a vendu ses services se retrouve riche de sa rémunération qui lui offre un réel pouvoir d'achat au sein du réseau. D'ailleurs le marché officiel n'offre pas plus de sécurité; avec toute sa spéculation sur les fausses valeurs, avec ses emprunts, sa bourse et ses faillites frauduleuses, il n'est pas plus sûr et continue à fonctionner plus ou moins malgré les actes criminels qui ne cessent de le secouer.

A titre de comparaison avec l'échange non monétaire, il est amusant de souligner que mon épicier sera fortement indisposé si je vais faire mes achats chez lui avec un lingot d'or au lieu de monnaie courante. Il regardera le lingot que je lui offre avec méfiance et embarras alors que c'est justement ce lingot qui est censé garantir la valeur du billet de banque que je lui tends habituellement. Mon épicier a en fait plus de confiance dans ce billet de banque qui ne vaut rien, sauf par convention qui admet que le chiffre 10, 20, 50 ou 100 écrit dessus confirme sa valeur. Si je prends un bout de papier et que j'inscris ce même chiffre dessus, je ne parviendrai pas pour autant à créer un billet de banque. Mais c'est pourtant ce que je fais dans le système non monétaire lorsque je signe un chèque de 100 GS pour confirmer la valeur du travail effectué pour moi. En signant ce chèque, je crée en fait moi-même un billet, qui a même plus de valeur que le billet de banque officiel qui n'est qu'une convention, car mon chèque certifie, lui, directement la valeur du travail accompli par mon interlocuteur. Cette valeur ne repose pas seulement sur une convention, mais elle découle directement de la valeur de l'acte même, indépendamment de tout étalon de valeur.

Le choix de libeller les chèques en heures de travail, et non en GS ou autre monnaie de convention, conformément à ce qui a été dit plus haut sur la seule valeur du temps de travail, nous rapproche d'une forme d'idéal économique qui montre que l'échange non monétaire

est beaucoup plus souple et plus capable de s'adapter à la pratique sociale. Il constitue un véritable outil social et permet ainsi une rénovation profonde de nos pratiques économiques, car c'est la communauté qui en contrôle directement les règles d'application. Le fait de libeller les chèques en heures met par exemple en évidence la valeur irremplaçable du travail et encourage une rémunération égalitaire de celui-ci. C'est un choix social.

L'intérêt de cet exemple d'un échange non monétaire consiste dans le fait que ce réseau d'échange repose uniquement sur la confiance et sur la relation personnelle. L'échange ici valorise la personne au lieu de la transformer en victime. Il n'y a pas de compétition, car l'accumulation des "grains de sel" ne mène à rien; ils n'ont de valeur que s'ils sont dépensés. En fait ce type d'échange est très proche de la réciprocité, dont nous allons encore parler plus loin, et qui repose sur l'échange gratuit, sans comptabilité. A sa différence, il utilise encore un système de comptabilité qui permet de sécuriser les gens et leur permet de mesurer où ils en sont dans leurs échanges. Mais, en fin de compte, cette comptabilité n'apporte rien à personne, à part de mettre en route le système des échanges en offrant une forme de garantie. L'essentiel de ces deux systèmes réside dans la confiance que le participant accorde aux interlocuteurs et dans la certitude qu'il acquiert d'obtenir des services en retour, peu importe d'ailleurs quelle est l'envergure des services attendus. La pratique de la gratuité et de la réciprocité systématique n'offre en fait pas moins de sécurité que les SELS ou les LETS, tant que dure la confiance et que tous participent et rendent des services; c'est alors le même système qui fait tout simplement l'économie de la comptabilité, car celle-ci ne produit aucune valeur! L'humain est certes bien étrange dans ses comportements!

Nous pouvons formuler la règle de l'échange non monétaire et de la valorisation des êtres

- L'échange qui n'a pas recours à l'argent permet à ceux qui n'ont pas de liquidités de participer aux échanges.
- Leur savoir-faire est valorisé et ils sont mis en confiance.
- L'être est valorisé indépendamment de son pouvoir économique.
- L'échange non monétaire n'est qu'un premier pas vers la pratique de la réciprocité et du don.

La pratique du don et de la réciprocité

Dans les sociétés traditionnelles sans argent, les anthropologues ont constaté que les échanges fonctionnent souvent selon la logique du don et de la réciprocité. Cette pratique semble impossible à nos yeux trop habitués aux lois du marché, et pourtant elle ressemble beaucoup à la bicyclette: une fois lancée, elle tient debout, et on se demande pourquoi.

Le potlatch et le don

Dans son *essai sur le don*²⁵, Marcel Mauss décrit abondamment les pratiques du don et du potlatch. Il montre comment la pratique du don ne concerne pas un petit secteur de l'échange mais au contraire la totalité de la société dans ses relations surtout externes. Ce sont des collectivités qui s'obligent mutuellement par la pratique de ces dons abondants. Il s'agit d'un système de prestations totales, comme il les appelle pour souligner l'envergure de cette procédure qui touche à toutes les dimensions de la vie, de la plus matérielle à la plus spirituelle. Le *potlatch* est un terme chinook qui veut dire essentiellement *nourrir* et *consommer*. Les tribus de la côte Pacifique de Vancouver à l'Alaska pratiquent des formes de banquets, de fêtes

où de nombreux biens sont distribués ou détruits, selon un principe de rivalité et d'antagonisme. C'est une forme de lutte d'influence par laquelle on rivalise de générosité et de détachement, mais dans le but de s'imposer!

Le cadeau n'est pas désintéressé, car il devra être restitué. Il s'agit en fait d'un échange dans le cadre duquel le débiteur ne peut retrouver son indépendance que lorsqu'il aura rendu le *potlatch* par un *potlatch* encore plus impressionnant.

En Polynésie, on retrouve cette pratique généralisée du don, mais sans ce côté excessif et destructeur du *potlatch*. On constate aussi, selon Mauss, cette même obligation que crée le cadeau, qui se pratique à l'occasion de tout contrat, de tout échange entre tribus. Là aussi, il s'agit d'une prestation totale qui englobe tous les aspects de la vie, du plus matériel au plus spirituel, en passant par les relations entre tribus, les liens du mariage, les actes qui accompagnent la naissance et la mort. Dans l'esprit des Maori, le cadeau reçu oblige car la chose reçue n'est pas inerte mais contient quelque chose du donateur. C'est un aspect fondamental de cette relation basée sur le don, le don reste toujours imprégné de son donateur. Mauss cite R. Elston Best à propos des Maoris: "Je vais vous parler du *hau*... Le *hau* n'est pas le vent qui souffle. Pas du tout. Supposez que vous possédez un article déterminé (*taonga*) et que vous me donniez cet article; vous me le donnez sans prix fixé. Nous ne faisons pas de marché à ce propos. Or, je donne cet article à une troisième personne qui, après qu'un certain temps s'est écoulé, décide de rendre quelque chose en paiement (*ulu*), et il me fait présent de quelque chose (*taonga*). Or, ce *taonga* qu'il me donne est l'esprit (*hau*) du *taonga* que j'ai reçu de vous et que je lui ai donné à lui. Les *taonga* que j'ai reçus pour ces *taonga* venus de vous, il faut que je les rende. Il ne serait pas juste (*tika*) de ma part de garder ces *taonga* pour moi, qu'ils

²⁵ Marcel Mauss: *Essai sur le don*. Année sociologique, 1923-24. Réédité par Quadrige-PUF, Paris

Idéaux - argent et marché

soient désirables (*rawe*) ou désagréables (*kino*). Je dois vous les donner car ils sont un *hau* du *taonga* que vous m'avez donné. Si je conservais ce deuxième *taonga* pour moi, il pourrait m'en venir du mal, sérieusement, même la mort. Tel est le *hau*, le *hau* de la propriété personnelle, le *hau* des *taonga*, le *hau* de la forêt". Cette description est très éloquente de la nature des choses et de l'esprit qui s'attache à elles. C'est en fait le *hau*, l'esprit que contient la chose, qui oblige le donataire à devenir donateur.

L'échange procède ici selon Mauss de trois obligations: celle de donner, celle de recevoir, celle de rendre. Pour Mauss, le don est une forme d'échange différé. Le troc n'est en fait rien d'autre que cette procédure du don, mais sans délai, dans la simultanéité. Le troc est comme un appauvrissement de cette relation du don qui veut liquider tout de suite la dette en procédant à un échange négocié instantané, comme si le facteur temps rendait cette situation de débiteur insupportable. Le troc, dans ce sens, constitue déjà une forme de dissolution du lien social et d'atténuation de la force spirituelle qui lie les membres d'une communauté.

De manière générale, on peut reconnaître que la logique du don est très répandue dans beaucoup de cultures, même dans nos sociétés occidentales; la morale du don devient également principe de justice et de sagesse. La *tsadaka*²⁶ juive par exemple signifie *justice*, mais ce mot évolue lentement et se met à revêtir aussi le sens d'*aumône*, plus particulièrement à partir de la victoire de la spiritualité des "pauvres" à Jérusalem, du temps des Prophètes, qui a donné corps à la doctrine de la charité et de l'aumône qui imprègne la Bible et le Coran. Le

devoir du don devient ainsi un facteur de redistribution et de correction des inégalités sociales.

Dans la morale chrétienne ou hindoue, le don revêt aussi une idée de récompense. La nourriture particulièrement incarne cette dimension sacrée de ce qui doit être partagé et offert gratuitement. L'hospitalité, en terre d'Islam surtout, est un devoir d'accueil de tout être, parce qu'il est toujours un messager d'Allah. Les religions sont pénétrées de cette idée de récompense pour une conduite généreuse. Mais c'est en fait plus qu'une simple récompense. Le paradis n'est pas la récompense ultérieure des justes qui ont vécu conformément à la loi, mais il est la nouvelle réalité, au présent, de celui qui se donne et accède à la vraie joie. Le moralisme a trop déformé le message spirituel; celui-ci réside dans la simple chaîne des causes et des effets: un comportement généreux appelle la générosité qui crée une relation harmonieuse et apporte donc la paix et la joie profonde. Selon cette loi, et au contraire du *potlatch*, aucune dépendance ne peut s'établir, car la loi de réciprocité, c'est-à-dire l'obligation de restituer, impose une dynamique et surtout un mouvement de va-et-vient. Peut-être est-ce la raison pour laquelle le mot *gift* signifie *cadeau* en anglais mais *poison* en allemand. Ce pourrait être parce que le don non rendu devient poison de nos vies.

L'esprit du don

Dans notre esprit occidental, nous avons admis que les échanges de cadeaux à la manière polynésienne n'étaient que manières primitives, mais il faut constater que cette forme d'interdépendance et d'obligation mutuelle recèle une dimension extrêmement sage, que notre pratique du marché a complètement abolie. L'impatience du troc, et encore plus la vulgaire conversion du *hau* en une quantité de monnaie qui dispense de toute obligation future, ont tué ce subtil

²⁶ 𐤀𐤃𐤁𐤀𐤁𐤀 (tsadaka) : 1) droiture, droit, justice. 2) vertu, piété, mérite. 3) bonnes oeuvres, bienfaits, aumône, 4) miséricorde, charité, salut.

rapport non explicite qui tient de la reconnaissance et finalement de la joie de donner et de recevoir, dans un contexte naturel où finalement nous sommes toujours les récipiendaires de dons inestimables que nous offrent la nature, la vie, la communauté. Car en fait tout nous est donné dans ce cadre si généreux de vie. Cette reconnaissance fondamentale est une richesse qu'il vaut la peine d'entretenir avec le plus grand soin.

Il est intéressant de montrer que cette forme de reconnaissance et de générosité est tout à fait compatible avec la poursuite de notre propre intérêt. Telle qu'elle a été décrite, on pourrait croire qu'elle va à l'encontre de tout intérêt personnel et qu'elle exige l'abnégation totale. Mais ce n'est absolument pas le cas. Le *potlatch* est un acte centré sur le pouvoir personnel, et il a pour but principal de dominer l'interlocuteur qui est presque un ennemi. Certes, cette pratique est une forme de dégénérescence de la pratique du don, car elle retourne cette pratique en un rapport de pouvoir. Par opposition au *potlatch*, la pratique du don est, elle, beaucoup plus équilibrée et ne s'impose pas. Je perçois dans l'acte de donner une force incroyablement plus puissante que celle qui réside dans une accumulation individuelle de richesses qu'on présente avec ostentation. Le don oblige certainement l'autre et peut revêtir aussi une forme de domination. C'est d'ailleurs le fait de beaucoup de formes diverses d'aide de dériver vers une forme de paternalisme et de possessivité malsains, vers une forme de contrôle et de domination fondée sur une générosité qui n'est en fait qu'apparente.

D'ailleurs, dans une communauté, le riche et le puissants sont considérés pour leur pouvoir de contrôle, mais la personne sage et généreuse est considérée pour un pouvoir qui l'habite et qu'on ne peut pas lui prendre car il ne dépend d'aucune condition extérieure. Les premiers sont à la merci du moindre retour de fortune, tandis que

le second assied une forme de pouvoir qui est authentique et inaltérable. C'est d'ailleurs sans doute l'ignorance et la confusion qui nous incitent à trouver refuge dans l'accumulation matérialiste tandis qu'en fait notre vocation aspire à une forme de reconnaissance beaucoup plus profonde et exigeante, fondée sur la nature de l'être et sur la dimension de l'amour personnel. Prestige n'est pas amour, et il est souvent trop tard pour s'en rendre compte lorsqu'on a consacré toute sa vie à une accumulation qui s'avère finalement stérile. Autant donc commencer tout de suite à pratiquer la logique du don.

Le mana et le hau

La pratique de la réciprocité a déjà été décrite plus haute, de manière sommaire, comme une dynamique qui appelle l'intensification des liens et des échanges. Mauss affirme que l'obligation qui naît de l'échange de dons, comme elle vient d'être décrite, est bien le fondement de cette réciprocité. Mais en fait la réciprocité, même si elle n'ignore pas la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre, n'a rien à voir avec l'échange. Elle n'est pas un échange différé ou déguisé, comme semble parfois le dire Mauss dans sa description non aboutie de la relation du don. La mécanique de l'obligation semble trop absolue chez lui, car la réciprocité repose davantage sur ce que Mauss a lui-même décrit comme le *hau* ou le *mana* des Polynésiens. Le *hau* ou le *mana* sont des valeurs qui ne prennent forme qu'avec la réciprocité du don, à l'image de cette catégorie de biens, que j'ai décrite à propos de la pauvreté²⁷ et qui prend forme à travers le partage. La justice, la paix, l'amour ne peuvent exister que s'ils se partagent et ce partage, cette réciprocité du don, crée justement cet esprit qui habite nos relations et qui lui confère la juste dimension.

²⁷ Voir: 3 - Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.

Idéaux - argent et marché

Le monde matériel ne devient plus l'objectif de la réciprocité, mais sa condition nécessaire. Je donne. En donnant, je suis. "En donnant, je reçois l'être. J'acquies du soi en donnant du moi", comme le formule Dominique Temple, anthropologue. L'esprit naît donc de cette forme libre de la réciprocité et le *mana* n'est pas la cause mais la conséquence de la réciprocité.

Echange et réciprocité

Nous allons nous référer aux recherches de Dominique Temple et de Mireille Chabal²⁸ dont les travaux sur la réciprocité m'ont beaucoup aidé à trouver la clé de cette distinction entre échange et réciprocité, dans l'esprit d'une pratique du don qui dépasse le besoin de grandeur décrit par Mauss. Comme on le voit, échange et réciprocité ne sont pas équivalents mais se réalisent selon des logiques bien différentes. J'ai cité Marx, dans ses jeunes écrits, à propos de la nature de l'échange où il montre qu'en produisant ce que je destine à l'échange, je suis focalisé en fait non pas sur ce que je produis mais sur ce que je vais pouvoir acquérir avec le produit de la vente, sans considération pour la personne de l'autre ni pour ma propre personne. Marx continue sa description mais en parlant cette fois du travail effectué en vue d'un don réciproque²⁹:

"Supposons que nous produisions comme des êtres humains, chacun de nous s'affirmerait doublement dans sa production, soi-même et l'autre.

1) Dans ma production, je réaliserais mon individualité, ma particularité, j'éprouverais en travaillant, la jouissance d'une

²⁸ Dominique Temple et Mireille Chabal: *La réciprocité et la naissance des valeurs humaines*. L'Harmattan, 1995, Paris. D'autres citations sont tirées de leurs sites internet.

²⁹ Karl Marx: Manuscrits de 44, La Pléiade, Economie II, 1968. Cité par Dominique Temple et Mireille Chabal.

manifestation individuelle de ma vie, et, dans la contemplation de l'objet, j'aurais la joie individuelle de reconnaître ma personnalité comme une puissance réelle, concrètement saisissable et échappant à tout doute.

- 2) Dans ta jouissance ou ton emploi de mon produit, j'aurais la joie spirituelle immédiate de satisfaire par mon travail un besoin humain, de réaliser la nature humaine et de fournir au besoin d'un autre l'objet de sa nécessité.
- 3) J'aurais conscience de servir de médiateur entre toi et le genre humain, d'être reconnu et ressenti par toi comme un complément à ton propre être et comme une partie nécessaire de toi-même, d'être accepté dans ton esprit comme dans ton amour.
- 4) J'aurais dans mes manifestations individuelles ma vraie nature, ma sociabilité humaine (Gemeinwesen). Nos productions seraient autant de miroirs où nos êtres rayonneraient l'un vers l'autre. Dans cette réciprocité, ce qui serait fait de mon côté le serait aussi du tien."

On le voit, il y a un contraste important entre l'échange décrit plus haut et cette réciprocité qui est fondée sur la vocation profonde de chaque être.

L'échange est centré sur les objets du troc. Comme Marx le décrit, les personnes s'estompent et ne jouent aucun rôle, excepté celui de produire. Ce qui importe, ce sont les objets qui doivent être échangés. C'est bien le propre de notre société matérialiste que d'être focalisée sur les objets au lieu de mettre en valeur les personnes et leurs relations. Pourtant, comme je l'ai déjà dit à propos de la nature³⁰, notre monde est fait essentiellement de vide, à l'image de la matière qui est constituée surtout de vide entre quelques électrons et protons,

³⁰ Voir: *1 - Confort et effort - une réconciliation entre nature et humanité*.

voire même de probabilités d'électrons. La cohérence de la matière repose sur la force d'attraction qui tient toutes ces particules ensemble. Cette force d'attraction est une relation et n'est pas matérielle. L'espace sidéral, de même, est constitué essentiellement de vide et c'est la force d'attraction, la relation d'amour pourrait-on dire, qui assure l'équilibre et l'évolution de cet ensemble. Il est primordial de bien réaliser combien notre monde est un monde de relations pour percevoir combien le troc et l'échange, en se focalisant sur les objets et en procédant à un simple déplacement ou à une simple permutation d'objets, se limite à la seule partie visible et palpable pour négliger l'essentiel qui reste invisible pour les yeux et pourtant central tant il touche à ce qui rattache une personne à l'autre.

L'échange est une opération en vase clos car elle se contient en elle-même et ne débouche sur rien. Chaque troc se referme sur lui-même comme opération achevée, prétendument équitable et ne laissant rien en suspens. L'échange nécessite bien sûr une relation entre deux personnes au moins, mais cette relation est insignifiante et prend fin dès que le troc est achevé.

Par contre la réciprocité repose sur la relation, une relation qui se retourne sans cesse à l'image d'un courant alternatif qui circule dans les deux sens. Chacun se préoccupe des besoins de l'autre, tout en restant soi-même et en respectant aussi la distance et la différence qui séparent les deux personnes ou groupes de personnes impliquées. De cette relation naît aussi la conscience de l'identité de chacun, par comparaison, et de l'altérité, en général. La réciprocité tisse une relation dynamique qui appelle un développement, car elle n'est jamais aboutie mais crée au contraire une dette qui varie sans cesse mais subsiste toujours, dans la mesure où elle repose sur le don, qui se veut gratuit c'est-à-dire non payé en retour. Naturellement, la réciprocité implique aussi les objets mais ceux-ci sont subalternes car

ils sont uniquement partie de la relation voire même prétextes à la relation, même s'ils constituent en soi des nécessités vitales. Dans la réciprocité, il y a un face à face mais la relation ne s'établit pas forcément par paires car elle peut très bien aussi impliquer une chaîne: X donne à Y qui donne à Z. Le face à face s'estompe alors mais la simultanéité subsiste pourtant.

L'échange ne crée aucune valeur, puisque le travail n'est pas livré pour autrui mais pour s'approprier au contraire ce qu'il possède ou ce qu'il offre. Par contre la réciprocité crée la relation et la valeur de l'estime de soi et des autres. Cette valeur n'est certes pas monnayable mais elle est essentielle pour la vie de la communauté.

L'échange débouche sur l'accumulation individuelle tandis que la réciprocité procède à la redistribution. Elle ignore l'accumulation. Marshall Sahlins établit la loi de Chayanov: dans la communauté originelle (économie de subsistance), l'intensité du travail est inversement proportionnelle à la quantité des forces productives disponibles; la production s'arrête lorsque l'abondance est acquise pour le groupe domestique.

Cette loi dit donc que le groupe ne travaille pas plus que ce qui est nécessaire à sa survie et à la couverture de ses besoins. Mais l'approche selon cette loi n'est ici que matérielle; en fait, elle trouve son extension dans le domaine plus spirituel qui est, lui, inépuisable. Comme le dit Dominique Temple, "si l'on fait intervenir le *mana*, la loi de Chayanov doit être inversée. La production de *mana* une fois prise en compte, on peut dire que les Tibétains (par exemple) mobilisent la sagacité des plus sages pour obtenir le maximum de profit spirituel des forces productives de la communauté". On constate d'ailleurs que les populations qui vivent très simplement consacrent le temps disponible aux rituels et aux actes qui renforcent

Idéaux - argent et marché

les liens communautaires, artistiques ou spirituels. Cette dimension spirituelle n'est que trop absente de notre pratique habituelle de ce que nous appelons les loisirs.

La production doit bien sûr répondre d'abord aux besoins de survie. Mais, dès que celle-ci est assurée, entrent en ligne de compte la réciprocité et la pratique du don. C'est la pratique du don qui devient déterminante et qui permet de produire l'être qui en est la clé et l'aboutissement. Chacun n'existe que par rapport à ce qu'il donne, car c'est ainsi qu'il acquiert la considération et la reconnaissance de son entourage. Celui qui donne se transforme donc et devient petit à petit celui qu'il aspire à être. Pour produire ce nouveau *moi*, il faut construire cette relation réciproque qui repose sur le souci de l'autre qui ne peut s'exprimer que par le souci de ses conditions d'existence. Le don se traduit ainsi d'abord par l'hospitalité, par le don de nourriture à celui qui est accueilli, par son besoin de protection. Et c'est cette exigence de satisfaire les besoins de l'autre qui devient la véritable raison de la production des biens: pour être, il faut donner, et, pour donner, il faut produire. Dès que la production de biens matériels permettra de satisfaire les besoins de tous, la production s'orientera vers des biens plus nobles, dans le cadre de la fête, de la composition artistique de poésie, de chants, de musique.

Nous pouvons formuler le corollaire de la loi de Chayanov:

Lorsque la production matérielle nécessaire à la subsistance est assurée, la communauté peut se consacrer à la quête spirituelle; dans ce domaine, la loi de Chayanov s'inverse: l'intensité de "production" devient maximale.

On est bien loin de la logique qui guide notre société mercantile! Cette autre logique de la réciprocité nous oriente vers une société qui maîtrise les forces du marché, car les échanges matériels ainsi conçus

s'organisent dans un cadre beaucoup plus large qui veut développer l'amitié et la bonne vie comme règles de nos relations humaines. Aristote déjà constatait que le produit de la réciprocité est la grâce, et que ce sentiment, dans une structure de face à face, devient amitié, car la grâce fait resplendir le visage d'autrui.

Echange et réciprocité peuvent très bien cohabiter; c'est d'ailleurs le cas dans toutes les sociétés modernes; il faut alors savoir quel est le registre en cours. Sur le marché, les lois de l'échange; au sein de la famille, les lois du don et de la réciprocité.

Dans la confrontation entre une économie d'accumulation et une économie de réciprocité, on constate un flagrant quiproquo qui a marqué d'ailleurs toute l'ère du colonialisme. Les occidentaux étaient venus pour prendre et amasser et très souvent ils étaient très bien accueillis par des populations qui pratiquaient le don et la réciprocité. Dans un premier temps, ces populations donnèrent donc dans un esprit de réciprocité mais ne reçurent rien en retour: les biens ne circulaient que dans un sens! Cette manière de faire n'a pas beaucoup évolué depuis ce temps-là dans nos relations avec les pays du Sud. Ce qui nous intéresse, c'est ce que nous importons, comme Marx le décrivait si bien à propos de l'échange, sans égard pour l'autre... ni pour nous-mêmes en fin de compte!

Les Aymaras

Comme je l'ai annoncé plus haut, il convient dans ce chapitre de procéder à partir d'exemples. D. Temple décrit abondamment les Aymaras, peuplade des hauts plateaux péruviens et boliviens, et leur pratique de la réciprocité. Nous allons donc reprendre ici rapidement cette illustration.

“Quand quelqu’un veut aider quelqu’un d’autre, il doit le faire par sentiment et sans aucun intérêt, seulement avec le désir de pouvoir venir en aide. L’Aymara aide à travers l’*ayni* non par force de loi mais parce que nous considérons que nous sommes tous frères et que tous nous devons à tous. L’*ayni* est une aide permanente entre tous et qui se fait de bon coeur, non pas parce que quelqu’un nous y oblige ou dit qu’il faut le faire ainsi. Pour parler d’*ayni*, il faut savoir si quelqu’un manque de quelque chose, possède moins que les autres, ou n’a rien. Par exemple, si quelqu’un offre une fête, on *aynjt’asi* avec des pommes de terre, des *chuños*, des lamas, des brebis, avec ce dont il a besoin en ce moment. Cela est l’*ayni*. L’*ayni* ne se limite pas seulement à cela, nous pouvons nous aider pour les récoltes et pour les semailles.”³¹

“Mais l’*ayni* est plus qu’un mécanisme pour l’obtention de valeurs matérielles. Moyennant le donner et recevoir, deux familles créent un lien affectif qui perdure et dépasse la satisfaction des nécessités matérielles immédiates. Aider une famille pendant les semailles, la récolte ou lui apporter des dons de nourriture ou de boisson pour une fête, engendre une affectivité partagée qui s’exprime par le terme *chuyma*. La *chuyma* est le signe de la conscience affective de l’être humain, qui s’amplifie tout au long de la vie jusqu’à être complète dans la vieillesse. Un ancien sera appelé *chuymani* (celui qui possède la *chuyma*) et considéré comme le garant de la conscience communautaire après avoir accompli toutes les charges politiques et festives existantes.”³²

Les charges sont confiées à chacun à tour de rôle, en couples, qui deviennent le *malku* et la *t’alla*. Même la charge engage la réciprocité

³¹ Polycarpio Flores Apaza: el hombre que volvio a nacer. Plural Editores, 1999, L Paz. Cité par D. Temple.

³² Jacqueline Michaux: *Territorialidades andinas de reciprocidad*. Cité par D. Temple.

interne du couple dont les partenaires partagent la charge dans leur solidarité et complémentarité. Tout le monde peut et doit autant que possible accéder à cette charge suprême, surtout si le nombre de communariens est assez réduit pour le permettre. La transmission doit être cependant assez rapide: annuelle. “Jouir du consensus de la communauté” devient ici la révélation d’une conscience communautaire dont on n’est pas le propriétaire mais le dépositaire. “L’ensemble des charges communautaires forment le chemin ascendant qui va mener le communarien jusqu’à sa pleine maturité et acceptation dans la communauté. Chaque charge est comme un degré dans cette ascension”.³³

Il est fascinant de constater que la logique de ce peuple semble bien souvent le contraire de la nôtre. Voici les charges qui ne sont pas confiées aux plus compétents mais à chacun à tour de rôle afin de permettre à chacun de croître et de développer ses propres aptitudes, toujours d’ailleurs avec le soutien de la communauté. Nous avons là un exemple très claire de la logique traditionnelle qui veut que la communauté aide la personne à se développer pour qu’elle apporte toutes ses aptitudes au groupe. L’inverse n’en est que le corollaire: chacun ne peut se développer que grâce à la communauté qui forme le cadre le plus favorable de l’expression personnelle.

Il n’y a plus ici de distinction entre primitif et contemporain. L’Aymara est aussi contemporain que moi. Il pratique une autre logique qui a tout à m’apprendre. Le primitif n’est pas celui qu’on croît! Pour nous il est grand temps de retrouver nos racines et cet ancrage communautaire dont il est si souvent question dans ces pages.

³³ Javier Albo: *Raíces de Amercia, el mundo ayamara*. Alianza Editorial, 1988, La Paz. Cité par D. Temple.

Travail, technologie et spéculation

A la comparaison de ces quatre modèles de fonctionnement économique (marché, option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, échange non monétaire, pratique du don et de la réciprocité), il importe d'ajouter quelques considérations générales sur le travail et sur sa contribution à la richesse collective.

Dans la pratique du marché, le travail n'est qu'un des biens nécessaires à la production et dans lequel il convient d'investir le moins possible car il c'est un bien onéreux; cette réticence à investir dans le travail est d'autant plus forte qu'il existe en fait maints moyens pour réduire le coût de la main d'oeuvre: mise en concurrence, délocalisation, automatisation.

Les 4 secteurs économiques

Il est intéressant de constater que l'évolution de l'humanité tend à faire passer ses activités du secteur primaire (agriculture, forêts, ressources naturelles) au secteur secondaire (artisanat, industrie) puis au secteur tertiaire (services), en diminuant la part de travail ou du moins sa confrontation directe avec la matière.

Le premier de ces secteurs, qui concerne principalement l'agriculture, est certainement celui où le travail a sa plus forte importance. Il confronte l'homme à la lourdeur de la matière et à son inertie, à sa résistance. Il offre donc peu de liberté de manoeuvre: la production agricole est étroitement liée au climat, au rythme des saisons, aux conditions du sol, de sorte qu'il est difficile de forcer les conditions imposées de l'extérieur, même malgré l'important effort concédé sous forme de travail.

Le secteur industriel est caractérisé par l'apport de la technique et par la mise n oeuvre de sources d'énergie qui ne sont pas d'origine organique. La part du travail humain diminue forcément puisque l'apport technologique vient remplacer partiellement l'effort. La confrontation à la matière est de même nature que celle du secteur primaire, par la fait que ce secteur veut transformer la matière pour en faire des produits finis utilisables à des fins précises, mais l'apport des machines vient complètement transformer cette relation. J'ai déjà bien montré précédemment³⁴ combien la machine impliquait une relation à la matière très différente de celle de l'outil. Le secteur secondaire est donc plus virtuel que le secteur primaire, car il joue plus aisément avec la matière; la part de travail y est non seulement moins importante mais aussi elle se confronte moins directement à la réalité matérielle.

Le secteur tertiaire des services est de nature bien différente, dans la mesure où il n'a presque plus trait à la matière, sauf pour la transporter ou l'emballer en plus petites quantités lorsqu'il s'agit de commerce, ou même dans la mesure où la matière est inexistante lorsqu'il est question de services qui ne l'impliquent pas, comme dans les assurances ou la banque. Même des services comme ceux du médecin ou de l'architecte ont créé une distance par rapport à la matière, parce qu'ils en gèrent la mise en oeuvre sans la façonner directement - fonction qu'ils délèguent partiellement au secteur secondaire (construction, médicaments) - et surtout parce que le travail physique a été remplacé par un travail plus conceptuel, intellectuel et relationnel. La part du virtuel croît ainsi; le travail constitue l'essentiel de ce qui est produit, mais sa valeur y est complètement différente car elle touche davantage à ce domaine virtuel qui a trait aux aspirations, aux désirs, aux illusions, et qui

³⁴ Voir: *1 Confort et effort - une réconciliation entre nature et humanité.*

donc se prête d'autant mieux à jouer sur ces rapports que ce n'est le cas dans un rapport direct avec la matière.

A ces trois secteurs conventionnels de l'économie, je souhaiterais en ajouter un quatrième, qui est celui de la spéculation. Ce sont tous les gains, et les pertes aussi, liées aux activités humaines, mais qui n'ont des rapports qu'indirects avec ces activités. La spéculation sur les valeurs immobilières, la spéculation en bourse, le jeu et toutes les autres formes de revenus basés sur la chance, sur l'illusion ou sur la manipulation des valeurs offrent des gains qui n'ont aucun rapport avec le travail: je peux devenir riche en quelques secondes, pendant que je dors dans mon lit, comme je peux aussi tout perdre. Mais une chose est certaine: les gains de ceux qui gagnent sont financés par les pertes de ceux qui perdent et par l'exploitation du travail effectué dans les domaines sur lesquels joue cette spéculation. Ces fonctionnements spéculatifs renforcent d'ailleurs ces processus d'exploitation car les actionnaires exigent de plus en plus des rendements incroyables qui impliquent une pression terrible sur les salaires; dans les options prises, il convient surtout de satisfaire l'avidité des actionnaires. Les responsables hauts placés se voient aussi accorder des revenus incomparablement élevés, car ils sont la clé du système dans la mesure où ce sont eux qui prennent les mesures nécessaires pour dégager de gros bénéfices et pour favoriser la position des actionnaires par rapport à celle des travailleurs. Dans ce quatrième secteur, on le constate, toute valeur du travail a disparu; seule subsiste la spéculation et le'illusion.

L'humanité, dans son évolution, semble glisser lentement du premier secteur, celui qui était le plus développé à l'origine dans le simple but d'assurer la subsistance de tous, vers le quatrième, en passant par les secteurs intermédiaires. Aujourd'hui, la part du travail dans la constitution de la richesse nationale (exprimée malheureusement en

PNB) diminue sans cesse tant la part de richesse "créée" à partir de la spéculation tend à se développer et surtout à totaliser des montants incroyablement importants, bien qu'elle n'implique en fait qu'une petite minorité de gens, que la grande majorité engraisse patiemment.

Revaloriser l'oeuvre et le travail

Dans notre comparaison des quatre modèles décrits, il apparaît que le travail, s'il ne constitue qu'un simple bien commercialisable dans la logique du marché, n'en est pas moins la valeur essentielle dans la redistribution sociale, dans les échanges non monétaires et dans la pratique du don et de la réciprocité. Ce n'est plus alors le travail, comme simple bien qui se vend et s'achète, mais c'est l'oeuvre qui permet l'expression de chacun, sa contribution à la vie collective, sa reconnaissance et valorisation sociale par les membres de la communauté ainsi que la création de liens sociaux qui deviennent vraiment vivants, car ils englobent une forme d'échange beaucoup plus riche que le simple échange d'ordre économique au sens strict selon la logique de l'argent.

Il convient donc de revaloriser le travail, compris ainsi comme synonyme de l'oeuvre. Il importe de favoriser son extension, de veiller même à ce que sa part soit toujours maximale, car c'est lui qui contribue à la véritable richesse sociale. Il n'est plus alors un moyen de la production mais il devient le support direct de ce don qui est don de soi-même, et il se confond donc avec lui.

Il ne faut pas se cacher que cette option a un prix. C'est le travail qui est cher et le fait de le favoriser va participer à augmenter le coût de chaque chose. Mais c'est aussi un moyen de s'enrichir puisque c'est la véritable source de la richesse collective. En fait, chaque fois que je choisis la solution la meilleure marché, je constate que le produit a

Idéaux - argent et marché

été fabriqué en Chine ou ailleurs, et que ma contribution (rétribution) sera donc exportée et quittera la collectivité locale, tandis qu'elle restera sur place et sera réinvestie sur place chaque fois que je choisis de favoriser le travail local. Ainsi ce qui est bon marché contribue en fait à notre appauvrissement à tous, tandis que ce qui mise sur le travail local, qui s'avère inévitablement plus cher, est en fait cause d'enrichissement local, car cette contribution reste sur place et sera réinvestie dans une autre forme de contribution à l'enrichissement local.

Ces considérations semblent bien relever de l'esprit protectionniste et vouloir engendrer un repli frileux sur soi-même. Je ne crois pas que ce soit le cas; elles veulent seulement affirmer que le fait de se soumettre aux lois du marché, c'est-à-dire à la règle du prix le plus avantageux, ne participe qu'à l'appauvrissement de tous, tandis que l'acte conscient qui veut favoriser l'oeuvre comme contribution à la communauté offre la possibilité d'un enrichissement qui dépasse de loin le domaine matériel. La communauté existe d'abord à l'échelon local, c'est pourquoi elle sert de base à notre développement à tous; c'est à cette échelle que nous pouvons agir et veiller à ce que l'harmonie règne et que nos comportements génèrent la qualité de vie que nous souhaitons voir réalisée. Deviens toi-même la qualité que tu souhaite voir, comme disait Gandhi.

4) NECESSITE DE SURVIE, MORALITE ET IDEAL

Tout le monde, ou presque, sera d'accord pour reconnaître qu'une société du don est beaucoup plus noble qu'une société tenue par les lois du marché. Chacun conviendra qu'il est bien préférable de vivre dans une société harmonieuse que dans une société où règne la loi du plus fort. Nombreux sommes-nous à nous résigner pourtant devant cette apparente toute-puissance du marché car nous restons convaincus qu'il n'y a pas d'alternatives possibles ou du moins qu'il n'y a pas de retour en arrière possible. Les exemples cités ci-dessus ne seraient que des exceptions particulièrement favorables; il faut bien vivre et gagner sa subsistance. Or comment le faire en dehors des règles du marché lorsqu'on vit dans une société mercantile?

La question de la survie

La question de la survie est primordiale. Nous devons gagner notre pain chaque jour. Sans cela, pas de vie. Et le marché s'est emparé de tous les moyens de notre subsistance. De nos jours, cette subsistance passe inévitablement par l'argent et les canaux du marché, et ceci surtout pour les sociétés urbaines ou fortement urbanisées. C'est la pratique de notre société et cet état est admis comme normal. Profondément enracinée dans notre inconscient subsiste la conviction qu'il n'y a pas d'alternative possible. Ce que nous appelons le réalisme dicte notre soumission et notre adaptation au système en vigueur. Notre survie et notre subsistance l'exigent.

Pourtant, je l'affirme, et c'est l'objet de cet essai, il existe une issue. Non seulement il y a une alternative, mais sa force réside en nos propres mains. Nous pouvons changer nos relations économiques, bien que le pouvoir soit apparemment dans les mains qui détiennent

le capital et les moyens de coercition. Je l'affirme: l'avenir est entre nos mains et c'est justement à l'échelle locale et communautaire, par le biais de l'engagement de chacun, que les choses peuvent changer pour nous libérer de l'oppression économique, pour abolir l'inversion du marché et revenir à une pratique plus authentique et plus riche de la vie. Subsistance et idéalisme ne s'opposent pas. Bien au contraire, l'idéalisme, comme pragmatisme quotidien, nous conduit sur un chemin de libération qui restitue notre dignité et la richesse des relations humaines. Cette voie nouvelle s'ouvre à nous à condition que nous soyons décidés à effectuer, dans un esprit d'autolimitation, le choix communautaire d'une autonomie relative plutôt que celui de l'insertion individualiste dans un système qui nous promet monts et merveilles. Ceci a été bien détaillé dans mon introduction générale³⁵.

Le projet social

L'enjeu, comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, n'est rien d'autre que celui de la conscience sociale et des buts que se fixe la collectivité. Chaque groupe social plus ou moins clairement identifié (famille, communauté locale, paroisse, parti, club, entreprise...) pratique au quotidien une éthique dont il est plus ou moins maître. Il choisit plus ou moins consciemment de défendre des valeurs éthiques ou au contraire de s'adapter mollement aux pratiques du milieu environnant. C'est d'ailleurs souvent cette option de cohérence qui est à l'origine du regroupement: la paroisse, le parti, le club attirent parce qu'ils proposent un "programme" attractif. Bien que la famille, l'entreprise, la communauté locale constituent moins des choix d'appartenance, elles ont pourtant plus que toute autre la faculté d'influencer chacun des membres dans les options qu'il prend. Cette faculté du choix libre et conscient est en principe le fondement de notre société démocratique et pourtant nous ne cessons de nier ce

³⁵ Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

potentiel par des comportements conformistes, niant ainsi notre potentiel personnel ou collectif de changement.

En fait la démocratie n'est pas une simple pratique de l'arithmétique électorale; elle est toute une culture de l'information, du débat et de la recherche du consensus. Cette culture, lorsqu'elle se développe localement, au sein de petits groupes, est capable de changer la vie locale en profondeur. C'est une évidence trop souvent négligée qui constitue en fait tout le fondement de cet essai: montrer que nous avons, là où nous sommes et aujourd'hui même, tous les moyens de mettre en mouvement le changement pour rendre notre communauté plus humaine, et rompre ainsi avec le conformisme qui fait de chacun de nous un mouton, malgré les valeurs individualistes qui nous animent.

Une société traditionnelle (ou de subsistance) aura certes comme premier objectif celui de sa subsistance, mais la vie économique ne déterminera jamais la totalité de ses actes (loi de Chayanov). Il y aura toujours une claire hiérarchie entre valeurs humaines et contraintes économiques, car la société traditionnelle sait très bien que sa survie dépend davantage de sa cohésion communautaire que de sa performance technique, la première n'excluant d'ailleurs pas la seconde. Cette conviction, elle l'a acquise au cours des siècles de son expérience passée. La société traditionnelle a certes rigidifié son expérience en formes très strictes, voire souvent très contraignantes, mais elle a su trouver une forme de hiérarchie des valeurs qui lui permette de ne pas se laisser dominer par les seuls impératifs matériels. C'est tout l'enseignement que nous devons en tirer, sans forcément hériter de la même rigidité.

Le grand défi de notre société occidentale est de retrouver cette priorité des valeurs humaines et du projet commun. Elle doit

Idéaux - argent et marché

réapprendre à choisir l'option sociale pour contrôler les forces du marché, comme cela a été abondamment répété et illustré plus haut. Pour cela, elle doit maîtriser deux aptitudes qui, bien qu'elles ne nous soient plus trop familières, s'avèrent indispensables à l'option sociale pour gagner notre autonomie communautaire:

- 1) tout d'abord l'aptitude de mettre en place une pratique de l'éthique collective qui sache regrouper les membres de la communauté autour d'un projet commun,
- 2) puis l'aptitude d'organiser une forme de subsistance sans tomber dans le piège de l'accumulation mais en assurant que cette subsistance entre dans le cadre du projet commun.

De cette option sociale et de ce contrôle sur les mécanismes économiques dépend le bonheur de chacun; et chacun, par ses choix et comportements orientés selon cette même option, participe à l'aménagement de ces conditions favorables à l'expression de la vie.

Choisir ensemble la vie

Face aux mécanismes du marché et à la froide détermination de ceux qui ne reculent devant rien pour exploiter leurs semblables, nous ressentons un profond sentiment de désespoir et de résignation. Il semble qu'on ne puisse rien changer. C'est certainement ce sentiment d'impuissance qui constitue l'obstacle majeur au changement, plus que toutes les contraintes physiques pourtant réelles.

La moralité de chacun

Si les puissants pratiquent une morale souvent contestable et souvent contestée, il est remarquable de constater que le commun des mortels a un sens aigu de la notion du bien. Les personnes dans leur majorité, surtout si elles ont peu de privilèges à défendre, se réfèrent, à leur

propre échelle, à des valeurs morales en général très claires et inspirantes. Les milieux populaires pratiquent naturellement une forme de cordialité et de générosité qui ressemble beaucoup à la réciprocité décrite plus haut. Les voisins s'entraident, les personnes s'engagent dans des actions de solidarité et nombreux sont ceux qui consacrent beaucoup de temps à leur prochain, d'une manière vraiment désintéressée et pour leur plus grande joie personnelle. Il n'y a pas de secret à cela, c'est certainement l'une des clés du bonheur.

La violence et la dégénérescence des comportements naissent plutôt de situations difficiles auxquelles ne résistent pas les pratiques cordiales habituelles parce que l'ignorance, la peur et d'autres modèles interviennent soudain qui viennent déstabiliser les pratiques usuelles.

Il est en effet frappant de voir combien notre société de consommation, dès qu'elle pénètre une société paisible, vient y créer d'importantes perturbations en déstructurant le tissu social, en créant surtout des hiérarchies factices et malsaines de pouvoir fondées sur l'avoir, en introduisant de nouveaux modèles de développement qui viennent dévaloriser les modèles hérités du passé. Notre mode de vie occidental joue ainsi sur la séduction; il propose des jeux d'apparence très impressionnants, mais qui cachent en fait un vide affectif profond. On sait le pouvoir de séduction qu'exerce ce modèle sur les autres cultures et à quelle vitesse il se développe, provoquant des ravages considérables. C'est que cette conquête ne repose pas seulement sur la séduction mais surtout sur une violence réelle mais cachée, décrite sommairement plus haut, propre aux mécanismes "naturels" du marché, mais aussi à l'intervention musclée des pouvoirs politiques et militaires qui veillent à son extension. En fait, cette conquête va contre le bien-être des peuples qu'elle appauvrit

considérablement, matériellement et spirituellement, et répond à la seule initiative d'une minorité dominante.

Ces nouveaux modèles viennent ainsi perturber les équilibres établis lentement et de manière organique au cours des temps. La peur de se comporter différemment et la résignation, renforcées par la séduction d'un modèle simpliste mais tangible, nous imprègnent rapidement, et engendrent des attitudes de repli et d'agressivité. C'est justement face à cette peur et à ce repli que la communauté peut jouer un rôle important et structurant car elle peut enseigner des comportements plus adéquats et encourager des évolutions plus positives que le repli et l'agression. Notre ignorance est importante et elle engendre des dégénérescences considérables si nous sommes laissés à nos errances, sans guide ni références consolidées par la longue expérience humaine.

L'éducation sociale

L'être humain est par nature, je crois, très conformiste. Il lui faut beaucoup de conviction personnelle pour s'éloigner du modèle en vigueur. C'est un inconvénient lorsque le modèle est mauvais et réducteur, mais c'est un avantage lorsqu'il est stimulant et pousse la personne à l'émancipation personnelle.

Notre société est imprégnée de valeurs matérialistes que nous insuffle la publicité et dont notre quotidien est pénétré. Il est normal donc que notre conformisme nous incite à mettre en pratique ces valeurs trop simplistes. Même si, en notre for intérieur, nous ressentons bien ce réductionnisme qui nous dévalue, nous frustre, nous humilie et nous appauvrit de jour en jour.

Il est intéressant de constater que les régions, les villes, les communautés qui commencent à pratiquer des modes de vie plus alternatifs ont tendances à convaincre toujours mieux leurs habitants du bien fondé de ces pratiques et ces pratiques finissent par se développer et engendrer des modes de vie de plus en plus conviviaux qui génèrent à leur tour des consciences plus aiguës et plus aptes à choisir des modes de vie plus exigeants. La spirale du changement sous forme d'un développement des consciences se met ainsi en mouvement progressivement et permet au changement de prendre forme.

Le rôle éducatif des communautés est absolument central dans notre formation. Chacun de nous ne peut se développer harmonieusement que s'il a reçu de sa communauté les enseignements favorables à son développement. Cela commence au sein de la famille et la psychologie a su bien montrer combien ce cadre est important et détermine la suite de notre évolution personnelle. De même, par la vie de groupe à l'âge de l'enfance, nous acquérons l'expérience élémentaire de la vie communautaire. L'école vient aussi nous inculquer quelques valeurs complémentaires et nous permettre de pratiquer l'art de la relation. On le voit, la communauté joue un rôle éducatif essentiel.

Or, de nos jours, le rôle éducatif de la communauté se réduit de plus en plus à former l'individu pour le préparer à son insertion sociale qui est comprise en termes surtout économiques. Le mouvement de l'éducation s'inverse ainsi, à l'image de l'inversion du marché. Il ne s'agit plus, comme l'indique l'étymologie du mot *éducation*, de conduire vers l'extérieur, c'est-à-dire vers l'expression de soi; il ne s'agit plus de faire croître la conscience personnelle et de développer les facultés humaines de sensibilité et de créativité, mais il s'agit au contraire de remplir le cerveau de l'individu des connaissances

Idéaux - argent et marché

techniques nécessaires, d'injecter la connaissance et de stimuler le juste comportement économique. Ce n'est plus de l'éducation, mais de l'injection.

L'éducation est un art, comme celui de la démocratie; c'est un processus interactif et dynamique, et non une fonction prédéterminée à remplir. Ce processus dépend plus de la nature des êtres que d'un programme pré-établi. Dans le cas de notre société mercantile, l'éducation est forcément subversive, car elle est destinée à chercher à aider la personne, le petit groupe, la communauté à résister à la pression du marché pour être en mesure de forger son propre mode de vie fondé sur ses propres options. L'option sociale naît en effet de ce processus qui fait émerger les réelles priorités de la vie collective. Ces priorités ne peuvent être que d'ordre humain et spirituel si elles veulent pouvoir ouvrir la porte du bonheur partagé et, dans ce but, imposer une limite aux mécanismes du marché.

L'émergence de cette nouvelle conscience collective prend forme progressivement et se nourrit d'elle-même car, une fois initiée, elle ne peut que progresser. Lorsqu'on a ouvert les yeux sur une caractéristique intolérable de notre vie quotidienne, on ne peut les refermer et on ne peut se reposer avant d'avoir remédié au mal, dans la mesure de nos moyens. Cette nouvelle conscience se nourrit du terreau communautaire, lui-même constitué de la maturité des divers membres de la communauté. Une collectivité qui sait encourager cette qualité de vie ne peut que tendre toujours plus vers cette qualité, au fur et à mesure qu'elle la pratique.

La tragédie de notre société occidentale, c'est qu'elle a perdu toute moralité, sous couvert de ses lois, de son système judiciaire et pénitentiaire, de ses grands principes, de son discours inlassable sur des valeurs si habilement manipulées. D'ailleurs si souvent la morale

populaire vient dénoncer les pratiques officielles et s'insurge de l'impunité des crimes commis au vu et au su de tous. La loi des puissants subsiste malgré un arsenal de lois qui se veulent impartiales. Il est intéressant de passer rapidement en revue ces pratiques pour montrer combien notre société baigne dans la compromission et empêche ainsi l'émergence de comportements plus éthiques, car les modèles de la pratique viennent constamment secouer nos valeurs: tout le monde est d'accord pour dire qu'on ne saurait tuer, voler, violer, mentir... et pourtant chaque jour homologue ce type de crimes comme fondements des comportements qui font fonctionner notre société.

Tuer

Tu ne tueras point. Lorsqu'une nation puissante envahit un pays plus faible et qu'il en résulte une guerre civile sans fin avec des centaines de milliers de morts, à l'image du Vietnam, de l'Iraq ou de la Tchéchénie, il y a crime contre l'humanité. Pourtant les dirigeants de ces nations conquérantes restent impunis. Un faible discours invoquant quelques vagues valeurs démocratiques suffit à masquer l'imposture et leur permet d'échapper au verdict. Le soutien apporté ou même la participation directe des puissants de ce monde (Etats-Unis, Europe, Russie, Canada, Japon, Australie, ONU, BM, FMI) aux coups d'état et changements de régime des pays stratégiquement significatifs ou riches en ressources naturelles (Indonésie, Chili, Nicaragua, Proche-Orient) engendrent des massacres considérables de plusieurs centaines de milliers de personnes, sans que l'opinion publique ne s'en émeuve, sans que personne n'engage de résistance claire et affichée à ces pratiques, à part les victimes directement concernées et quelques mouvements humanitaires minoritaires plus indépendants. Le génocide des ethnies pauvres et méprisées (amérindiens, aborigènes, Tibétains, Ruandais, et autres peuplades

dites primitives) se poursuit encore de nos jours, de manière plus voilée et indirecte. Le meurtre de ces gens-là fait partie des “dommages collatéraux” et nous indiffère.

Notre exploitation éhontée de la nature ne cesse de provoquer la disparition d'espèces animales et végétales, et d'engendrer des dégradations irrémédiables de l'environnement. La déforestation entraîne elle-même de nombreux cataclysmes qui provoquent des grandes catastrophes: glissements de terrain, inondations... Dans ces grandes dégradations, de nombreuses entreprises occidentales sont directement impliquées qui restent non seulement impunies, mais même pas intimidées ni dénoncées. Une catastrophe comme celle de Bhopal en Inde a tué un nombre incroyable de gens et empoisonné la santé de la quasi totalité de la population locale, sans que l'Union Carbide ait à faire face à ses responsabilités. Il est admis que la mort de pauvres du Sud soit le prix à payer pour notre confort.

Le refus des nations riches de prendre en compte le réchauffement climatique est en soi un crime majeur qui coûte la vie à des dizaines de milliers de personnes chaque année. La non-assistance à personnes en danger, les ravages de la faim dans le monde sont autant de crimes aussi individuels que collectifs. Face à une grande sécheresse, il est certainement plus difficile de mettre en place les remèdes adéquats car les circonstances dépendent de phénomènes qui nous dépassent, du moins partiellement, mais face à la malnutrition qui résulte de conditions de pauvreté générées par des emplois mal rémunérés et par une exploitation éhontée, il est inadmissible que la tolérance épargne les responsables qui sont aussi les profiteurs de ces situations. A quand une accusation en règle des comportements des entreprises multinationales responsables... et des consommateurs qui les soutiennent?

Le manque de sécurité, les conditions de travail qui menacent la santé des travailleurs sont autant de défauts dus à des négligences intentionnelles, motivées par une soif du gain, et devraient être aussi poursuivies. Combien de jeunes travailleurs meurent-ils à cause de conditions de travail indignes?

Tuer au volant est un acte quotidien: combien de personnes meurent-elles sur la route, victimes de fous du volant... et de leur propre intrépidité.

Voler

Tu ne voleras point! Pourtant toute notre économie est fondée sur une fausse rétribution du travail et des biens. Le profit est lui-même un vol, car il naît justement de ce prélèvement de la plus-value qui a été volée à l'intéressé. Sans le vol, il ne saurait y avoir d'accumulation. Le profit est certainement le vol le plus communément admis.

La bourse est la spéculation la plus répandue. Elle est le vol numéro un, celui qui produit un profit sans que quiconque ait à lever le petit doigt, au détriment bien sûr de ceux qui auront à financer ce profit indu.

La propriété foncière est un vol, comme celle qui s'approprie des ressources communes et celle qui s'approprie les communaux. Cela a déjà été bien décrit plus haut à propos des clôtures (*enclosure*). La propriété de brevets relève aussi souvent de cette même pratique lorsqu'elle s'approprie les phénomènes naturels de la croissance naturelle et qu'elle fait ainsi indirectement main basse sur les autres composantes annexes de cette même production (plantes d'origine, terre, travail, nature). C'est que toute forme d'appropriation de ce type n'est rien d'autre qu'une monopolisation d'un bien commun à

Idéaux - argent et marché

des fins privées. Elle est vol dans le sens de l'appropriation, elle est recel dans le sens de l'exclusion d'un usage ouvertement publique.

L'inégalité de distribution des biens essentiels est un vol. L'exportation de produits agricoles de pays qui ne nourrissent pas leur population, au nom de la dette extérieure, est un vol aussi, comme le pillage des ressources naturelles de ces mêmes pays.

L'évasion des capitaux et la fraude fiscale privent chaque année les pays pauvres et les collectivités publiques de milliards qui leur reviennent. L'accumulation est un vol dont l'effet est encore amplifié par le refus de retourner la part fiscale due sur le montant de ce vol.

Violer

La pratique du viol est elle aussi quotidienne. Au sens physique d'abord, dans de nombreux ménages, à l'abri des regards extérieurs. Combien d'épouses violées par leur mari ivre ou même lucide? Combien d'incestes, d'enfants abusés? Sans que personne n'intervienne dans cette sphère jugée trop privée, lieu d'une liberté fictive qui se transforme en cauchemar.

Pratique aussi du viol de la personne: la publicité a réduit la femme à un objet de désir. Dégradation tolérée et même encouragée. Viol aussi des cultures minoritaires ou faibles, par le racisme et le mépris.

Viol de notre intégrité, lorsque nous devons nous humilier à vendre notre force de travail pour trois fois rien. Pourquoi l'humiliation n'est-elle pas poursuivie? Toutes les grande entreprises qui maltraitent leurs employés, ou délocalisent leur production pour exploiter des conditions salariales encore plus extrêmes, seraient

remises en cause et contraintes à offrir des conditions dignes de travail.

A elle seule, la lutte pour la dignité est tout un programme qui transformerait notre société.

Mentir

Tu ne mentiras point. Pourtant le mensonge est quotidien.

La publicité ne fait que de fausses promesses. Elle vante de fausses valeurs et détruit l'humanité des gens en les orientant vers des objectifs fictifs et illusoire. Toute forme de publicité pourrait être poursuivie comme tromperie et mensonge puisque, par définition, elle ne cherche pas à répondre aux vrais besoins mais tente de créer de faux désirs.

La politique est certainement un des champs absolus du mensonge. A-t-on vu un politicien condamné pour n'avoir pas tenu ses promesses? Que dire d'une invasion de l'Iraq fondée sur une pure construction mensongère? Quand les responsables seront-ils livrés à un tribunal?

Condamner ou punir

La liste de ces crimes pourrait s'étendre à l'infini. L'essentiel consiste ici à démontrer combien nous pratiquons une double morale: nous avons tout un système juridique mais manquons du sens élémentaire de la justice pour le modifier à bon escient ou pour l'appliquer aux cas majeurs. Trop souvent nous nous perdons dans le détail. La veuve est condamnée pour fraude fiscale tandis que le milliardaire court impuni. Il semble que l'impunité soit souvent proportionnelle à l'échelle du crime. Un délinquant sera condamné pour un meurtre

crapuleux, mais un dictateur sera hautement considéré au nom des richesses naturelles de son pays.

L'essentiel ne me semble pas ici être l'impunité mais plutôt la tolérance et le manque de dénonciation. Comme je viens de le montrer, on trouve parfaitement juste de s'enrichir au détriment de l'autre, de tromper son prochain pourvu que cela soit fait avec habileté en sauvant les formes; on ne voit pas trop d'inconvénients à ce que notre bien-être matériel repose sur l'exploitation, la mort prématurée et la souffrance de millions de travailleurs des pays du Sud.

C'est pour redresser cette fausse conception de la justice qu'intervient la communauté dans sa vocation formatrice d'une culture éthique. Elle se doit de dire ce qui ne va pas. C'est à elle qu'incombe la responsabilité de dire le Bien, le Vrai, le Beau. Certes les grands criminels existeront toujours et l'important n'est pas tant d'enfermer en prison les coupables, mais il s'avère primordial et urgent de créer des conditions qui condamnent ce type de comportements et servent de références morales claires à chacun.

Nous devons apprendre à dénoncer le vol, le meurtre, le viol, le mensonge sous toutes ses formes. Un regard fondamentalement critique de la collectivité fait preuve d'un enracinement solide dans de vraies valeurs qui subsistent indépendamment de nos privilèges et qui ne se prêtent plus au laxisme d'une fausse tolérance. La vraie tolérance doit s'appliquer aux êtres, à leur identité, à leur nature propre. Par contre il est primordial de condamner les comportements nuisibles. C'est la base de la vie commune et c'est le rôle éducatif de la collectivité, surtout à son échelle locale. C'est à elle de forger le système de référence.

Bien sûr, on dira que c'est bien contraignant. On criera: attention état policier! Non, cela n'a rien à voir avec un système totalitaire. Il s'agit seulement de protéger le faible d'une manière cohérente et même aussi de protéger le fort contre les tentations qu'offre le pouvoir. Où y a-t-il liberté pour la victime dans le meurtre, le viol, le vol, le mensonge? C'est bien la tragédie de notre époque de tout permettre au nom de cette liberté factice: le libéralisme qui est libre d'exploiter, l'individu qui est libre de se comporter en crapule... Il est bien évident que cette liberté ne mène nulle part, surtout que pour chaque acteur "libre" il y a 10, 100, 1000, 10'000 victimes. Chacun ne peut se développer harmonieusement que s'il est protégé et inspiré par un cadre de références éthiques positives et exigeantes, héritées de l'expérience humaine au cours des siècles passés.

Changer son milieu

En acceptant de jouer le jeu de la clarté dans une volonté affichée de défendre le droit des victimes, qu'elles soient ici ou ailleurs dans un pays lointain, la communauté gagne une qualité morale incomparable. Elle se libère de toute la corruption dont j'ai parlé à propos de la mise en mouvement³⁶. Elle entre dans une forme de détachement, compris comme une libération de ce qui peut l'enfermer. Elle s'ouvre la voie de cette liberté de l'esprit qui peut enfin se consacrer à la vie elle-même. Elle devient donc choix pour la vie. Et elle va profondément participer à remodeler notre milieu social.

On voit bien comment cette nouvelle volonté d'opter pour la vie ouvre des horizons complètement différents qui ont été illustrés par petites touches successives à travers les exemples qui ont précédé.

³⁶ Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

Idéaux - argent et marché

Il faut montrer maintenant combien cette option, malgré son apparence idéaliste, est en fait très pragmatique et complètement compatible avec les contraintes de notre subsistance. Cette option sociale de la bonne vie va elle-même d'ailleurs aider à mettre en place les conditions d'une subsistance qui soit équitable pour tous.

Perspective de la subsistance et liberté de l'être

J'ai décrit jusqu'ici une attitude d'autolimitation, de cohésion communautaire et de choix pour un qualité de vie qui ne repose pas uniquement sur les biens matériels mais accorde une priorité aux dimensions spirituelles de la vie. Veronika Bennholdt-Thomsen et Maria Mies³⁷ défendent ce qu'elle appellent la perspective de la subsistance. Le terme est bien choisi et parlant car il met en évidence que la vie économique n'est pas une spéculation sur la valeur mais une nécessité pour couvrir des besoins. Ce terme a cependant une valeur restrictive un peu gênante, dans la mesure où la vie est plus que la simple survie. Ce sens ici perçu comme restrictif n'exprime pas explicitement la nécessité d'un choix libre de l'autolimitation, qui permette une meilleure qualité de vie: *small is beautiful!* Mais je l'adopterai car il offre une bonne idée générale de ce que je défends ici. Je parlerai donc de subsistance pour définir la dimension économique de notre vie, indifféremment du fait qu'elle soit intégrée ou non au marché. La perspective de la subsistance met bien en évidence sa volonté d'indépendance face aux mécanismes trop contraignants du marché; cette volonté d'indépendance lui confère justement toute la force d'un mouvement autonome qui ne se laisse pas corrompre, qui ne se laisse pas inverser comme nous l'avons décrit plus haut.

³⁷ Veronika Bennholdt-Thomsen + Maria Mies: *The Subsistence perspective: Beyond the Globalised Economy*, Zed Book, London + Spinifex Press, Australia, 1999. Titre original en allemand: *Eine Kuh für Hillary: die Subsistenzperspektiv*, Verlag Frauenoffensiv, 1997.

Pour concevoir comment échapper aux modèles de l'économie de marché, il faut procéder, pour revenir à l'équilibre originel, à une inversion de l'inversion générée par le marché. Celui-ci a fait de l'économie un but de vie au lieu d'en faire un simple moyen de subsistance. Nous devons donc absolument revenir à l'image première et parvenir à considérer de nouveau la vie comme un flot plus large que tout ce que l'homme peut mettre en place et il convient de réduire drastiquement le rôle de l'économie à une simple fonction pratique qui assure la survie matérielle et les conditions de base de l'épanouissement de chacun. Nous reviendrons ainsi, en quelque sorte, à la perception originelle, avant l'inversion.

La force de l'économie de subsistance, c'est justement d'échapper à la réduction et à l'inversion par les lois du marché. Nous pouvons distinguer six grandes caractéristiques qui l'opposent au marché, et la rendent de ce fait irréductible. Ces six caractéristiques de type féminin (yin) constituent les principales résistances aux six perversions majeures du marché:

- 1) Une perception et pratique matriarcale du monde vu d'en bas, comme résistance à la domination.
- 2) Une perception et pratique de l'importance des communaux, comme résistance à l'appropriation.
- 3) Une perception et pratique des vrais besoins, comme résistance à la spéculation.
- 4) Une perception et pratique du vrai potentiel de la coopération, comme résistance à la compétition.
- 5) Une perception et pratique globale du travail en tant qu'oeuvre, comme résistance à la réduction.

- 6) Une perception et pratique de la mixité des activités et modes de production, comme résistance à l'exclusivité de l'argent et à la monoculture.

Il est fascinant de constater que toutes ces caractéristiques correspondent étroitement à des attitudes que j'ai caractérisées de féminines lorsque j'ai traité des relations entre féminité et masculinité³⁸. Cette forme de la féminité, ou tendance yin, est un caractère qui s'avère indépendant du genre masculin ou féminin de chacun de nous et qui peut donc aussi se trouver chez les hommes comme chez les femmes; cependant il s'avère cependant beaucoup plus souvent représenté chez les femmes. C'est dans la nature de la femme, en général, de créer cette qualité de vie qui embrasse toute la complexité de la vie et sait mettre l'accent sur les vraies priorités.

1) Une approche matriarcale

La perspective de la subsistance est une approche matriarcale qui met l'accent sur les relations, au détriment de la hiérarchie. Son instinct, né sans doute de l'instinct maternel, est d'assurer la survie. Son but est de rendre la vie possible pour tous, en priorité cependant pour les siens, mais de préférence en créant des liens d'harmonie entre la collectivité et la nature, comme au sein de la communauté. Elle veut donner sa chance au faible et résiste à la pression extérieure ou à la pression dominatrice. Elle est par excellence une perception d'en bas, fondée sur la coopération et la solidarité.

Dans ce sens, la forme féminine de la subsistance est une véritable résistance au patriarcat. Elle refuse le principe selon lequel la structure sociale d'une part détermine la place de chacun et d'autre part accorde un pouvoir dominant au mâle qui en est la tête; il n'est

³⁸ Voir: 2 - *Récessif et dominant - une réconciliation entre féminité et masculinité.*

pas vrai ou pas juste que le patron, parce qu'il possède les moyens de productions, soit le seul en mesure d'offrir un mode de subsistance, car il est fondamentalement faux que ce soit lui qui contrôle ces moyens. La pensée naturelle de la perspective de la subsistance voit tous les êtres égaux et cherche à mettre en évidence tous les potentiels disponibles à portée de chacun. Par exemple, la forme de rotation des responsabilités chez les Aymaras qui veut offrir à chacun une occasion de développement personnel est une forme importante de résistance au modèle patriarcal, car il n'y a pas de hiérarchie sociale basée sur la richesse et le pouvoir.

Comme je le disais plus haut, il n'y a pas non plus de hiérarchie fondée sur la culture, entre l'homme contemporain et celui que nous appelons l'homme primitif; ces deux catégories d'humains mènent certes des modes de vie différents mais appartiennent finalement au même monde d'aujourd'hui. La description des Aymaras a montré combien ce que nous considérons comme primitif est en fait souvent beaucoup plus évolué et subtil que ce que nous pratiquons sous l'emprise de la réduction simpliste d'une économie qui envahit tous les domaines de l'existence. J'ai montré à propos des relations Sud-Nord³⁹ combien notre illusion est fautive selon laquelle notre civilisation occidentale serait en avance sur les autres cultures, sur un axe du temps linéaire, et que ces autres cultures seraient censées suivre la même évolution que nous. Non, nous sommes tous égaux, malgré nos différences, et faisons, à part entière, partie d'un même monde. Nous menons certes des modes de vie différents mais c'est parce que ces modes de vie sont inspirés par des options fondamentalement différentes; dans ce sens, c'est justement la puissance de l'économie de subsistance d'affirmer sa force et son irréductibilité face aux forces du marché et des systèmes dominateurs.

³⁹ Voir: 4 - *Circulaire et linéaire - une réconciliation entre Sud et Nord.*

Idéaux - argent et marché

Ainsi donc, la perspective de la subsistance affirme que le patron n'a pas de pouvoir particulier, car il n'a pas de droit à posséder ces moyens de production de manière restrictive et exclusive. Ces moyens sont propriété de tous et il n'y a pas de raisons que la responsabilité de la gestion de ces biens ne soit pas partagée (comme chez les Aymaras). Le corollaire de cette règle est le suivant: le président des Etats-Unis, le PDG d'une grande entreprise, le politicien local n'ont pas plus de pouvoir effectif que quiconque; ils disposent certes de moyens plus importants et d'une plus grande force d'influence, mais ces outils ne les rendent pas plus capables de résoudre les vrais problèmes de subsistance ni plus sages; dans le quotidien, ils sont également désemparés et confrontés au même destin humain, de chercher le chemin de la vérité et de trouver la juste attitude face à leurs semblables, de chercher leur chemin dans la vie en assurant la subsistance et le bien-être de leurs proches, de trouver les moyens adéquats de créer un monde de justice et d'harmonie. D'une manière un peu abrupte et puérile, on peut dire: ils font pipi et caca comme tout le monde. Cette constatation les renvoie à leur juste place et montre combien leur pouvoir, même s'il est réel en termes de destructions, n'est en fait qu'une illusion passagère, car il ne concerne pas l'essentiel mais seulement la face inverse de l'inversion que nous avons décrite. En fait, dans la mesure où nous ne sommes pas complètement sous leur botte, leur pouvoir n'a d'efficacité que celle que nous lui accordons et ils ne sauraient en aucun cas déterminer le véritable enjeu de notre existence.

V. Bennholdt-Thomsen et M. Mies rapportent la charmante histoire suivante, que je raconte ici en raccourci et qui illustre si bien mon propos: en 1995, Hillary Clinton visite le village de Maishahati au Bengla Desh dans le but de voir si les microcrédits de la Grameen Bank permettent vraiment aux femmes d'acquérir leur indépendance

(empowerment for women). Les femmes du village lui montrent comment elles jouissent de leur propre revenu, comment même la plupart d'entre elles possède une vache, quelques poules. Très vite le dialogue se retourne, à la surprise de la visiteuse, et les femmes demandent à Hillary Clinton:

- *Apa*, Grande soeur (au sens de soeur aînée, car ces femmes sont encore jeunes!), as-tu une vache?

- Non, je n'ai pas de vache.

- Grande soeur, as-tu un revenu?

- Non, j'en avais un, mais depuis que mon mari est président, je n'en ai plus.

- Grande soeur, combien as-tu d'enfants?

- Une fille.

- Désirerais-tu en avoir d'autres?

- Oui, je désirerais en avoir encore un ou deux, mais ce n'est pas possible.

Et les femmes de murmurer entre elles: pauvre Hillary, elle n'a pas de vache, pas de revenu, et seulement une fille. A leurs yeux la première femme des Etats-Unis semblait bien malheureuse, dépourvue de toute indépendance propre (empowerment).

On voit bien comment cette perception d'en bas, dans la force d'une logique très élémentaire, dans son lien avec les éléments de la nature et avec le besoin d'une harmonie sociale simple, vient saper le pouvoir du système patriarcal et confère ainsi à la perspective de la subsistance une force subversive par rapport aux lois du marché; c'est même plus qu'une force subversive, c'est une résistance farouche qui préexiste au marché et qui réside dans la nature même de cette option; elle est indéracinable.

L'approche matriarcale, qui perçoit le monde vu d'en bas et non en fonction d'une hiérarchie de pouvoir, cherche à instaurer des rapports

justes entre les êtres, selon une conception de la vie issue du bon sens commun, dans le refus de l'attitude patriarcale qui veut que les moyens de production confèrent un pouvoir à celui qui les possède.

2) L'importance des communaux et de leur accessibilité à tous

La perspective de la subsistance reconnaît l'interdépendance de la collectivité avec son milieu. Les ressources sont celles que la nature met à disposition. Cet accès aux ressources élémentaires doit rester libre pour tous. Il ne saurait y avoir de mainmise privée sur ces richesses communes mises gratuitement à disposition par la nature. L'exemple des clôtures anglaises et écossaises a bien montré l'importance de ces biens communs et comment le contrôle de la communauté sur ces biens assure la redistribution naturelle des richesses au sein du groupe.

La propriété commune de la terre permet d'affecter à chacun un droit de jouissance sur la parcelle qu'il travaille. C'est en effet la manière du modèle traditionnel de définir habituellement un droit de jouissance de la terre en fonction du travail de cette terre. Un groupe de personnes ne peut jouir que de ce qu'il peut raisonnablement mettre en valeur et entretenir lui-même, en fonction de ses besoins et de ceux dont il est responsable, sans léser autrui.

Pour sortir du système du marché ou s'assurer du moins une marge de manoeuvre d'autonomie suffisante par rapport à son emprise, il est important de chercher cet accès à la jouissance de la terre, qui ne passe d'ailleurs pas forcément par un droit de propriété. Cet accès à la terre permet en priorité d'assurer une part importante de l'alimentation. Certes, ce n'est pas une obligation pour tous de revenir à la culture de la terre. Mais comme chacun doit manger, c'est

certainement le premier pas vers une forme de relative autosubsistance qui puisse conférer une autonomie réelle.

En ville, les jardins familiaux ont pris un essor considérable. Leur jouissance est généralement liée à une location modique qui permet à chacun de cultiver ses propres légumes, fruits et fleurs à condition de s'engager à entretenir son lopin de terre assidûment. De nombreuses expériences montrent que l'agriculture urbaine est une chose possible et même facile. Lorsqu'on sait que près de 40% de la surface de Los Angeles est sacrifiée à la voiture, on imagine bien qu'une part de cette surface pourrait aisément être reconvertie à l'agriculture de subsistance, vu que cette pratique extensive de la voiture est condamnée à court terme⁴⁰. Cette reconversion serait une reconquête des communaux que constituent la rue et la place comme espaces de sociabilité et non comme voies de transit monopolisées par les voitures. Les jardins aménagés dans les cours d'immeubles permettent aux habitants de retrouver aussi le rythme des saisons et une saine relation avec la nature. D'autres liens s'établissent entre voisins; l'exercice physique permet de relâcher le stress. V. Bennholdt-Thomsen et M. Mies mentionnent divers exemples d'agriculture urbaine, surtout à Detroit pour remédier à l'effondrement de l'industrie, à Tokyo pour assurer l'alimentation des familles (les Yabo farmers). Et cette nouvelle relation à l'espace urbain s'intègre mieux dans un cycle de renouvellement des ressources. Les déchets eux-mêmes peuvent être recyclés partiellement, du moins tout ce qui est végétal ou compostable. Cette reconversion peut même entraîner une autre conception du système sanitaire et permettant une généralisation de l'usage des toilettes compostables qui permettent d'économiser le tiers de l'eau que consomme un ménage. Ce serait une économie importante d'eau et

⁴⁰ Voir: *1 - Confort et effort - une réconciliation entre nature et humanité.*

Idéaux - argent et marché

une simplification considérable du traitement des eaux, puisqu'on ne mélangerait plus à l'eau ce qui est l'une de ses majeures causes de pollution, en plus de celle des produits chimiques. Avec un réaménagement de la ville dans ce sens, on réalise un progrès dans le sens d'un recyclage; or le cycle est le fondement de tout processus naturel. Il semblerait, selon des études citées par V. Bennholdt-Thomsen et M. Mies, qu'il suffise de 30m² de terre pour nourrir une personne.

A la campagne, la culture intensive maraîchère devrait pouvoir s'imposer petit à petit, face aux énormes surfaces consacrées de manière peu rentable à l'élevage. Il ne doit pas être difficile de trouver à la campagne un généreux propriétaire qui mette quelques mètres carrés de son champ à disposition de celui qui désire cultiver un petit lopin de terre.

Toute cette démarche de reconquête de la terre est une priorité pour permettre la résurgence de la communauté et son ancrage local. La mobilité de nos jours a détruit la cohésion et l'enracinement communautaire, car elle prend forme surtout de manière négative, c'est-à-dire par déracinement, par expulsion suite à l'appropriation des communaux par une minorité de privés, et non pas tant de manière positive, c'est-à-dire en conséquence du développement de la mobilité due à celui des moyens de transport.

Ainsi donc la perception de l'importance des communaux et de leur accessibilité pour tous permet une redistribution naturelle des biens disponibles, dans le refus de l'accumulation et de l'immobilisation privée. Cet accès assure l'enracinement, antidote de la fausse mobilité.

3) Une économie selon les besoins et les ressources

La perspective de la subsistance se définit d'abord en fonction des besoins réels de la collectivité et des ressources disponibles dans le milieu naturel et social et non en fonction des possibilité de gain, de spéculation et d'accumulation. Elle n'est donc pas une exploitation forcenée de la nature et du tissu social, mais elle cherche surtout à trouver un équilibre entre besoins et ressources disponibles. De l'harmonie avec le milieu naît en effet une forme de subsistance plus équilibrée et plus sûre. Cette sensibilité à la vie et à l'intégration au milieu s'oppose à une domination forcenée et à une exploitation sans limites des ressources naturelles.

La subsistance s'oriente vers la satisfaction du besoin pour rendre la vie possible; elle tourne résolument le dos à la quête du profit. L'argent n'a pas d'attrait, car il n'a pas de valeur, tant que le besoin peut être satisfait sans passer par l'échange monétaire. Le bon sens féminin recherche le bien-être des siens et non pas la fuite dans une quête hypothétique et hasardeuse pour une accumulation stérile.

Cette pratique du bon sens et de l'intégration harmonieuse au milieu naturel constitue une résistance importante à la pratique de la spéculation. Il n'y a pas de recherche ni de manipulation de la valeur en soi. Chaque chose a son sens en vertu du besoin qu'elle satisfait. La perspective de la subsistance ne saurait produire ce qui ne peut que servir à accumuler un gain. Tout ce qui n'a pas d'utilité directe n'a pas de raison d'être entrepris. On est ici à l'opposé de la logique de notre société marchande qui fait tout ce qui est possible pour dégager un profit, même si cela n'a pas de sens. La logique de la subsistance applique la loi de Chayanov, vue plus haut, selon laquelle, dans la communauté, l'intensité du travail est inversement

proportionnelle à la quantité des forces productives disponibles, car la production est réglée sur les besoins globaux du groupe.

Cette logique de la nécessité offre la meilleure résistance possible à la course au profit. Elle permet l'autolimitation et laisse un espace pour la vie libre de toute contrainte économique. C'est un bon exemple d'option sociale d'autolimitation et de redistribution qui vient maîtriser les forces économiques du marché.

La logique du besoin offre certainement la meilleure résistance possible à l'économie de marché. Elle est par définition une abolition de la publicité, dans la mesure où celle-ci n'a de sens que pour créer de faux besoins. Notre subsistance, réduite à ses besoins élémentaires, devient beaucoup plus aisée, même si on inclut dans ces besoins tous ceux qui ne visent pas seulement à assurer la survie du corps mais permettent de nourrir les sentiments, les émotions, l'esprit et l'âme. En fin de compte, nous pouvons vivre de très peu. Une part incroyablement élevée de nos efforts ne contribue qu'au conformisme de notre mode de vie, qui requiert beaucoup de perte et de gaspillage: transports longs et épuisants pour gagner le lieu de travail (2 heures de métro chaque jour), efforts au travail contrés par les collègues (les méandres de l'administration) et les rapports de compétition (200 bureaux qui participent à un concours pour un seul lauréat et un seul projet), une part importante du salaire consacrée à répondre aux exigences formelles (habillement), aux pressions de la publicité et du conformisme (achat des derniers produits) ou à réparer les dégâts causés par une vie déséquilibrée (thérapies, santé). Si nous pouvions réduire nos besoins à seulement ce qui nous semble vraiment utile et ce à quoi nous sommes vraiment prêts à consacrer notre énergie, notre vie serait bien allégée. Les chasseurs-cueilleurs ont eu certainement de tout temps beaucoup plus de temps libre que l'employé d'une grande ville européenne!

Ainsi donc une forme d'économie fondée sur la perception des vrais besoins, sur l'autolimitation, sur l'harmonie de la relation avec la nature et avec le tissu social, offre une véritable liberté qui se traduit essentiellement par le temps de vivre, dans un refus de la recherche du profit et de la spéculation.

4) La solidarité et la coopération

La perspective de la subsistance, dans sa nature féminine, table sur la cohésion sociale, la solidarité du groupe et la coopération des membres du groupes. Elle n'excite pas l'individualisme et la compétition. Elle est un frein important à l'accumulation individuelle, à la rétention et à l'immobilisation que j'ai décrites. Elle empêche cette forme de soustraction à la jouissance de la collectivité. La jouissance de l'un n'est pas obstacle à la jouissance de l'autre. L'appropriation n'est plus une condition pour accéder à un bien.

Si l'échange peut se faire sans passer par l'argent, le risque de dégénérescence des échanges est moindre. La diversité et la complémentarité des activités locales est un atout important. On sait ce qu'on consomme parce qu'on en connaît la source. On peut toujours aller voir comment travaille celui qui produit la nourriture qu'on consomme. Le caractère local permet d'éviter l'anonymat et le blanchiment des produits dont j'ai parlé plus haut. Chaque produit prend un relief qui est attaché à la personne qui l'a produit. Le produit devient expression et don, comme Marx le décrit à propos de la réciprocité.

En Europe, de nombreuses associations existent qui proposent un contrat entre paysans et citadins, les premiers livrant aux seconds des paniers de produits maraîchers. C'est certainement le meilleur moyen

Idéaux - argent et marché

pour garantir une qualité biologique et écologique des produits. En Suisse, même dans les supermarchés des grandes chaînes de distribution, on trouve la mention du nom du producteur. La distribution est restée locale et chaque succursale est chargée en général de son propre approvisionnement qui s'ancre ainsi dans l'économie locale et prend visage humain. Ce n'est pas le cas de ces gigantesques chaînes de distribution américaine (Wal Mart, Woolworths) qui centralisent leurs commandes et leur distribution, et transportent donc leurs produits sur des distances quasiment doubles pour des simples raisons de centralisation stérile.

L'échange peut se faire selon le système des SELS ou des LETS décrits plus haut où chacun fournit ce qu'il peut, valorisant ainsi ses aptitudes et tissant des liens plus personnels.

Ainsi donc la solidarité et l'harmonie collective reposent sur la coopération de tous les membres du groupe, dans un refus de l'individualisme, de la compétition et de l'accumulation qui sapent la cohésion sociale. Elles favorisent aussi la diversification et la complémentarité sociale.

5) Le travail comme prestation globale

La perspective de la subsistance ne connaît pas de distinction entre travail salarié et autres formes de travail. Il n'y a pas ce qu'Illich appelle le travail fantôme, c'est-à-dire ce travail que nous fournissons en dehors de notre contrat de travail et qui est économiquement utile aux forces économiques car celles-ci tirent indirectement profit de tout ce qui enrichit la substance sociale. La distinction entre travail salarié et travail fantôme est importante, dans notre économie de marché, car elle établit une hiérarchie entre les personnes, entre celles

qui gagnent un salaire et celles qui n'exécutent que les tâches d'arrière-scène (femmes, chômeurs, personnes âgées).

Dans la perspective de la subsistance, toutes les tâches sont traitées de manière égale; au cours de la journée se succèdent des tâches diverses dont l'ensemble permet la survie. Il n'y a pas de distinction entre tâches rémunérées, tâches lucratives et tâches non lucratives. Il n'y a pas de distinction entre l'éducation des enfants et la culture du champ, entre l'entretien de la maison et la consultation du médecin, ni du point de vue du patient ni du point de vue du médecin lui-même, car toutes contribuent à la vie et toutes sont indispensables, pour des raisons différentes mais pourtant toutes nécessaires. Le travail devient ainsi une prestation globale qui comprend toutes les tâches du lever au coucher et même la tâche du repos qui est aussi importante que les autres.

La diversité des savoir-faire, ici encore, est essentielle car elle fonde la complémentarité des prestations et des êtres. Elle est la source de valorisation sociale et de reconnaissance de chacun. Dans ce sens, il est important que les entreprises restent petites, car chacun est mieux valorisé dans un petit groupe que dans une grande boîte anonyme. Il serait sans doute aisé, dans la plupart des cas, de démanteler les grandes entreprises pour décomposer les étapes de production en petites unités indépendantes, comme cela était le cas avant que la rationalisation ne métamorphose tout. Naturellement cette reconversion irait contre la loi du profit, ou plutôt elle s'orienterait selon les critères d'un profit de nature humaine, ce qui est impensable tant que la logique actuelle domine notre société.

La répartition des rôles peut très bien subsister, mais elle ne doit pas se faire selon des hiérarchies ni engendrer des hiérarchies. Illich parle

du genre vernaculaire⁴¹ en affirmant que dans de nombreux pays, lorsqu'on voit à l'horizon une silhouette qui garde les troupeaux, on sait si c'est un homme ou une femme, car la répartition des tâches est très stricte. En Afrique, une grande part du marché est tenue par exemple par les femmes. C'est un rôle qui leur incombe naturellement, comme celui d'enfanter ou d'élever les enfants. Cette répartition ne crée pas de hiérarchie, comme c'est le cas dans nos sociétés où le travail fantôme est plus souvent assumé par des femmes que par des hommes. Dès que le travail fantôme est intégré au reste sans s'en distinguer, il n'y a plus de problème de hiérarchie selon les classes ou les genres.

Dans ce sens, il est touchant de voir que les Aymaras considèrent les couples comme les unités de base de la communauté, et non les individus. Il y a donc toujours une solidarité homme-femme, fondée sur le couple, pour chaque activité ou responsabilité; cela ne signifie pas que chaque activité soit exécutée en couple, mais seulement que le couple est solidairement responsable de chaque responsabilité qui lui est confiée.

Je suis frappé de voir combien en Australie les femmes tiennent la famille ensemble; dans une société qui distingue très fortement les rôles des hommes et ceux des femmes, surtout à la campagne, je constate combien les femmes assument des rôles diversifiés et constituent le réel squelette de la famille. Ce sont elles qui structurent la vie de famille et assurent son équilibre en procurant tous les services nécessaires et en insufflant le juste esprit. La personnalité de la mère de famille est ainsi souvent le principal caractère qui forge le profil de la famille. Il est étonnant de constater ce fait dans une société à haut standard de vie matériel, alors que c'est plutôt en

Afrique et en Inde qu'on a l'impression de voir des femmes fortes qui savent défendre les conditions élémentaires de survie de la communauté. Dans ces pays, ce sont en effet les femmes qui ont pris en général l'initiative des grandes luttes de résistance à la construction des barrages (Narmada) ou à l'exploitation des sources d'eau par de grandes entreprises (Pepsi Cola) qui mettaient en danger l'approvisionnement communautaire.

La compréhension globale du travail englobe toutes les activités nécessaires à la subsistance et à la vie, dans un refus de la forme réductrice du travail salarié comme moyen d'exploitation et de dépendance.

6) La cohabitation des diverses formes d'économies

La perspective de la subsistance montre que diverses formes d'économies cohabitent aisément. Je peux habiter en milieu urbain, être employé à mi-temps, indépendant à mi-temps, cultiver mon jardin, élever mes enfants et offrir mes services comme bénévole à l'association du coin. Travail salarié, travail indépendant, travail de subsistance, travail fantôme et relation de réciprocité cohabitent ainsi dans ma vie. Naturellement, dans la mesure où chacun de ces emplois s'intègre à une structure distincte, je risque de me retrouver dans des situations conflictuelles où deux de mes emplois exigent des choses incompatibles. Mais au-delà de ces antagonismes mineurs, ces diverses activités sont souvent toutes présentes dans une économie de subsistance. L'économie de subsistance repose sur une autre logique que celle de l'emploi du temps et de la rémunération. Elle est une prestation en elle-même globale, même si elle se décompose en tâches et en temps diversifiés. Cela facilite beaucoup la gestion du temps et des efforts. Je travaille à mon propre compte, ce qui ne m'empêche pas d'effectuer aussi certaines tâches comme salarié,

⁴¹ Ivan Illich: *le genre vernaculaire*. Seuil, paris, 1983.

Idéaux - argent et marché

mais je jouis globalement de la possibilité d'assumer toutes ces tâches dans une continuité qui en facilite beaucoup l'organisation; il n'y a plus de conflit d'horaire comme je risque de le vivre si chacune de mes activités s'effectue selon un statut de salarié dans des cadres différents souvent incompatibles.

La diversité de nos tâches découle directement de la diversité de nos besoins. Ces besoins, nos vrais besoins et non nos fantasmes créés par une publicité trompeuse, peuvent se répartir en quatre catégories:

- 1) Il y a d'abord les besoins que je peux satisfaire moi-même; je peux élever moi-même mes enfants, leur préparer leur nourriture, les éduquer, entretenir la maison que j'habite pour peu que je sois habile de mes mains et un peu entreprenant. Je peux aussi cultiver un bout de jardin et produire l'essentiel de mon alimentation. Si je veux d'avantage d'autonomie, je peux coudre mes vêtements, réparer ma voiture, construire ma maison ou du moins aménager un espace complémentaire à mon habitation.
- 2) Il y a ce que je ne sais pas faire mais que mes voisins immédiats et mon entourage peuvent me procurer contre d'autres services que je rends au nom de la différence de nos aptitudes et de la complémentarité de nos savoir-faire. Cet échange de savoir-faire peut s'effectuer au niveau de l'apprentissage (échange de savoir) ou au niveau des prestations. Dans tous les cas, cet échange peut se faire sans avoir recours à l'argent, hors marché, avec des interlocuteurs privilégiés, sous forme de troc (SELS, LETS) ou sous forme de réciprocité non comptabilisée.
- 3) Il y a enfin ce que je ne peux pas me procurer moi-même, faute d'accès à cette ressource ou de moyens d'exploitation: le carburant de mes machines (qui est de toute façon une ressource qu'il faut remplacer à court terme pour des raisons écologiques), le sel, le sucre, les tissus (à moins de me lancer dans le tissage et de

produire moi-même ma laine et mon coton). Bien sûr cette limite entre ce que je peux produire moi-même et ce que je ne peux pas n'est pas établie clairement car elle dépend de ma faculté d'apprentissage et surtout de ma motivation à entreprendre une activité nouvelle et contraignante pour échapper un peu plus au pouvoir du marché.

- 4) Et pour finir, il y a tous les services: construction de ma maison, médecine, enseignement, culture, réparations diverses. Ne sachant pas tout faire moi-même, j'ai constamment recours à des services de tiers. Certains de ces services peuvent être obtenus selon la logique de la réciprocité, d'autres pas, comme les consultations à l'hôpital, les services publics, la poste, les transports.

Ainsi donc une pratique de la mixité des activités et des modes de production montre que diverses formes d'économies peuvent et doivent se combiner et cohabiter pour répondre à la diversité de nos besoins, dans le refus de l'exclusivité des rapports fondés sur l'argent.

La transition à une perspective de subsistance

Ces quatre catégories de biens et services mettent en évidence la cohabitation de divers circuits économiques que nous fréquentons déjà aujourd'hui au quotidien. Notre indépendance face au marché s'acquiert logiquement en renforçant les secteurs qui dépendent de nos propres prestations, de manière autarcique ou en relation de troc ou de réciprocité avec des proches et voisins. C'est une logique qui a été pratiquée de tout temps, depuis l'origine des échanges humains, et qui se renforce dans les périodes de crise surtout (pénurie, dévaluation, guerre) et en fonction de la faiblesse économique et du manque de liquidités de celui qui la pratique, ou, dans un autre esprit, en fonction de la conscience qui guide cet acteur et lui inspire un

comportement plus calqué sur le modèle de la réciprocité. Déjà nous pratiquons toutes les tâches propres au travail fantôme (ménage, éducation, entretien de notre cadre de vie, entraide, voisinage...) selon une logique du don qui s'avère en fait beaucoup plus répandue qu'on ne le croit. Il ne s'agit donc que d'étendre ces pratiques en y incluant d'autres gens au savoir-faire plus complémentaire. Cela se fait aisément en étendant tout simplement le réseau de nos relations. Depuis l'apparition de l'économie de marché, le cercle de la famille n'a cessé de se restreindre; de nos jours il ne comprend souvent même plus le couple entier mais seulement l'un des deux partenaires. En cherchant au contraire à développer le réseau de nos échanges avec les voisins immédiats, nous retrouvons la qualité des échanges de la tribu, avec tout son potentiel. La confiance, qui est de toute façon la base fondamentale de tout échange, se développe beaucoup plus facilement avec des gens que nous pouvons connaître que dans le réseau anonyme du marché ouvert. La limite entre les deux systèmes reste de toute façon floue; seul le comportement reste clairement défini, car il est de nature très différente lorsqu'on a à faire à un membre de notre famille, à un proche, à un voisin, à une connaissance clairement identifiée, à un inconnu ou à un interlocuteur totalement anonyme.

C'est dans cette nature très polyvalente de l'économie de subsistance que réside la clé du changement de notre société. Nous pouvons échapper progressivement à l'emprise du marché si nous glissons en douceur vers une économie de subsistance qui peut se mettre en place pas à pas. Il ne s'agit pas d'un saut brutal. Petit à petit, je peux créer les conditions de ma survie en créant une forme de solidarité avec d'autres, réduite d'abord à quelques aspects plus marginaux, mais qui peuvent prendre de l'ampleur avec le temps, selon ma motivation, la latitude dont je jouis et le prix que je suis prêt à payer pour chacune de ces améliorations. Comme je le mettais en évidence à propos de la

mise en mouvement⁴², par mes choix j'exprime des préférences et j'encourage certains procédés. En réglant ma consommation sur des critères éthiques, écologiques, culturels et politiques, je peux choisir uniquement des produits qui respectent ces critères et n'encourager ainsi que des échanges créatifs et favorables aux dimensions humaines de la vie. Bien entendu, je ne peux pas mener cette lutte tout seul. Il est important de jouir d'un soutien des autres car la coopération stimule les idées, suggère des voies nouvelles, encourage chacun de nous aussi dans les moments plus difficiles et offre une sécurité psychologique et matérielle.

Ainsi ce glissement de l'économie de marché à l'économie de subsistance peut se faire progressivement, au sein de petits groupes qui peuvent tracer de nouvelles voies et donner corps à une nouvelle philosophie de la vie. La pratique permet à la mutation de s'effectuer, même si chaque choix paraît de peu d'impact et chaque sacrifice paraît lourd du point de vue personnel. C'est cette loi du cumul que j'ai bien décrite à propos de la mise en mouvement.

La transition n'est donc pas empêchée par les lois du marché. C'est notre emprisonnement, c'est-à-dire notre état de dépendance de nos privilèges, qui la rend plus difficile, du moins dans nos sociétés d'aisance qui, artificiellement et à des fins très ciblées, ont appris à définir leurs propres modèles de production et de consommation. Le moteur de cette transition est surtout la conscience que nous avons de notre propre situation, de ce que nous souhaitons vivre et de la nature des mécanismes qui gouvernent notre monde. La transition est donc un travail de la conscience dont les stades d'évolution viennent se concrétiser pas à pas dans des aménagements différents de notre cadre de vie.

⁴² Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

Afin de bien illustrer cette transition, les étapes de mutation qu'elle franchit et les dangers auxquels elle se confronte, je vais présenter une expérience effectuée dans les Alpes suisses à la recherche d'un mode de subsistance pour quelques villages de montagne confrontés à l'effondrement des modèles de subsistance traditionnels et à l'émergence du travail salarié et du tourisme comme nouveaux modèles de survie.

La question de la survie est primordiale car cette survie n'est possible que si elle peut réunir les ressources nécessaires, mais elle ne peut être dissociée de la question de la conscience, car celle-ci sait voir et définir les conditions humaines de cette survie pour que la vie vaille vraiment la peine d'être vécue. Survie et conscience sont les deux faces d'une même pièce: notre vie.

5) ST JEAN: L'HISTOIRE DU CHANGEMENT

Je vais décrire ici une recherche que nous avons effectuée, un ami⁴³ et moi, dans le cadre de notre activité d'architecte, concernant le développement d'une commune de montagne des Alpes suisses. Cette expérience permettra de décrire l'évolution des mentalités d'une société rurale confrontée au choix de la forme la plus appropriée de développement pour trois villages de montagne. Je soulignerai aussi les points de rupture importants qui permettent de façonner une véritable conscience communautaire. D'abord, je décrirai l'évolution de l'identité de cette population, puis je proposerai quelques-unes de mes propres conclusions concernant cette expérience et relatives au rôle que l'identité des participants, et la conscience qu'ils en ont, jouent dans cette évolution.

La commune de Saint-Jean se situe dans une vallée de la partie nord des Alpes suisses (vallée latérale de la vallée du Rhône). Cette commune, qui comprend trois villages, a pour caractéristique de ne jamais s'être développée dans le secteur touristique alors que toutes les autres communes de la vallée ont mis en place une importante infrastructure hôtelière et sportive (alpinisme en été et ski en hiver). Comme les habitants de ces trois villages ne voyaient plus quels pourraient être leurs moyens de subsistance dans un futur immédiat, suite à l'effondrement du modèle rural traditionnel, et devaient émigrer en plaine pour trouver un travail salarié leur permettant de survivre, l'intention de notre recherche était de proposer une forme de développement alternatif qui puisse permettre à la population de vivre sur place et de conserver un meilleur contrôle sur son propre futur.

⁴³ Olivier de Perrot, architecte à Zurich, Suisse.

L'identité et la vie locale

L'évolution de la vallée dans ses échanges avec l'extérieur a été marquée par quatre étapes qui ont signifié le passage d'une économie presque totalement autarcique à une intégration très prononcée au marché libre; cette mutation profonde entraînera une forme de colonisation de la montagne par une économie et une mentalité de type urbain.

Un mode de vie montagnard rural traditionnel

Au cours des siècles passés, la population de la vallée a adopté une forme de vie rurale tout en pratiquant un nomadisme partiel. Le calendrier annuel s'organisait selon une succession de déplacements, en fonction de la saison et des travaux agricoles à effectuer dans les divers points du territoire où ces gens avaient des points d'attache sous forme d'un hébergement plus ou moins rustique. Ils prenaient avec eux leur famille (avec enfants et école) et leur bétail (vaches et chèvres), et changeaient fréquemment leur lieu de résidence entre quatre différentes altitudes; ainsi passaient-ils:

- des villages (janvier + avril + décembre - altitude 1000m) où ils avaient leur habitation principale, leurs étables, jardins et champs,
- aux mayens (mai-juin + septembre-octobre + décembre - altitude environ 1200m) qui étaient des pâturages couverts d'herbe, dans de vastes clairières entre forêts, sur des pentes raides, à quelques deux heures de marche des villages, et où ils avaient de simples constructions de bois qui leur offraient un abri sommaire pour eux et leur bétail et surtout où ils pouvaient stocker le foin nécessaire pour la saison froide,
- aux pâturages d'été situés au-dessus de la limite des arbres (juillet-août - altitude 1'800-2'000m) où ils avaient en général un

bâtiment commun à l'ensemble de la communauté dans un paysage presque désertique au pied des falaises et pics de granit qui marquaient le haut de la crête,

- et finalement en plaine, dans la vallée du Rhône (février-mars + novembre - altitude 400m) où ils avaient une résidence secondaire simple et où ils cultivaient la vigne.

Comme on peut le constater, le mode d'utilisation de l'espace suit la limite praticable des chutes ou de la fonte des neiges à chaque moment de l'année. Tandis que la famille restait dans les lieux décrits plus haut, quelques uns des hommes franchissaient les diverses altitudes pour couper et stocker l'herbe et les récoltes ou pour préparer la venue du bétail et des autres membres de la famille.

Le signe visible de ce mode de vie semi-nomade était la qualité d'entretien exceptionnellement bonne du paysage et de toutes les surfaces en herbe, comme preuve du soin particulier appliqué à tout ce qui pouvait être mis en valeur, en réponse aux exigences posées par la pauvreté de ces gens mais aussi dans un respect profond de l'équilibre naturel propre à ce milieu. Essentiellement le mode de vie semi-nomade exposait déjà dans sa forme traditionnelle la communauté locale à un contact avec le reste du monde régional alors connu, et plus particulièrement avec la vallée du Rhône qui constituait alors l'un des axes principaux de transit entre la France et l'Italie. C'est typiquement ce qu'on peut qualifier de mode de vie traditionnel rural, propre à une société qui vit passablement en autarcie, malgré quelques échanges avec l'extérieur.

Les quatre étapes d'une ouverture au monde extérieur

A partir de ce modèle d'autarcie presque totale, on assistera à quatre étapes de mutation profonde qui ouvriront cette société rurale sur le

Idéaux - argent et marché

monde extérieur, provoquant ainsi son asservissement aux besoins citadins.

- 1) La première étape d'évolution est marquée par le développement de l'alpinisme. La seconde moitié du 19^e siècle est caractérisée par la découverte de la nature comme lieu de récréation et l'apparition de la notion de paysage, et les Alpes deviennent pour les citadins un site romantique de promenade et d'escalade, tandis qu'elles restent pour les habitants autochtones le terrain de leur difficile combat pour la survie dans un environnement essentiellement hostile. L'alpinisme amène dans ces vallées reculées des gens de provenance essentiellement citadine (surtout des Anglais) et annonce ainsi le premier changement profond dans les contacts entre population indigène et cultures étrangères. Comme signes visibles de cette évolution apparaissent les premiers hôtels qui sont construits à cet époque. Cette économie tournée vers des ressources extérieures fait de l'échange monétaire dans la vallée une pratique de plus en plus fréquente, mais cependant réservée à une minorité privilégiée. Pour ce qui concerne l'identité de la population indigène, celle-ci ne peut pas comprendre comment leur environnement hostile (hivers rigoureux, terrain raide difficile à cultiver et peu productif) peut devenir la source de plaisir et de loisirs, concept complètement étranger à leur mode de vie.
- 2) La seconde étape de l'évolution est marquée par la construction de barrages hydroélectriques. Dans les années 50, la force hydraulique des impétueux torrents issus de ces vallées difficiles d'accès est de plus en plus considérée pour son potentiel énergétique et des entreprises électriques et de génie civil de la plaine entreprennent de conquérir cette nouvelle ressource. La construction de routes nécessaires pour apporter les matériaux de construction renforce les liens déjà existants entre la plaine et les régions de montagne développés par l'alpinisme naissant. Les

hommes du pays trouvent sur ces chantiers l'occasion d'être engagés comme travailleurs salariés (routes et barrage) et découvrent ainsi la sécurité jusqu'alors inconnue d'un emploi fixe et rémunéré ainsi que la régularité d'un revenu comparativement bon et la jouissance de temps libre et de loisirs. Comme signe visible de cette évolution, les champs les plus difficiles à entretenir sont abandonnés et les lacs artificiels créés par la rétention des barrages viennent couvrir, dans les alpages, des terres productives de bonne qualité. Pour ce qui concerne l'identité de la population indigène, la mobilité devient possible indépendamment des travaux agricoles, l'argent devient le principal moyen d'échange et rattache désormais la population locale au système économique général dans lequel les indigènes découvrent qu'ils ont une valeur économique en tant que force de travail.

- 3) La troisième étape de l'évolution est marquée par le développement du tourisme, rendu possible par l'amélioration des routes aménagées pour la construction des barrages. La plupart des villages de la vallée se transforment en stations touristiques: alpinisme en été et ski en hiver. Comme signes visibles de cette évolution, de grands hôtels sont construits et une multiplicité de résidences secondaires s'éparpillent sur les meilleures terres agricoles qui sont aussi le mieux exposées au soleil avec un bon accès à l'eau. L'installation de remontées mécaniques et de télécabines brise l'harmonie du lieu et commence à détruire ce qui est la ressource locale principale: la beauté du paysage. Du point de vue de l'identité de la population locale, les habitants voient l'intérêt immédiat de vendre leurs terrains et de devenir les employés d'investisseurs étrangers, c'est-à-dire venus de la ville.
- 4) La quatrième étape de l'évolution est marquée par la tendance à l'émigration de la population locale, face à la détérioration du modèle rural que cette description raccourcie et très simplifiée d'un long processus met en évidence. On y perçoit combien la

population a été confrontée aux problèmes de survie dans l'environnement très austère d'une agriculture traditionnelle montagnarde caractérisée par des pentes trop raides rendant l'usage de machines difficile et par des conditions climatiques très rigoureuses avec une année productive très courte en raison des longues périodes d'enneigement. De plus, cette agriculture de montagne ne s'avérait plus profitable en comparaison avec la production mécanisée pratiquée en plaine. Cette difficulté de subsistance se voyait encore soulignée par la tentation d'accueillir le tourisme comme alternative à un mode trop rude de survie. La structure rurale n'était ainsi plus en mesure d'assurer la subsistance de la population, un choix était donc nécessaire qui permette de trouver de nouvelles ressources. Les habitants devaient donc chercher une solution à cette exigence nouvelle. La possibilité d'émigrer et de travailler en plaine comme salariés dans les divers industries offrait la première solution possible, tandis que le tourisme offrait la seconde solution qui consistait à vendre son terrain aux investisseurs et à travailler comme employés dans les hôtels et les remontées mécaniques. Toutes deux formes étaient une forme d'aliénation qui privait la population du contrôle qu'elle avait toujours eu sur ses terres et son mode de vie. Personne n'envisageait alors la possibilité d'une troisième voie qui consistait à améliorer le contrôle de la population locale sur son propre devenir.

A ce stade de la description, il est intéressant de souligner que cette évolution est typique de ce qu'on peut désigner comme un processus de colonisation. Il ne s'agit pas de colonisation de pays lointains mais de la mainmise d'un pouvoir économique urbain sur une région périphérique pauvre dont il veut exploiter les ressources à des fins de profit. La situation de la population locale joue un rôle tout à fait marginal dans la conception des divers projets conçus en ville. On

assiste ici à une forme de clôture des communaux, par appropriation des ressources de la montagne (paysage, tradition, nature...) par quelques promoteurs citadins qui déterminent l'évolution de la vallée, telle que cette appropriation a été décrite plus haut. La seule force qui pousse la population à collaborer est la nécessité de trouver un moyen de subsistance. De manière simplifiée, on peut dire que l'économie de marché s'empare ainsi d'un bien commun et impose sa nouvelle loi dans un monde qui ne connaissait pratiquement pas l'usage de l'argent. La nécessité absolue de survie des autochtones permet aux promoteurs de s'assurer la participation forcée des habitants, réduits à une simple force de travail. Clôture, appropriation des biens communs par une minorité de surcroît étrangère au lieu (colonisation), situation de dépendance des habitants selon un statut de salarié hérité consécutivement à la clôture, asservissement au nom du besoin de survie sont les mots clés qui décrivent cette mutation profonde et imposent les nouvelles lois du marché décrites plus hauts. Il faut cependant remarquer que cette intégration forcée de la montagne a pour corollaire une ouverture de la société rurale à des échanges qui lui permettent d'échapper à l'enfermement d'un modèle traditionnel très contraignant.

L'état de colonisé se situe dans une tension entre besoin de survie, résignation et imagination:

- Le pouvoir du colonisateur (dominant) s'instaure au nom du besoin de survie du colonisé (dominé) qui a été démuné de ses propres moyens de subsistance (appropriation par des tiers).
- Ce besoin de survie engendre la résignation surtout parce que le colonisé ne perçoit pas de quels autres nouveaux moyens de subsistance il dispose encore, ou lesquels il peut encore organiser.
- L'imagination et la perception de ces nouveaux moyens, lorsqu'elles prennent forme, changent fondamentalement la

Idéaux - argent et marché

position du colonisé en l'orientant vers une forme d'autonomie libératrice.

Voici donc le cadre de notre expérience campé. Voyons donc en quoi consistait notre approche.

Identité et images autochtones

Il est important de préciser que notre recherche a eu lieu dans le cadre d'un institut et non comme partie habituelle du processus usuel de planification. Aussi étonnant que cela puisse paraître, le fait d'intervenir en tant que chercheur s'est avéré beaucoup plus favorable à une mise en pratique que si nous étions intervenus en tant que planificateurs, car les habitants nous ont accueillis avec plus de chaleur et d'esprit d'entraide que si nous étions destinés à leur imposer une solution par le biais de procédures ayant force légale. L'essentiel pour nous n'était toutefois pas de rédiger un rapport impressionnant mais plutôt d'avoir un impact positif sur la situation difficile de ces gens et de contribuer à dégager des solutions nouvelles et créatives qui soient réalistes. Lorsque nous avons démarré notre étude, nous avons abordé cette population avec l'intention de mieux connaître quelle image les habitants avaient de leur propre communauté, c'est-à-dire d'eux-mêmes, des autres, de leur passé, de leur présent et de leur futur. On nous avait donné l'excellent conseil de ne pas venir en proposant des solutions mais plutôt de demander de l'aide aux habitants pour nous aider à rédiger le papier que notre institut nous mettait sous pression de produire. Cette manière d'établir un premier contact avec les indigènes s'avérait idéale dans la mesure où elle faisait d'eux les principaux acteurs de la démarche et nous permettait d'être en position de retrait qui nous aidait à en apprendre davantage sur la situation effective.

Je ne crois pas qu'il y ait de conscience d'une identité propre ou d'une image de soi tant qu'il n'y a pas de comparaison possible avec d'autres profils ou modèles. Il était étonnant de voir à quel point les gens utilisaient plus ou moins explicitement toujours des comparaisons ou des références à leurs propres modèles ou à d'autres modèles pour parvenir à se définir eux-mêmes. Je ne pense pas qu'une culture traditionnelle ait une claire conscience d'elle-même aussi longtemps qu'elle n'est pas en contact avec le "monde extérieur", dans la nécessité d'une vraie confrontation avec cet autre manière de voir et de vivre. La population du val d'Anniviers (notre vallée) avait toujours connu l'autre monde mais n'avait jamais été confrontée au choix d'une autre forme de subsistance avant l'effondrement du modèle traditionnel que je viens de décrire sommairement. En fait, le processus que j'ai décrit n'est rien d'autre que le processus d'urbanisation d'une région rurale de montagne, en référence aux valeurs urbaines que j'ai décrites à propos des relations Sud-Nord et de l'urbanisation⁴⁴. Dans ce sens, les deux principales références qui jouaient un rôle central étaient d'une part le modèle rural traditionnel et d'autre part le nouveau modèle urbain. Ces deux modèles avaient tous deux des impacts soit positifs soit négatifs sur l'image que les intéressés avaient de leur propre situation; les habitants se trouvaient sous une quadruple influence soit positive soit négative de ces modèles soit rural soit urbain. Les influences négatives de l'un de ces modèles les incitaient à rejeter l'image qu'ils avaient d'un aspect très partiel du mode de vie attaché à ce même modèle, tandis que les influences positives les incitaient au contraire à reproduire l'image qu'ils avaient d'un autre aspect de ce modèle.

Par exemple, ils avaient une image négative de la ville comme source de bruit et comme lieu où les gens divorcent facilement; c'est

⁴⁴ Voir: 4 - Circulaire et linéaire - une réconciliation entre Sud et Nord.

pourquoi ils rejetaient cet aspect de la mobilité sociale urbaine, mais ils étaient pourtant séduits par les possibilités de contact et d'échange propres à la ville qu'ils ne trouvaient pas dans leur propre culture (cinéma, diversité des événements), qui signifiait qu'ils adoptaient cet autre aspect partiel du mode de vie urbain comme très positif. Et il faisaient de même avec leur propre culture; par exemple, ils avaient une image très positive de la communauté traditionnelle des villages (chacun connaît son voisin) et ils voulaient continuer à reproduire cette bonne proximité dans les liens entre les personnes, bien que la cohésion sociale ne fût pas aussi bonne que ce qu'elle avait été autrefois. D'autre part, ils trouvaient que la vie rurale s'avérait trop rude et exigeait trop d'effort (se lever très tôt chaque matin, travailler sans relâche) et ils rejetaient cet aspect, en essayant de proposer des solutions basées sur la régularité qu'ils croyaient percevoir dans la vie urbaine (horaire de travail, revenu fixe).

Cette manière de concevoir le futur avait pour inconvénient d'être faite d'une addition de petits aspects très partiels auxquels les intéressés avaient réagi de manière émotionnelle ou qu'ils avaient imaginés sous l'influence de modèles très différents. Ils n'étaient donc pas conscients des conflits inhérents à la combinaison de ces quadruples influences: par exemple l'influence négative de tel aspect de la culture rurale pouvait bien être en conflit avec tel autre influence positive du modèle urbain parce que ces deux influences n'avaient aucun lien entre elles et même aucun dénominateur commun. La raison de telles incohérences est la conséquence logique de l'impossibilité pour quiconque de définir sa propre identité dans le vide et de la nécessité de la définir en réaction à des modèles existants. Ainsi donc, leur image n'était née que de l'addition accidentelle de réactions contradictoires à différents modèles, au lieu d'être une construction cohérente basée sur un projet global qui soit en mesure de combiner harmonieusement les aspirations des

habitants avec les possibilités concrètes qui s'offrent en pratique. Il est évident que l'agrégat décrit ici de pièces difficilement conciliables ne pouvait pas procurer une base de décision pour un meilleur futur.

Il est intéressant de remarquer combien nos perceptions sont en jeu lorsque nous décrivons ce que nous souhaitons. Lorsqu'il est question d'offrir à une population les moyens de choisir son devenir, on part trop souvent du principe que les gens savent ce qu'ils veulent. En fait, nous sommes imprégnés de modèles divers et pétris de fausses représentations et il importe de travailler ces perceptions pour les épurer de toute contamination, de toute contradiction. Il est frappant, et c'est aussi la richesse de notre vécu, de constater combien ce vécu est marqué par notre passé et par des expériences très subjectives, liées à des contextes précis, dont nous tirons pourtant des conclusions d'ordre général. L'expérience de St Jean montre très clairement combien ces perceptions doivent être examinées d'une manière critique; elles contiennent certes la plupart de la matière brute, mais elles doivent encore être passées au feu, épurées et retravaillées. C'est ce que la démocratie doit faire; elle ne peut se contenter de totaliser l'expression de chacun; elle doit apprendre à confronter les opinions et à épurer les perceptions, dans un examen critique et constructif. Pour le cas de St Jean, les images qui se dégageaient de nos entrevues procuraient toute la matière de base, mais certains aspects devaient être mis en valeurs, d'autres devaient être au contraire contrés, et un nouvel équilibre devait encore se dégager de cette confrontation d'idées avant d'aboutir au choix d'une nouvelle voie pour le futur.

Identité et perceptions extérieures

Nous avons vu comment les diverses étapes du développement décrit plus haut ont participé à détruire la stabilité de la société rurale en l'ouvrant à d'autres perceptions de la vie et à d'autres possibilités

Idéaux - argent et marché

économiques d'assurer sa subsistance. Mais c'était en même temps, pour la société urbaine, l'occasion de venir découvrir le mode de vie rural; cette société urbaine s'est aussi forgé, à sa manière, sa propre image de ce que cette société rurale pouvait bien être et du rôle qu'elle pouvait bien jouer: les citadins considèrent immédiatement cette société comme un modèle romantique de bien-être. Cette image, conçue artificiellement, bricolée, n'avait que peu à voir avec la réalité parce qu'elle était principalement une projection de l'imagination des citadins, plus que le fruit d'une observation sérieuse. Cette image reposait sur trois composantes essentielles:

- 1) La première composante concerne la nature. L'image aux yeux des citadins: lever et coucher de soleil sur les Alpes, forêts et prairies, fleurs et animaux sauvages, l'eau pure du torrent, blancheur étincelante de la neige et des glaciers, santé d'un séjour en altitude (sanatorium), peintures et gravures romantiques. La réalité pour les ruraux: la nature est aussi dure et "cruelle", la vie en montagne est rude. Les habitants sont confrontés à la réalité d'un combat incessant contre les conditions physiques et climatiques tandis que les citadins rêvent d'une image romantique.
- 2) La seconde composante concerne l'alpinisme et le ski. L'image aux yeux des citadins: compétition, sport, effort, activité de loisirs, compensation au travail trop sédentaire et au manque de contact avec le rythme des saisons. La réalité pour les ruraux: effort du travail rural, absence de repos dans un rythme de travail ininterrompu, insécurité relative aux résultats de l'effort fourni, menace constante des conditions climatiques, du feu et des avalanches, pauvreté, absence de loisirs. Les habitants éprouvent la lourdeur de leur environnement complètement différemment que ne le font les citadins.
- 3) La troisième composante concerne la vie communautaire des villages. L'image aux yeux des citadins: authenticité, harmonie,

convivialité, solidarité, belles maisons à échelle humaine, matériaux rustiques de construction (chaleur du bois), mode de vie en harmonie avec la nature et avec le monde animal (vaches, chèvres, chiens, poules), produits frais de la ferme, image du bon sauvage. Réalité pour les ruraux: conflits entre voisins, pas de pardon, avidité, manque d'ouverture, difficulté de se marier, contrainte des traditions, sentiment d'emprisonnement par les conditions topographiques et géographiques, pauvreté du confort. Les habitants essaient de présenter autant que possible les apparences d'une communauté unie et harmonieuse mais souffrent du manque d'ouverture.

Il est intéressant de souligner combien nous sommes toujours exposés au regard des autres sur nous-mêmes, que nous soyons un simple individu ou un groupe social important. On pourrait presque dire qu'il n'y a pas de conscience de notre identité s'il n'y a pas de regard extérieur sur nous-mêmes, tant il nous est impossible de nous définir dans le vide. Nous avons tous besoin de cet interlocuteur. Or son regard devient vite contraignant. Combien de comportements n'adoptons-nous pas par simple conformisme, par simple désir d'être apprécié? Il est en effet trop épuisant de devoir tout repenser. Nous avons besoin d'une forme de sécurité que le conformisme nous offre, et qui est certes favorable tant que ce conformisme ne va pas contre notre nature. Dans notre société occidentale marchande, ce regard de l'extérieur a été considérablement renforcé par les forces du marché et par la publicité qui nous dictent sans cesse tout un mode de vie, au nom de notre survie tout d'abord, mais aussi au nom de notre promotion toute tracée, de valeurs fictives qui font le beurre de ceux qui les défendent. Nous devons donc nous défendre contre cette image de nous-mêmes projetée sur nous, pour la refaçonner à notre manière, selon notre véritable identité et notre vraie vocation personnelle ou communautaire.

Le tourisme comme moyen de définir l'identité alpine

Le tourisme a grandement participé à renforcer cette image que les citadins se sont forgée et se sont bricolée à propos du monde rural, et les habitants de la montagne trouvent dans cette image un moyen d'adopter une nouvelle identité qui mélange les aspects de leur passé avec les aspects de cette nouvelle possibilité d'échapper à l'enfermement dont ils souffrent.

Tous les outils traditionnels, qui ne trouvent plus aucun usage à cause de l'évolution économique et technique, deviennent les symboles du passé et sont utilisés comme décorations accrochées aux façades des bâtiments: râteaux de bois, traîneaux, corbeilles d'osier, ornent les pignons qui donnent sur la rue. Ils sont ce que B. Crettaz⁴⁵ appelle les restes: ils n'ont plus de signification mais seulement une valeur de musée; ils sont vidés de toute utilité aujourd'hui, mais sont utilisés pour renforcer l'image romantique artificielle que s'est bricolée la culture urbaine, sans essayer de montrer ce que ces gens de la montagne sont effectivement.

Dans le but de présenter l'image que les citadins projettent sur eux, les villages deviennent ainsi des théâtres où les habitants mettent en scène la vie traditionnelle du passé parce que c'est désormais leur nouveau rôle; ils ne sont du moins plus emprisonnés dans leur mode de vie austère d'autrefois et ils peuvent rester sur leurs terres d'origine et vivre de l'exploitation des ressources naturelles du lieu que les montagnes leur offrent et qui consistent justement en cet espace si vaste et en cet environnement naturel. Mais pour ce faire, ils doivent jouer le rôle que des étrangers veulent qu'ils jouent. Dans ce

sens, ils jouent un rôle qui s'accorde davantage à l'image que les citadins veulent se faire d'eux qu'à l'image qu'ils se font d'eux-mêmes.

Conformément à l'image détaillée plus haut selon ses trois composantes (nature, alpinisme et ski, communauté), les prospectus touristiques décrivent la montagne en fonction des besoins du citadin. Dans notre recherche, nous avons bien étudié cette manière de présenter la montagne à celui qui vient de l'extérieur, et y avons identifié attentivement les images symboliques utilisées pour vendre les différentes possibilités de séjour en hôtel ou en chalet, ou pour vendre la montagne comme un produit de consommation. Cette approche s'avère d'autant plus éloquente si on traduit tout simplement littéralement le texte du prospectus à la forme négative car on obtient ainsi une description caricaturale de la ville. En opposition à cette image pessimiste de la ville, les prospectus promettent la paix, un espace à l'abri des voitures, un environnement à l'échelle humaine, une bonne infrastructure à laquelle on accède rapidement, un appartement baigné de lumière, vue et soleil. Cette description idyllique, négation de l'image négative urbaine, correspond trait pour trait, mais en termes positifs, aux problèmes qu'on rencontre en ville. D'ailleurs ces descriptions ne correspondent souvent pas à la réalité pratique car elles sont une pure projection des attentes du citadin qui y croit tant bien que mal. Pourtant tout le monde sait que le soleil se couche très tôt en montagne, à cause du relief qui vient faire ombre très rapidement, que les villages sont situés en général plutôt bas dans la vallée, que le trafic est un problème insoluble dans ce nouveau type de villes de montagne que sont les stations de ski. Par ailleurs, les qualités reconnues aux activités sportives sont riches en expressions hautement symboliques: vitesse, pureté de la neige, lumière et expérience grisante du vide

⁴⁵ Bernard Crettaz: *La beauté du reste: confession d'un conservateur de musée sur la perfection et l'enfermement de la Suisse et des Alpes*. Ed. Zoé, Carouge-Genève, 1993.

Idéaux - argent et marché

évoquent la symbolique de la mort et de l'éternité par exemple, forme de libération abstraite qui fascine et attire.

Les nouvelles constructions touristiques (hôtels, équipements) ont recours à un langage architectural très élémentaire et caricatural, avec des structures en bois, des pierres apparentes qui font "plus vrai". Les hôtels sont souvent une pauvre copie des maisons traditionnelles dont le volume semble avoir été très exagérément gonflé, dans le but de contenir un nombre maximum d'appartements (jusqu'à 10 ou 15 niveaux), comme si l'architecte s'était trompé d'échelle dans ses dessins (échelle 10 à 1). Ou bien elles revêtent un aspect prétentieux dans l'utilisation qui est faite des matériaux, à la manière tibétaine ou nordique, pour créer une atmosphère exotique et plaire au touriste, par l'introduction de rennes avec des traîneaux par exemple.

J'arrêterai ici cette brève description; il était nécessaire de montrer combien l'image de l'identité de régions de montagne a été, en fait, dessinée par des besoins extérieurs et de montrer également que cette image permet aux habitants indigènes de trouver un rôle à jouer, un peu comme on joue un rôle au théâtre, et surtout de trouver une nouvelle source de revenu tout en restant chez soi. Il est vrai que ce rôle se fonde sur des restes du passé et qu'il n'est pas vraiment glorieux: il n'a rien à voir avec ce que ce rôle pourrait être s'il était l'expression de la véritable vocation de la montagne et si celle-ci était définie par rapport aux vraies ressources potentielles que recèle le lieu et que ses habitants se sentent appelés à apporter comme leur propre contribution à la collectivité humaine.

Il est intéressant de souligner que notre mode de vie occidental se construit de plus en plus sur des comportements d'imitation, sur des rôles que nous jouons pour rester intégrés au système des échanges. Il nous semble qu'il y va de notre survie et quiconque choisit d'autres

comportements se trouve très vite marginalisé. Notre société est de plus en plus exclusive et élimine ou marginalise de plus en plus de gens au profit d'un nombre toujours plus restreint. Cette image du théâtre jonché de restes évoque bien une réalité présente fondée sur des mythes artificiels de bien-être matériel, de succès, de compétition.

La Suisse comme bricolage d'une image idéale

Comme le fait remarquer B. Crettaz, il est frappant de voir combien l'image de la Suisse a été marquée par cette image que le 19^e siècle et l'évolution récente ont construite de l'identité alpine selon cette perception très romantique. La Suisse a adopté cette image comme son drapeau national.

Le chalet suisse et le village suisse sont devenus les symboles internationaux d'une béate félicité. Victor Hugo ne disait-il pas: "Le Suisse trait sa vache et vit en paix"? Heidi, la petite fille bergère d'une histoire populaire, est devenue le symbole de cette nouvelle identité suisse. Les Suisses ont bricolé leur propre image nationale à partir de quelques traits symboliques en référence à cette image rurale idéale d'un paradis villageois éternel: paix, liberté, démocratie, solidarité, simplicité, nature, paysage. La Suisse est parvenue à imposer son unicité et son propre mythe, sur la base de cette image idyllique du village suisse avec sa communauté harmonieuse et bon enfant, planté dans l'écrin d'un paysage sublime, et a réussi à faire croire au monde que cette image n'était rien d'autre que sa réalité de tous les jours.

Mais ce n'est qu'une image qui plaît aux touristes qui viennent en Suisse admirer la réalisation de ce mythe. Ils admirent la beauté de la nature et croient en ce mythe, et ils ne voient pas que le mythe n'a rien à voir avec la beauté réelle du paysage ni que ces villages sont

essentiellement une construction où les habitants jouent leur rôle d'acteurs de théâtre. La réalité reste cachée, derrière l'image.

Soyons clairs: naturellement cette critique virulente de cette illusion créée de toutes pièces ne diminue pas ma gratitude pour une situation privilégiée de sécurité et pour la réelle beauté d'une nature qui restent, dans tous les cas, des caractéristiques bénies de la Suisse. Mais il est fascinant de voir que l'image de tout un peuple, et même d'une nation, peut s'imprégner d'un mythe qui devient très contraignant pour ceux qui le subissent. Ces propos n'enlèvent pas à la Suisse sa qualité de communauté particulièrement paisible, à échelle humaine.

La recherche d'une nouvelle identité

Le but de notre recherche dans la Commune de St Jean était d'illustrer une autre forme de développement qui puisse être plus en contrôle des habitants. Le principal obstacle pour convaincre les indigènes de la réalité de cette autre possibilité résidait dans leur propre résignation car ils ne voyaient pas, pour leur futur, d'autres possibilités que l'alternative suivante:

- soit de vivre selon le modèle traditionnel qui signifiait une vie dure qu'ils n'étaient plus disposés à accepter,
- soit de vendre une partie de leurs terrains comme une absolue nécessité dans l'espoir d'attirer des promoteurs qui pourraient mettre en place les formes d'un développement qu'ils espéraient ne pas trop empiéter sur leur mode de vie.

La manière des habitants d'exprimer ces vœux montraient très clairement qu'ils sentaient bien les contradictions inhérentes à ces attentes, mais ils étaient cependant résignés à suivre ce chemin

ambigu par désenchantement et par incapacité de voir se dessiner d'autre alternative réaliste.

Par notre recherche nous avons essayé de contribuer à une meilleure compréhension des diverses possibilités qui s'offraient en fait à eux, tentant ainsi de briser cet état de résignation. Nos propositions furent présentées aux habitants lors d'une réunion publique et débattues avec beaucoup d'intérêt et d'animation. Il était clair que le processus de notre recherche avait agi comme catalyseur pour les aider à se faire une idée plus claire d'eux-mêmes et de leur futur. Malheureusement, pour des raisons financières et politiques, notre étude ne put pas être poursuivie au stade suivant de sa mise en oeuvre.

Il est intéressant de souligner ici l'importance de cet état de résignation qui motive beaucoup de nos attitudes: on ne peut rien faire, le système du marché est trop puissant, il faut bien vivre... trop souvent nous nous résignons à accepter le statu quo comme immuable. En fait, l'état n'est jamais immuable et donc il y a toujours quelque chose à faire pour créer une meilleure autonomie, de meilleures conditions de vie. Le principal ressort de la créativité est de nature spirituelle: c'est l'esprit qui nous fait bouger. C'est notre attitude et notre perception qui détermine notre faculté d'ouvrir nos voiles à son souffle.

Pour mieux illustrer comment notre intervention tentait de briser cette résignation, je vais décrire rapidement quelles étaient ces principales découvertes et propositions qui émergeaient de notre recherche ainsi que les nouvelles attitudes des habitants qui émergeaient lentement, relatives à leur manière de percevoir leur situation. Leur situation acquérait petit à petit un relief nouveau au fur et à mesure que se déroulaient les nombreux échanges que nous avons, entre chercheurs et habitants, au cours de cette période qui dura un peu plus d'un an.

Choisir son futur: les conditions

Le résultat de notre étude, tel qu'il fut présenté aux habitants, ressemblait à une sorte de gros livre d'images qui illustrait les différentes ressources qu'il nous paraissait possible d'exploiter sur tout le territoire de la commune de St Jean, incluant tout l'espace accessible, depuis les villages situés dans le bas jusqu'au plus hauts pâturages situés au-dessus de la limite de croissance des arbres. Ce livre d'images décrivait tous les types de développements possibles (rural, artisanal, touristique, écologique,...) et chaque proposition était accompagnée d'une estimation économique montrant les investissements nécessaires, les subventions possibles et la courbe envisageable de l'amortissement futur. Le but était de proposer des projets bien documentés, jusque dans le détail, pour illustrer et rendre crédibles ces diverses possibilités avec assez de conviction pour toucher la population et ouvrir ainsi de nouvelles perspectives.

1) Le premier but était de rompre la résignation. Même si le processus était participatif, il ne s'agissait pas d'accepter l'attitude des habitants comme irrémédiable mais il fallait la contrer résolument pour briser ce qui constituait un blocage à toute solution. En montrant de nouveaux moyens réalistes, nous pensions que nous pourrions surmonter cette résignation. L'environnement social et politique de la vallée était incapable de proposer des solutions vivables parce que le seul modèle représenté était celui de la monoculture du tourisme et que, avec la tendance à la concentration économique, l'éventail des solutions mises en oeuvre s'avérait de plus en plus pauvre et destructif de l'environnement naturel et social. La première étape nécessaire était donc d'élargir autant que possible l'état d'esprit des habitants et l'éventail des solutions perçues comme envisageables. Nous

avons pu constater combien cet objectif avait été pleinement atteint par notre prestation.

- 2) Le deuxième but consistait à libérer les esprits des modèles imposés. Il est très difficile pour ces montagnards de se libérer du poids de l'image décrite plus haut que la société citadine a bricolée en fonction de sa propre représentation de l'identité alpine et qu'elle a projetée sur la société rurale. Nous avons pu sentir combien les habitants de St Jean se sentaient forcés de correspondre à cette image pour survivre. Ils craignaient d'être différents non seulement de ce que les citadins voulaient qu'ils soient en fonction des modèles usuels mais aussi de ce que les autres habitants de la vallée attendaient d'eux. Et ils craignaient de devenir les habitants d'une "réserve d'Indiens", comme ils disaient, bien qu'il fût clair que cela les protégerait des influences négatives du type de développement urbain que le tourisme ne manquerait pas d'introduire, comme il l'avait fait dans les autres communes de la vallée. Dans ce sens, il ne suffisait pas de rompre la résignation des habitants mais il fallait aussi les aider à se sentir confortables d'être différents. Nous pouvons constater ici comme l'identité est quelque chose qui existe naturellement mais auquel il est pourtant difficile de donner une forme, surtout en regard de la pression extérieure qui, de manière paradoxale, participe aussi à donner une réalité à cette identité.
- 3) Le troisième but consistait à cerner la vocation de la commune, dans un esprit de différence et de complémentarité. Après avoir acquis la liberté de considérer chaque possible futur comme une sérieuse alternative envisageable, l'étape suivante de la démarche consistait à évaluer d'une part le potentiel de la communauté et de son territoire et d'autre part la possibilité de combiner les différentes sources de revenu offertes par le lieu, dans le but d'éviter la vulnérabilité d'un mode unique de développement valant pour monoculture. La première possibilité qui nous est

apparue clairement était celle d'une possible complémentarité entre l'infrastructure des villages du voisinage et ce que St Jean pouvait offrir grâce à l'excellente conservation de son patrimoine bâti et de son paysage. Au lieu de répéter ce qui avait été fait dans les autres villages, il semblait plus intelligent d'offrir une forme nouvelle d'hébergement où les touristes puissent jouir à St Jean de la combinaison d'un espace construit traditionnel bien entretenu avec la proximité d'une bonne infrastructure touristique en remonte-pente et en piscines des autres villages. Pour les habitants, cette idée n'était pas si simple à accepter, dans la mesure où l'apparence des villages traditionnels n'est pas aussi imposante que celle d'équipements modernes de prestige dont jouissaient les villages voisins. Ils avaient aussi l'impression de jouer un rôle de parasites vu que l'option se fondait sur ce que les voisins avaient mis en place. Ils ne voyaient pas que l'inverse était aussi vrai: l'authenticité de St Jean, dans sa complémentarité, pouvait aussi profiter aux autres communes.

4) Le quatrième but était de trouver une nouvelle forme d'exploitation pour l'élevage. Rapidement, il est apparu à St Jean que les gens étaient très attachés à leur passé rural et particulièrement à leur bétail. Il était indispensable de trouver d'autres moyens de pratiquer l'agriculture et l'élevage sans devoir subir les fortes contraintes du modèle traditionnel. Ces nouveaux moyens, selon une pratique qui prenait forme dans la vallée, consistaient à mettre le bétail en commun dans une étable en consortage où les propriétaires pouvaient prendre soin du bétail à tour de rôle. Une autre solution consistait à clôturer un certain ensemble de pâturages afin qu'il soit possible d'y mettre en pension de jeunes bovins de la plaine pendant les mois d'été, sans avoir pour autant à les garder ni à les traire chaque jour vu qu'il s'agissait de bovins encore trop jeunes pour mettre bas ou allaiter. Cette composante rurale était très importante parce qu'elle offrait

un revenu régulier tout en confirmant les habitants dans leur héritage, mais sans pourtant leur imposer les contraintes ardues de la vie traditionnelle. Par ailleurs, cette proposition avait l'avantage d'offrir aussi une solution facile pour l'entretien des surfaces en herbe sans avoir à faucher puisque le bétail se chargeait lui-même de maintenir l'herbe rase et offrait ainsi une bonne protection contre le danger d'incendie et d'avalanche qui sont les principaux dangers qui résultent d'un manque d'entretien des prairies.

5) Le cinquième but consistait à trouver une affectation pour le parc rural immobilier en voie de décrépitude. Tandis que les surfaces de terrain consacrées autrefois à l'agriculture et à l'élevage avaient fortement diminué ou étaient beaucoup moins intensément utilisées suite à l'évolution récente, nombreux étaient aussi les bâtiments ruraux qui étaient abandonnés, sans entretien et menaçaient de s'effondrer. Nous avons proposé un catalogue de solutions architecturales pour illustrer ce qui pouvait être fait de ces bâtiments dans le sens d'une reconversion fonctionnelle simple et combien cela coûterait approximativement. L'une de ces propositions envisageait de transformer ces bâtiments en hébergement simple pour touristes et consistait à montrer comment il était nettement préférable de ne procéder qu'à des altérations mineures dans le but de conserver autant que possible la substance originelle et l'apparence brute de ces constructions; cette option permettait une économie notable sur l'investissement et renonçait à dépenser davantage pour détruire en fait la substance même de ce qui faisait le charme de ces bâtiments aux yeux des gens de l'extérieur. Là aussi, l'idée de simplicité était difficile à faire accepter face au besoin implicite d'un certain prestige, au désir de réaliser quelque chose qui se voie bien et en impose.

6) Le sixième but consistait à proposer une manière d'intensifier l'utilisation de ces bâtiments une fois qu'ils auraient été rénovés. L'usage que nous proposons était une solution quelque peu

Idéaux - argent et marché

différente qui allait aussi dans le sens de ce principe de la complémentarité des moyens mis en oeuvre déjà mentionné. Il était facile de trouver des occasions de louer ces bâtiments aménagés à des privés pendant la période des vacances, mais les loyers auraient dû être passablement élevés et l'amortissement s'effectuer plus lentement, en vertu de la brièveté de ces périodes de location liées aux vacances, qui ne permettait qu'une recette réduite sur l'ensemble de l'année. Cette option d'un loyer élevé était en profonde contradiction avec le choix de proposer une forme d'aménagement très simple, et l'idée nous vint de proposer l'hébergement de sessions de formation ou séminaires dans le cadre d'entreprises qui souhaiteraient proposer une formation ou un temps de réflexion à leur personnel. On pouvait ainsi étendre considérablement la durée d'utilisation de cette infrastructure sur l'ensemble de l'année et donc réduire les loyers puisque la charge annuelle se trouvait répartie sur une plus longue période. Pour abriter les séminaires et les réunions, nous proposons de transformer l'ancienne école qui, malgré son caractère exigü, pouvait bien s'y prêter. Cette orientation donnait une nouvelle dynamique au centre du village et offrait une solution pour l'utilisation de ces bâtiments abandonnés. La désaffectation de l'école était ressentie comme le signe le plus flagrant du déclin du village parce qu'elle mettait en évidence le manque d'enfants, c'est-à-dire le manque d'espoir pour le futur. Le fait de proposer une nouvelle affectation nouvelle pour ce bâtiment symbolique créait donc une dynamique importante pour la population.

Ces buts et exemples ont été présentés ici pour donner une idée du contenu de ce livre d'images et du rôle qu'il devait jouer dans le processus. Il est aisé de voir combien chacun de ces exemples voulait aider les habitants à reprendre confiance en ce qu'ils étaient ou en ce

qu'ils pouvaient devenir. L'identité naît aussi de la découverte de son propre profil et des moyens concrets de l'exprimer.

Il est intéressant de souligner que ces divers buts représentent, au-delà de la spécificité de St Jean, les étapes typiques d'une prise de conscience et d'une mise en mouvement qui amène une collectivité à percevoir les possibilités qui s'offrent à elle et à mettre en place les mesures qui lui permettront de prendre meilleur contrôle sur son devenir.

C'est à ce stade de son évolution qu'elle rencontre certains obstacles qu'il est bon de détailler ici. Sur le chemin d'une plus grande autonomie et d'une meilleure expression de sa propre identité, la communauté de St Jean voyait plusieurs obstacles se dresser.

1) Premier obstacle sur le chemin de l'autonomie: la propriété

La forme de propriété d'une société rurale comme St Jean est structurée selon un modèle clair mais très compliqué; tout est fait pour assurer la sécurité et la stabilité. Chaque famille, au lieu de posséder quelques parcelles et bâtiments entiers, détient en fait plusieurs petites fractions de ces bâtiments et parcelles, réparties sur l'ensemble du territoire. Par exemple, un grenier (raccard), qui n'est en général pas très grand puisqu'il est fait d'un cube de bois de 5m de côté, posé sur une base en maçonnerie qui sert de cave, peut être divisé en 16 ou même 32 parts, et la cave également. Cette subdivision extrême joue un rôle important à titre d'assurance contre l'incendie, car le propriétaire ne perd pas tout son bien en cas d'incendie qui détruirait le bâtiment dans son entier, mais seulement une part relativement petite et la perte se verrait répartie sur plusieurs propriétaires. La même procédure s'applique aussi à la propriété du

sol, de sorte que chacun puisse jouir de terres meilleures et de terres plus arides.

Cette subdivision extrême est bien sûr un frein important au changement. Le fait qu'une partie des propriétaires a émigré en ville rend la situation encore plus difficile parce que ces gens non seulement sont géographiquement éloignés et plus difficiles à contacter mais ils ont surtout des priorités bien différentes, n'étant pas concernés de la même manière par le besoin d'un changement pour assurer la survie des gens du lieu. Comment est-il possible de prendre une décision commune concernant l'aménagement d'un bâtiment s'il faut réunir autant de monde et si une seule personne peut bloquer tout le processus parce qu'elle ne possède que 1/32 de la cave.

Il est intéressant de voir que notre proposition de clôturer les pâturages pour faire venir de jeunes bovins de la plaine en séjour d'été à titre de revenu accessoire ne pouvait se réaliser que si les propriétaires de ces divers terrains acceptaient de les mettre à disposition de la communauté et d'investir en commun dans cette entreprise. C'était pour eux l'expérience totalement nouvelle d'une forme de partage des responsabilités de l'investissement et de la jouissance des bénéfices, dans un domaine rural qu'ils connaissaient bien autrefois, mais cependant alors à une échelle purement individuelle ou familiale. Dans ce premier stade, ils faisaient donc l'apprentissage de la mise en commun et du partage, ainsi que d'une reconstitution des communaux qui allait même au-delà de ce que ces communaux avaient été dans la pratique du modèle traditionnel. Dans un second stade, il était proposé d'appliquer la même logique au domaine bâti, pour l'aménagement des bâtiments ruraux abandonnés dans les villages; pour les propriétaires, cela impliquait qu'ils mettent leurs parts respectives à disposition et qu'ils transforment les

bâtiments selon un processus collectif, dans le but de créer cette infrastructure, désormais commune, d'un hébergement simple pour touristes et pour séminaires d'entreprises qu'ils devraient plus tard exploiter conjointement.

Il est intéressant de souligner que cette transformation des rapports de propriété et cette audace d'investir ensemble et de gérer un patrimoine commun de manière conjointe proposait une solution hardie qui était bien contraire au modèle traditionnel de la propriété privée, et ceci d'autant plus dans un monde rural très conservateur. Pourtant cette pratique pouvait être sérieusement envisagée parce qu'elle reflétait malgré tout un comportement de solidarité et de sens de la responsabilité collective qui était propre au modèle traditionnel et qu'elle offrait aussi la seule solution possible pour éviter la perte irrémédiable de ce patrimoine en voie de destruction rapide. Le risque était donc mineur puisque la perte était de toute façon assurée si rien n'était entrepris. Par ailleurs, cette démarche permettait de créer un juste rapport de propriété collective qui remédiait parfaitement à la situation de désespoir dans laquelle se trouvaient les habitants et proposait une forme de solidarité qui liait les membres de la communauté dans un projet dont la réussite dépendait justement de la cohésion du groupe. Ainsi, en liant les membres, ce projet ne faisait que mettre en évidence, de manière palpable, l'exigence moins perceptible d'une solidarité et d'un consensus. Cet exemple était donc très parlant pour souligner cette dimension de la solidarité et du consensus. Cette forme de solidarité mettait en évidence le rôle de la terre et de l'accès libre et commun à cette ressource pour asseoir l'autonomie relative de la communauté.

La transformation des rapports de propriété au niveau du petit groupe et la création d'une propriété commune (communaux) lie et met en évidence le lien indélébile qui existe entre formes d'exploitation des

Idéaux - argent et marché

communaux, nécessité d'une solidarité locale et consensus communautaire sur la voie choisie.

2) Deuxième obstacle sur le chemin de l'autonomie: le consensus

Un autre obstacle était justement la nécessité de ce consensus concernant l'option choisie globalement par la communauté et les moyens de contrôle de l'application des décisions faites. Dans une société qui perd sa structure traditionnelle et commence à s'adapter à divers nouveaux modèles, l'un des principaux dangers réside dans le fait que les membres de la communauté commencent à agir de manière individualiste en fonction d'avantages personnels, souvent au détriment de la collectivité ou des autres membres du groupe, si la spéculation et les affaires se développent de manière incontrôlée. Il était évident qu'à St Jean les modèles traditionnels avaient régulé la vie communautaire et imposé des limites claires à la liberté individuelle dans son exercice contraire aux intérêts du groupe. Vu que ce système avait perdu son autorité, il importait de le remplacer par une autre manière de prendre des décisions et de veiller à leur application, surtout dans la mesure où la voie choisie nécessitait la cohésion des membres. Ce n'était pas un problème pour les habitants de s'adapter aux nouveaux modèles basés sur l'économie de marché et sur l'esprit d'entreprise qui sont des modes très individualistes de préparer le futur. Mais lorsque le projet communautaire nécessite la convergence des intérêts, la cohérence traditionnelle d'antan doit être remplacée par une nouvelle forme de cohésion communautaire qui repose sur l'acceptation de priorités communes avant qu'une quelconque initiative individuelle ne vienne occuper l'espace de liberté laissé ouvert et contredire les options collectives. Avec l'option de réaliser une forme de développement alternative à celle du modèle de promoteur pratiqué dans les villages voisins, une forme de consensus devait prendre forme:

- concernant la forme de futur que la communauté souhaite (la nature du projet),
- concernant les règles principales qui doivent être respectées pour atteindre ce but (les conditions d'exécution du projet),
- concernant les moyens d'un contrôle minimal nécessaire du comportement individuel et collectif pour assurer le respect de ces priorités (les moyens d'évaluation et de coercition).

Nous avons présenté le résultat de notre recherche aux habitants sous la forme de 12 panneaux sur lesquels chaque projet était illustré et décrit du point de vue financier. La présentation était très concrète et n'explicitait nullement comment les intéressés devaient se comporter. Pourtant, très rapidement au cours du débat, s'est dessinée la nécessité d'un accord des habitants entre eux pour rendre possible ce projet d'un développement plus autonome. Chacun admettait, par exemple, que l'une des conditions pour assurer cette forme de développement exigeait que chacun renonce à vendre du terrain afin d'assurer un meilleur contrôle des habitants sur l'utilisation de l'espace, et que chaque propriétaire de bâtiment devait accepter certaines règles qui devraient être respectées en cas de transformation, de manière que l'unité du village ne soit pas mise en péril. Dans ce sens, nous avons totalement atteint notre but qui consistait à présenter uniquement à travers quelques exemples concrets cette absolue nécessité d'un consensus entre tous.

Il est important de souligner combien centrale est la dynamique d'un groupe social et combien cette force sociale seule peut constituer la meilleure garantie pour la réalisation de la qualité de vie choisie, plus que n'importe quelle loi qui, bien qu'utile, ne pourrait servir à elle seule de fondement à une option aussi riche en potentiel. La

recherche de consensus est certainement un processus difficile dont j'ai parlé à propos de la mise en mouvement⁴⁶. Je n'y reviendrai donc pas ici mais il convient de bien souligner son importance dans un processus collectif qui cherche à créer des conditions favorables à la communauté. Sans cet accord, aucun projet n'est possible et le milieu est livré sauvagement aux forces du marché qui viennent diviser la communauté locale en stimulant l'individualisme et l'esprit de compétition plutôt que celui de la coopération et de la solidarité nécessaire à la réalisation d'un projet plus subtil. C'est ce que les paysans maliens qui décident d'un commun accord de ne pas introduire de semences OGM, selon l'exemple mentionné plus haut, avaient compris intuitivement sans qu'on le leur explique.

Le prophète

Pour rendre ces options proposées plus concrètes, surtout en ce qui concerne le choix de la différence, la complémentarité et la nécessité d'un consensus, nous avons organisé, pour les habitants de la commune de St Jean, une visite d'un village de Savoie (France) qui avait su prendre des mesures très claires pour préserver le contrôle des habitants sur l'exploitation des ressources locales. Ce village, Bonneval sur Arc dans la haute vallée de la Maurienne, avait opté pour un développement doux combinant agriculture, artisanat et tourisme. L'histoire de ce lieu ressemblait un peu à un conte de fées. Dans les années 60, une avalanche de neige avait détruit la presque totalité de ce village des hautes Alpes et les habitants étaient complètement désespérés face aux dévastations et au manque de perspectives d'avenir de ce lieu. Quelque jours plus tard, un jeune homme apparaissait, descendu du col qui fermait le haut de la vallée, comme venu de nulle part. Il avait marché depuis le nord de la France, apparemment sans but précis. Il s'installa dans ce village et

encouragea les habitants à reprendre espoir, à reconstruire le village et à choisir un mode de ressources douces qui leur permettent de garder tout contrôle sur leur futur: élevage, artisanat, accueil doux et personnel de touristes en très petit nombre. Il fut plus tard élu maire et devint l'inspiration d'une forme nouvelle de subsistance axée sur la combinaison de ressources simples et propres au lieu, dans la conscience des écueils à éviter. Cet homme était une forme de prophète qui semblait tomber du ciel et venait incarner toutes les aspirations de cette population à rester chez elle, dans un cadre très frugal, mais aisément vivable, tissant avec les quelques visiteurs une relation amicale d'hospitalité chargée d'humanité. Un guide de cette qualité est un privilège rare pour permettre au changement de se concrétiser dans des conditions aussi favorables. Néanmoins cette présence du guide n'est pas absolument nécessaire, mais toutefois la clairvoyance de quelques-uns reste indispensable pour asseoir les justes bases d'un nouveau modèle.

L'impossibilité d'un tourisme authentique

Bien que, pour les régions de montagne, l'agriculture ne soit plus en mesure d'assurer la subsistance des gens du lieu depuis que son insertion dans une économie plus large a mis en évidence la pauvreté relative de ses moyens de subsistance, l'espace n'en reste pas moins la ressource principale des régions de montagne; ce sont en effet l'environnement, le paysage, les conditions climatiques, le caractère virginal du milieu naturel et social qui constituent l'héritage apte à être mis en valeur pour trouver de nouvelles ressources qui viennent compenser la perte de revenus agricoles. Le tourisme est certainement le potentiel le plus important sur lequel puisse de nos jours table la subsistance en régions de montagne, particulièrement depuis que les citadins, face à la dégradation du mode de vie urbain, ressentent de plus en plus le besoin d'échapper aux trop fortes pressions de leur

⁴⁶ Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

Idéaux - argent et marché

milieu pour conserver un équilibre personnel qui manque, en ville, d'une authentique relation avec la nature, avec les rythmes des saisons, avec l'exercice physique.

Mais le tourisme est aussi le potentiel majeur de destruction des ressources naturelles de la montagne. Paradoxalement, le tourisme détruit les ressources qui le font vivre. A l'origine, c'est le cadre naturel et traditionnel qui attire le tourisme. Pourtant l'accueil du tourisme exige l'aménagement d'équipements de type urbain qui viennent justement détruire la nature de ce cadre qui est à l'origine de l'attraction. Le tourisme, en effet, aime visiter cette image de la tradition, mais il ne le fait qu'en restant à l'extérieur, sans trop se mouiller. Le touriste, en général, veut conserver son confort; il refuse de s'adapter, il refuse de se plonger totalement dans le milieu qu'il visite. Il ne vient qu'en visiteur, qu'en voyeur. C'est pourquoi le milieu naturel devient pour lui environnement et paysage, c'est-à-dire comme une belle carte postale qu'on admire mais dans laquelle on ne vit pas. Ainsi donc, le touriste, en venant en voyeur, transporte avec lui tout un mode de vie, un comportement habituel, ses propres valeurs et surtout ses propres conditions matérielles d'existence. Cet autre mode de vie s'implante ainsi petit à petit et se met à dominer la vie rurale car les moyens de ce nouveau mode de vie sont plus imposants que ceux du monde traditionnel. C'est donc une forme de colonisation de la montagne par la ville qui s'instaure très naturellement, tant du point de vue culturel que du point de vue économique. Les valeurs changent, le mode de vie évolue, l'apport d'argent divise, corrompt et crée la stratification sociale. De la sorte, toute amélioration de l'infrastructure touristique constitue donc un pas vers la destruction des ressources précieuses qui justement attireraient les visiteurs parce qu'elles étaient encore immaculées et pures. Le tourisme, même s'il veut vraiment mettre en valeur la tradition, ne fait que tuer celle-ci jusqu'à saturation du site et jusqu'à

l'abandon de ce lieu pour d'autres ressources plus fraîches, ailleurs. Il est choquant de voir que le tourisme consomme une forme de virginité qu'il détruit, et ceci malgré toute la volonté de respect dont les visiteurs pourraient faire preuve.

Fondamentalement, on peut toujours se demander dans quelle mesure l'intégration d'un milieu pauvre et économiquement faible peut s'effectuer dans de bonnes conditions ou au contraire ne peut qu'engendrer une forme de colonisation et de destruction. Certaines populations en Amazonie ont résolument choisi de se fermer aux influences extérieures. Cette option doit être respectée car elle repose sur une profonde sagesse, qui n'est peut-être pas la solution pour tous.

Une vraie forme de tourisme qui respecte absolument le milieu qu'il visite exigerait une adaptation totale à la société visitée: vivre nu dans la forêt tropicale en chassant à la sarbacane, vivre dans le froid avec les esquimaux en partageant leurs us et coutumes jusque dans le détail. Le visiteur n'est alors plus voyeur; il s'essaie à un autre mode de vie en oubliant complètement son identité afin de mieux découvrir celle de l'autre. Naturellement, ce n'est qu'une adaptation passagère pour celui qui s'y soumet mais elle permet un enrichissement authentique; à la fin de l'expérience, chacun retrouve sa propre identité et ses marques, avec certainement un changement fondamental irréversible car une expérience aussi radicale ne peut pas laisser inchangé. Mais qui est prêt à se livrer à cette expérience? Qui est prêt à s'exposer à cette forme de souffrance qu'est la perte de ses repères familiers, d'une part relative de son identité pour mieux rencontrer l'autre? Quelques rares individus très bien ancrés dans leur identité qui peuvent s'offrir le luxe de s'en passer pendant quelques semaines. On est bien loin du tourisme de masse qui défigure les

côtes de nos mers ou les villages exotiques, qu'ils soient en montagne, à notre porte ou à l'autre bout du monde.

Néanmoins, le tourisme reste le moyen idéal pour permettre la rencontre des diverses cultures, pour faire se rencontrer des gens d'horizon complètement différents. Le tourisme est une ouverture, tant pour l'habitant de la montagne que pour le citadin, pour l'indigène des tropiques que pour l'occidental. Il est pourtant regrettable que ce soit toujours le riche qui se déplace pour jouir du cadre de vie du plus pauvre, et lorsque c'est l'inverse, ce n'est plus du tourisme mais c'est souvent l'immigration clandestine et l'exploitation économique du visiteur. La qualité de l'accueil est trop souvent à sens unique, et en rapport avec la richesse du visiteur, du moins dans notre société marchande qui a perdu le sens du lien.

Toutefois, en étant réaliste, on voit qu'une forme douce de tourisme est toujours possible, qui repose tant sur la conscience des visiteurs que sur celle des hôtes. Les gens les plus conscients aiment visiter des lieux bien préservés et faire de belles photos d'un cadre de vie resté comme il était il y a longtemps déjà. Il existe d'ailleurs une charte du tourisme responsable qui cherche à encourager ce type de développement en procurant quelques lignes directrices. La forme idéale de tourisme repose vraiment sur la faculté d'apprendre à s'adapter, c'est-à-dire surtout à abandonner momentanément ses habitudes, pour mieux approcher l'autre culture avec un regard neuf désireux de découvrir qui est l'autre, dans le respect et la fascination de la différence. Il ne s'agit pas seulement de se détendre et de se changer les idées, mais il est question d'une véritable croissance personnelle qui ne peut se faire sans prendre quelques risques face à l'inconnu qu'elle rencontre, pourtant sans se perdre soi-même. Naturellement cette rencontre réciproque de deux personnes issues d'horizons radicalement différents ne peut durer que brièvement, le

temps de vacances, le temps d'un sabbat, surtout dans la mesure où l'hôte compte tirer un revenu de cet accueil. La qualité de cet échange dépend bien sûr de la qualité du comportement des personnes impliquées, de la clarté de leur regard sur l'autre, de leur capacité de rencontrer la différence sans s'imposer mais sans se cacher non plus. Le slogan "*small is beautiful*" reste certainement la clé principale du tourisme, car cet échange authentique ne peut se faire qu'à très petite échelle, et surtout en respectant l'échelle du temps, car la précipitation tue.

Un authentique tourisme débouche inévitablement sur une autre pratique de l'accueil, et cela vaut aussi pour nous occidentaux, dans notre attitude face au migrant, au réfugié et à l'étranger qui vit chez nous. Et là, il y a beaucoup à faire pour changer fondamentalement nos pratiques.

La nature de l'identité

En guise de conclusion, nous pouvons revenir brièvement au concept d'identité dont j'ai traité déjà à propos des relations Sud-Nord et de la réconciliation⁴⁷. La démarche exposée ci-dessus met en évidence plusieurs caractéristiques de l'identité:

- L'identité n'existe pas en tant que telle, mais elle est un procédé en devenir, non un produit.
- L'identité est un apprentissage, c'est une mutation de la personne et de la communauté.
- L'identité est un choix concernant les priorités, basé sur ce qui est essentiel. C'est une recherche de sens. Comment nous situons-nous dans l'univers?

⁴⁷ Voir: 4 - Circulaire et linéaire - une réconciliation entre Sud et Nord.

Idéaux - argent et marché

- L'identité est prise entre le besoin de savoir à quoi nous appartenons et le moyen de nous sentir ancrés dans la vie, parmi les autres, sur la terre.
- L'identité, en tant que processus, est aussi une recherche de moyens d'expression, de moyens de réalisation, de moyens de concrétiser ce que nous ressentons.
- L'identité est une forme de résistance autant qu'une forme d'ouverture.
- L'identité est un équilibre conscient entre l'intégration (similarité) et la marginalisation (différence).

La recherche de cette identité est fondamentale pour nous aider à trouver la vie. Elle ne peut se faire qu'en nous libérant des forces oppressives du marché. Car, dans le marché, il n'y a pas d'épanouissement possible. Ce marché, s'il doit continuer à exister, doit du moins être sévèrement contrôlé. Et seul un sens clair de notre identité, de notre responsabilité personnelle et de notre vocation humaine peut nous guider sur cette voie de la libération. La pratique du don, la réciprocité et la gratuité redeviennent alors possibles comme modes d'échanges qui créent l'humanité.

6) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES D'EVOLUTION

Deux attitudes de peur de la vie

Nos représentations du monde et la peur du vide

Par la description des mécanismes du marché et de notre attitude qui cherche refuge dans les aspects matériels de la vie, j'ai illustré combien la tendance à réduire la réalité à ce que nous pouvons en palper et en mesurer relève de la peur de nous trouver confrontés à la réalité trop complexe de la vie. Nos mesures nous offrent des échelles de graduation qui nous permettent de figer le tableau et d'établir une échelle de valeurs unique pour tout. Il est évident que cette représentation artificielle du monde selon l'étalon de l'argent est complètement fausse, mais elle nous sécurise en créant un monde artificiel et fictif qui sert de code de comportement à l'ensemble de notre société. Tout se trouve ainsi réduit et réglé. Nous n'avons plus qu'à nous adapter.

Je suis en fait toujours devant un choix décisif: soit je me leurre en croyant que cette représentation est fiable, alors que je sais pertinemment qu'elle est fausse, soit je discerne sa tromperie et admetts que toute représentation du monde est fausse et sans rapport avec la réalité objective. Nos perceptions et nos représentations ne sont que les images simplifiées que nous nous sommes construites de la réalité et elles deviennent donc notre réalité puisque nous agissons en fonction de cette perception; nous ne pouvons faire autrement car nous n'avons pas d'accès à la véritable réalité qui nous échappe sans cesse, ne serait-ce que par tous ses aspects cachés.

Si je veux échapper à cette illusion, à cet enfermement d'une représentation simpliste, et surtout si cette représentation est fondée sur l'échelle de l'argent qui est plus trompeuse que toute autre, je dois me risquer au-delà de cette grille de compréhension simplifiée et assumer moi-même mes choix dans des situations complexes que je ne peux plus mesurer mais où je dois appliquer toute la finesse de mon jugement et avoir recours à toutes mes facultés; je serai ainsi confronté au vide qui est le propre de la vie, ce vide habité et profondément intense du silence, du désert où bat le coeur insaisissable de l'existence à l'état brut.

La matière, apparence trompeuse

Nous avons vu aussi combien la matière est une illusion trompeuse car, en la saisissant, nous croyons saisir la vie et établir notre contrôle sur le monde et sur notre propre vie. Pourtant cette matière nous échappe sans cesse, et même si nous parvenons à l'accumuler, elle perd toute vie dès qu'elle est dans nos mains. En fait, elle n'a de vie que lorsqu'elle circule et qu'elle est partagée et échangée dans un esprit de gratuité ou du moins de générosité. La matière, comme le décrit Mauss, se charge du *mana* ou du *hau*, et devient vivante par son mouvement même. Ce n'est pas elle qui revêt en fait l'esprit, mais c'est nous qui l'en chargeons. Accumulée à des fins égoïstes, elle perd son esprit constructif et se charge de mesquinerie et d'avarice. Transmise, donnée, offerte, elle prend sur elle toute la générosité et l'idéalisme du don. Elle est un peu comme le vélo: c'est son mouvement qui lui confère sa nature. La matière ne devient alors que le support ou la face visible de l'esprit.

L'idéalisme est alors cette approche pragmatique de la vie qui sait voir l'esprit qui anime la matière. C'est un réalisme parfait qui sait voir aussi au-delà des apparences. Dans la mesure où sa perception

déborde sur l'invisible, il se libère du point lourd de la matière inerte et revêt la dynamique de l'esprit qui l'anime. Il y a toujours deux perceptions possibles d'un même événement: celle qui fait une lecture matérialiste et celle qui fait une lecture spirituelle. La seconde inclut la première, mais, par sa largesse, accède à un niveau supérieur de connaissance. Cette acquisition de la connaissance est vraiment mystérieuse; ce sera le thème de la prochaine partie de cet essai⁴⁸.

En nous aventurant au-delà du décor simpliste de nos projections, nous sommes mis au défi de prendre conscience de notre perception et de ses lacunes et d'effectuer les choix nécessaires sans jamais disposer de toutes les données et certitudes souhaitées. L'enjeu devient: chercher, innover, inventer, créer. Trouver une forme de vie qui soit l'expression profonde de notre vérité requiert toute notre créativité. Elaborer une proposition qui reçoive l'aval de l'ensemble de la communauté est une aventure qui mobilise toutes nos facultés. Cette aventure exige de nous de fournir un effort et de courir un risque. La peur de nous aventurer sur ce terrain nous renvoie inévitablement au tableau simpliste de nos représentations mal dégrossies et de nos méthodes seulement quantifiables, mais elle nous ouvre aussi à la relation vécue et imprévisible.

L'aventure créative se fonde inévitablement sur la générosité et sur le don. C'est alors seulement que nous revêtons notre vrai visage, celui qui exprime notre vraie nature, et que nous pouvons exprimer collectivement le vrai visage de ce qu'est l'humanité.

⁴⁸ Voir: 6 - *Savoir et connaissance - une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés.*

Humilité, imagination et perception

Pour dessiner un animal, il faut surtout savoir observer, voir comment il est construit, quel est son mouvement, quelle est sa vraie nature matérielle et spirituelle, puis seulement alors tracer les traits qui tentent d'exprimer cette nature. Notre relation au cosmos est semblable; nous devons apprendre à discerner l'invisible et à l'exprimer en le mettant en formes. C'est là un apprentissage d'humilité qui prend autant en compte ce que nous savons que ce que nous ignorons.

Notre conscience est en nous, elle est notre seule réalité, et c'est en fonction d'elle que nous agissons. Dans ce nouveau contexte ouvert à l'inconnu, l'imagination devient aussi une expérience, un processus de vie et de découverte, et non plus seulement un acte de gestion matérialiste. Elle nous ouvre à cet invisible. Elle nous permet de le percevoir. Et une nouvelle conscience naît, en transformation permanente.

7) NOTRE EXPERIENCE A NUMBUGGA

Il y a quelques années (fin 2003), nous nous sommes installés, ma femme - qui est Australienne - et moi, en Australie pour mener, dans une étroite relation avec la nature, une vie axée à la fois sur la contemplation et sur les aspects très pratiques de notre subsistance. Notre désir profond est de centrer notre vie sur sa dimension spirituelle et de mettre en oeuvre les moyens quotidiens d'une relation équilibrée avec la nature, en repensant nos besoins et en cherchant les moyens les plus légers et adéquats de les satisfaire. Cette recherche souhaite aussi s'ouvrir à l'accueil des autres afin de partager tant les questions que les réponses esquissées, dans le cadre de quelques séminaires sur des thèmes écologiques ou spirituels, qui soient l'occasion pour nous tous de repenser nos modes de vie et de partager nos expériences pour faire progresser une réflexion qui n'est en fait jamais achevée. Situé un peu en retrait de la côte océane des New South Wales, à quelques 450 km au sud de Sydney, le lieu de Numbugga où nous vivons est implanté sur une croupe en pente douce entre une crête et une rivière, dans un contexte très paisible de forêts d'eucalyptus, face à un parc national (South-East Forests National Park), avec pourtant quelques prairies à proximité de notre habitat.

Cette expérience très concrète en voie de réalisation encore précoce nous permet de tester les aspirations présentées dans cet essai et de proposer concrètement des solutions à chacun des problèmes qui se posent dans notre quotidien, à la mesure de nos compétences, de nos moyens et surtout de notre capacité d'adaptation. Je vais donc ici présenter sommairement les quelques réflexions issues de cette pratique qui me semblent intéressantes en ce qui concerne notre

insertion au système du marché et de l'argent ainsi que la pratique des alternatives fondées sur l'idéal.

Subsistance

Naturellement, dans notre société d'intégration et d'interdépendance, il est difficile de proposer une alternative au marché. La pratique la plus performante consiste certainement à vivre une forme d'autosubsistance, aussi importante que possible mais toujours relative; la pratique de la subsistance crée des conditions de réalisme qui enlève au marché une grande part de son jeu spéculatif. La valeur est celle du besoin et le prix celui de l'effort. Mais la subsistance est une solution en soi non parce qu'elle constitue une alternative au marché, mais surtout parce qu'elle engendre et entretient une autre relation à l'argent qui ne devient plus l'intermédiaire obligé. C'est pourquoi l'accès à la terre est un droit fondamental: il libère de l'emprise de l'argent et crée le lien communautaire, surtout dans la mesure où la terre n'est plus privée mais gérée par la communauté à titre de commun. dans notre situation de Numbugga, nous avons le privilège d'avoir cet accès inestimable à la terre que nous partageons volontiers avec ceux qui le désirent; et nous tentons de cultiver les produits simples nécessaires à notre alimentation de base, du moins ceux qui croissent organiquement.

Les LETS

Dans la région où nous vivons, les gens n'ont que peu de liquidités et ils n'ont donc que peu de possibilités de financer leurs besoins dès que ceux-ci sont plus importants, car l'emprunt est coûteux. Le système des LETS (Local Employment and Trade System), dont j'ai parlé plus haut, offre donc une alternative sérieuse. Récemment nous avons rencontré une femme qui a pu construire en ayant recours uniquement à des services rémunérés en monnaie locale, à part

quelques milliers de dollars initiaux venant de ses économies. Bien sûr, elle achève sa construction, qui reste évidemment très simple, avec un montant important de dettes qu'elle devra rembourser en procurant elle-même des services puisque cette dette ne saurait être rachetée par une somme d'argent. Elle s'oblige donc à un travail intense au service de ses semblables, alors qu'elle a déjà bénéficié du produit de ce travail qu'il lui reste à produire. Grâce à ce système fondé sur la confiance, elle peut déjà habiter sa maison et vivre chez elle. Sa dette est bien le signe que l'argent local est fictif puisque cette dette n'a en fait aucune valeur à part le désir de cette femme de rembourser ce dont elle a profité. Nous sommes en fait dans un cas tout à fait typique de cette forme de fonctionnement. Des gens lui ont construit une maison et elle s'engage elle-même à rendre service à d'autres. La comptabilité joue ici un rôle très réduit, pour ne pas dire nul. En fait, on est presque là dans un cas de gratuité. Chacun donne tout simplement ce qu'il peut offrir.

La pratique de LETS n'est pas si simple à mettre en place et à faire fonctionner, car il faut trouver les compétences requises au sein même du réseau local d'échange qui accepte la monnaie locale fictive comme système de comptabilité. Le nombre des intéressés est bien sûr très réduit et les compétences annoncées ne sont jamais prouvées avant que quelqu'un ne les ait testées, sauf lorsque ce sont des entreprises locales bien implantées qui acceptent la rémunération en monnaie fictive locale. La démarche est donc plus fastidieuse et plus risquée car elle demande de la créativité pour imaginer d'autres manières de faire et de la confiance en ayant recours la plupart de temps à des non-spécialistes. C'est en effet un des grands atouts de la monnaie locale de permettre à chacun de pratiquer des activités qui ne relèvent pas directement de son champ professionnel. Chacun peut ainsi s'initier à d'autres savoir-faire qui confèrent dès lors une autre identité plus complète. Comparativement, les services professionnels

Idéaux - argent et marché

spécialisés ne sont pas forcément plus performants, dans une région fortement sous-qualifiée.

Les WWOOFers

Ce bizarre nom de WWOOFers provient d'un sigle: Willing Workers On Organic Farms. Cette association à laquelle adhèrent des hôtes d'accueil et des gens désireux de découvrir l'Australie, qu'elle met en contact les uns avec les autres, permet aux voyageurs de trouver un hébergement chaleureux et personnalisé contre quelques heures de travail quotidien. Ce contrat, à la base purement économique, ne tarde pas à s'accompagner aussi de tout un échange personnel et culturel, selon la provenance et l'ouverture des participants, qui s'avère très riche. L'aspect économique se voit ainsi réduit à sa plus simple expression, comme prétexte à un réel partage. Et les échanges sont surtout régis par la générosité de chacun. Le voyageur donne son temps et sa peine et les hôtes veillent à assurer son bien-être et à satisfaire sa curiosité. L'expérience de ce type d'échanges est extrêmement riche car elle n'a pas recours à l'argent, elle ne mesure pas ce qui est échangé, sauf très grossièrement, de manière globale. Le besoin de l'échange, en termes de complémentarité économique, génère donc le contact humain.

La réciprocité et le don

Dans la partie de cet essai consacrée à la pauvreté et à la richesse, j'ai déjà exposé nos principes de gratuité et notre tentative de pratiquer un échange qui soit motivé par le besoin et la disponibilité plus que par le goût de la rémunération ou du profit. C'est la pratique de la réciprocité qui ne s'éloigne pas beaucoup de celle des monnaies locales, comme on vient de le voir, à part le fait que la comptabilité y est moins stricte puisqu'elle reste globale.

Notre position est aussi un peu différente de celle d'unités familiales traditionnelles, dans la mesure où nous cherchons, avec nos séminaires et retraites, à offrir une forme de service communautaire. Ceci permet d'impliquer davantage de gens qui voient dans notre activité et dans ce lieu un utilité évidente pour la collectivité locale; ils sont donc plus motivés pour donner un coup de main ou aider à une tâche ou une autre. Cependant, jusqu'à maintenant, nous avons davantage essayé de mettre en place notre infrastructure élémentaire par nous-mêmes et nous attendons un peu de voir comment ce lieu se développe de manière organique avant de tenter d'attirer les gens artificiellement par une information qui les appellerait à participer. Une croissance spontanée et naturelle nous semble plus favorable qu'une participation forcée. C'est en vivant surtout comme cela nous semble juste et en ouvrant nos portes pour partager notre vie quotidienne que nous créons des liens naturels. Cependant il s'avère nécessaire aussi d'informer sur la nature de nos intentions et sur notre engagement pour mettre aussi en évidence ce qui est possible ici et quels sont nos besoins de soutien et d'appui concret pour réaliser ces aspirations. Dans ce sens, après trois années de démarrage, il sera bon très prochainement de rechercher plus intensément à associer des personnes extérieures pour qu'elles puissent participer à la mise en place et à l'animation de ce lieu. Ces personnes pourront apporter leurs propres idées et les mettre en oeuvre en apportant aussi d'autres forces. Le revers de la médaille, de notre point de vue, c'est le danger de trop compter sur ces apports extérieurs pour faire fonctionner quelque chose qui nous concerne nous en priorité puisque c'est le lieu où nous vivons. Où se situe dans ce cas la limite entre intérêt personnel et intérêt commun?

La transparence s'avère dans ce sens une qualité essentielle car elle doit offrir à chacun un contrôle suffisant sur le déroulement du

processus et aussi une possibilité d'exprimer ses propres idées, propositions, doutes, questions, critiques.

Comme avec les LETS, une démarche de ce type aide chacun à acquérir de nouvelles compétences par la pratique de responsabilités et de tâches qui ne correspondent pas forcément, au départ, à une aptitude de la personne qui les pratique. C'est comme chez les Aymaras: on apprend parce qu'on est mis en position de responsabilité. On est ici à l'opposé diamétral du marché: la fonction est faite pour développer la personne et non pas la personne au service de sa fonction.

C'est aussi notre expérience personnelle; étant confrontés à nombre de défis simples d'ordre matériel, jusqu'alors inconnus, nous nous sommes mis en position d'apprendre et de pratiquer nombre de métiers nouveaux: cultiver, construire, entretenir la route, les prairies, la forêt, faire fonctionner la pompe. L'autosuffisance, en renonçant à recourir à des services spécialisés, pourrait certes, poussée à l'extrême, devenir une forme d'enfermement qui irait dans le sens contraire de ce que nous voulons créer.

Dans ce sens d'un apprentissage partagé à croissance organique, notre projet de construction d'une maison solaire devrait permettre de former divers corps de métier par la pratique de techniques particulières peu connues ici et pourtant spécialement bien adaptées à la construction d'une maison écologique, bioclimatique et solaire. La technique du pisé ou celle des planchers à hourdis ou des dalles solidaires béton-bois offrent des solutions écologiques, économiques et biologiques très adaptées. Il est donc bon de favoriser la formation de jeunes locaux à la pratique de ces métiers. On peut imaginer aussi là une forme d'échange basé sur la pratique des LETS ou sur celle des WWOOFers.

Mais ce n'est là encore que musique d'avenir, car notre lieu reste encore très modeste et simple, dans l'attente d'une évolution qui doit encore se préciser, dans une écoute des besoins du présent. Toutefois nous sentons bien tous les potentiels qui résident ici afin de développer des alternatives économiques et surtout d'autres modèles de relations.

8) DES CONSTATS ET DES OUTILS

Plutôt que de conclure, il importe, à ce stade de la réflexion, d'ouvrir aussi grandes que possible les portes du changement. Pour cela, je désire proposer dans ce dernier chapitre une forme de mise en oeuvre de la matière abordée dans les pages qui précèdent afin d'en faire un outil de mise en mouvement. Je vais donc reformuler, en quelques mots, les éléments dominants de la matière principale de cette réflexion, et ceci sous deux formes:

- 1) des constats qui expriment une autre perception de notre réalité et qui, parce qu'ils transforment notre manière de voir, sont destinés à générer d'autres attitudes et de nouveaux comportements,
- 2) ainsi que des outils qui constituent des instructions plus précises et concrètes par rapport à notre quotidien.

Naturellement, la ligne de démarcation entre constats et outils reste relativement floue. Rappelons qu'il ne s'agit pas de produire ici un essai académique parfait ni une méthode intellectuellement inattaquable, mais qu'il s'agit, face à la complexité de notre société, de proposer très concrètement quelques attitudes constructives qui aident chacun de nous à transformer nos relations ici et maintenant. Il s'agit d'un témoignage, d'une prise de position qui veut inciter à la mise au mouvement, au détriment peut-être de la pureté formelle de la présentation. Ce n'est rien d'autre qu'un défi à la survie.

Je présente ces constats et outils dans l'ordre de l'exposé qui précède; la numérotation est donc purement arbitraire car elle correspond à l'ordre d'entrée en scène. Ces constats et outils sont souvent présentés sous la forme de listes numérotées. Cette manière de faire

est inspirée des nombreuses listes du bouddhisme qui parlent des 3 bijoux, des 4 vérités, des 5 agrégats. Il faut voir surtout dans cette manière de faire une bonne pointe d'humour; la réalité est complexe et nous n'arrivons pas à la saisir; nous la simplifions donc et cela rend notre action plus aisée. Il y a donc derrière chacune de ces listes un clin d'oeil qui dit: ce n'est pas si simple que ça! Mais essayons malgré tout de dire et de faire.

1) Les mécanismes de l'argent et du marché

Constat 1: le paradoxe de l'argent

Bien qu'il soit un métal insignifiant et sans valeur propre, notre avidité et nos passions chargent l'argent d'un pouvoir extraordinaire capable de bouleverser toutes nos relations et de mettre la planète à feu et à sang.

Constat 2: réciprocité, inégalité et don

- *Les sociétés traditionnelles pratiquent en général une forme de réciprocité qui ne comptabilise pas chaque geste mais évalue globalement un équilibre.*
- *La pratique du don implique forcément une forme d'inégalité toujours changeante et dynamique, née de la diversité, qui ne résulte pas de l'exploitation comme dans l'économie de marché, mais de la nature du don qui est par essence gratuit, inégal et donc imprévisible.*

Constat 3: le troc est un accord global

L'accord du troc est global,

- *parce qu'il met en rapport les valeurs de deux objets en principe peu comparables,*

- et parce qu'il lie deux acteurs doublement impliqués.

Chacun d'eux doit trouver en une seule et même personne (l'autre) celui qui propose ce dont il a besoin et qui a en même temps besoin de ce qu'il propose.

Constat 4: les 3 avantages de l'argent

Malgré son pouvoir pernicieux, l'argent présente 3 avantages pratiques indéniables:

- 1) il multiplie les interlocuteurs en dissociant la vente de l'achat, tandis que le troc lie ces deux temps de l'échange,
- 2) il permet la fragmentation des quantités (fragmentation de mon boeuf),
- 3) il facilite le transport de la valeur d'échange (mon boeuf dans ma poche).

Constat 5: les 3 tentations de l'argent propres à la vente

Les avantages de l'argent (multiplication des interlocuteurs, fragmentation des quantités, transport aisé) ont pour corollaires trois tentations:

- 1) la tentation de jouer à notre propre profit sur la conversion en une valeur intermédiaire prétendument polyvalente (l'argent), et l'incitation à spéculer sur la dissociation des phases de la vente et de l'achat, comprises dans le troc comme une seule opération,
- 2) la tentation du renforcement du sens de la propriété privée (le mien, le tien),
- 3) la tentation de stimuler l'esprit de concurrence et de compétition.

Constat 6: les 3 superstitions qui fondent le pouvoir de l'argent

Même si l'argent est l'objet de la compétition et de la méfiance par excellence, son pouvoir repose pourtant sur 3 croyances et actes de confiance en 3 conventions sociales arbitraires:

- 1) L'argent a de la valeur, plus que le sable. En fait, il n'est qu'un minerai parmi d'autres, sans aucune valeur intrinsèque (peau de grenouille verte).
- 2) L'argent est un étalon universel qui permet de mesurer la valeur de chaque chose. En fait il ne sert que de mesure au prix.
- 3) L'argent peut tout acheter. En fait il ne peut acquérir que l'apparence, mais jamais le contenu.

En fait ces 3 croyances sont des superstitions, car elles ne sont que pures projections de nos fantasmes sur un métal tout à fait insignifiant. Pourtant, de superstition, elles deviennent réalité.

Constat 7: les 6 aspects des rapports entre argent, marché, profit et société

- 1) Le pouvoir de l'argent fonde le pouvoir du marché et incite au profit.
- 2) Le marché se distingue de l'échange simple par les forces impitoyables libérées par la poursuite du profit.
- 3) Le profit est vol car il est transfert de la valeur du lésé au profiteuse.
- 4) L'échange sans volonté de profit est contraire à l'esprit du marché.
- 5) Les forces du marché dominant la société et régissent toutes nos relations.
- 6) Il est urgent de rétablir le contrôle des communautés locales sur les formes locales d'expression du marché.

Constat 8: les 30 règles sataniques du marché - mécanismes

- 1) Le marché confond valeur et prix, pour mieux dégager un profit.
- 2) Il ignore toutes les valeurs sans prix.
- 3) Il réduit la vie à une unique notion: le prix, qui impose les comportements les plus extrêmes.
- 4) Il n'a de respect pour aucune valeur.

Constats et outils

- 5) *Il crée la rareté.*
- 6) *Il joue sur la rareté pour créer ce qu'il appelle la valeur ajoutée.*
- 7) *Il fausse ses évaluations par l'usage d'outils de mesure inadaptés.*
- 8) *Il joue avec l'illusion pour créer la dette.*
- 9) *Il remplace le lien social par le rapport de l'argent.*
- 10) *Il s'approprie les biens communaux.*
- 11) *Il privatise les bénéfiques et socialise les charges.*
- 12) *Il détruit le service publique et dénigre le bien publique.*
- 13) *Il stimule le sens de la propriété et l'individualisme.*
- 14) *Il suscite l'esprit de concurrence et de compétition.*
- 15) *Il stimule l'esprit d'accumulation et l'immobilisation.*
- 16) *Il encourage toute forme de spéculation.*
- 17) *Il dévalue l'oeuvre au privilège de l'opération financière..*
- 18) *Il réduit l'homme à sa force de travail.*
- 19) *Il humilie l'homme en affirmant que la seule motivation de l'homme au travail est l'argent et dévalorise la personne, qui se trouve condamnée à un sentiment d'infériorité.*
- 20) *Il crée le déracinement au nom du progrès économique.*
- 21) *Il encourage la division sociale pour mieux faire fonctionner la carotte et le bâton.*
- 22) *Il accentue toutes les dépendances, crée l'exclusion et la précarité.*
- 23) *Il invoque son prétendu pouvoir autorégulateur pour libéraliser ses pratiques, au nom de la lutte contre la pauvreté, bien que cette ouverture renforce la domination du puissant sur le faible.*
- 24) *Il est vecteur d'uniformisation et de nivellement par le bas, en détruisant la qualité et la qualification.*
- 25) *Il détruit la cohérence des sociétés traditionnelles.*
- 26) *Il détruit l'environnement et les ressources naturelles.*
- 27) *Il asservit le client au profit de l'entreprise.*

- 28) *Il introduit le hasard et la complexité là où la communauté est en contrôle.*
- 29) *Il blanchit les produits issus de situations d'exploitation et nous cache ainsi notre état de corruption.*
- 30) *Il crée la virtualité, partout où il peut, pour mieux pouvoir jouer sur les valeurs.*

Outil 1: la règle de la différence entre valeur et prix

Inversion 1:

- Le marché fixe le prix de manière spéculative et le prix prétend définir ainsi la valeur de chaque chose.
- En fait, c'est le prix qui devrait s'adapter à la valeur pour la représenter de manière honnête, mais ceci est impossible car la valeur est fluctuante et le plus souvent non quantifiable.

Outil 2: la règle des valeurs sans prix

Inversion 2:

- Le marché ne reconnaît que ce qu'il peut vendre. Ce qui ne peut pas être vendu (biodiversité, justice, tendresse, équilibres naturels, soleil, générosité...) n'a pas de valeur et se voit souvent détruit pour cette étrange raison qu'il échappe au marché.
- En fait, ce sont justement les plus grande valeurs... car elles n'ont pas de prix!

Outil 3: la règle du prix comme unique mesure de tout

Inversion 3:

- Le marché prétend que le prix est la seule vérité, la synthèse de tous les critères de choix. Le prix devient la force écrasante qui obnubile le consommateur et le pousse à adopter des comportements inadaptés à ses propres intérêts, voire même pervers.

- En fait, il ne représente que le montant jugé optimal par l'entrepreneur dans son intention de réaliser une marge de bénéfice maximale. Il néglige tous les aspects qualitatifs (conditions de production, écologie, culture, éthique, qualité, utilité...). Les véritables coûts devront inévitablement être payés un jour (par nos petits-enfants?); le bon marché est ce qui coûte le plus cher.

Outil 4: la règle de l'absence totale d'éthique

Inversion 4:

- Le marché ne respecte aucune valeur éthique. Il est libre de faire ce qu'il veut. La fin justifie les moyens. La société cautionne ce choix.
- En fait, toutes nos sociétés sont imprégnées de valeurs éthiques (ne pas tuer, voler, violer, mentir). Elles aspirent même souvent à un idéal supérieur, en termes positifs et créatifs. Elles souffrent tacitement de l'immoralité du marché.

Outil 5: la règle de la rareté, pénurie artificielle

Inversion 5:

- Le marché crée la rareté, 1) d'une part en ne reconnaissant que l'argent comme seul et unique valeur de conversion, 2) et d'autre part en jouant continuellement avec la pénurie créée artificiellement (rétention, destruction de biens) pour maintenir des prix avantageux pour l'entrepreneur.
- En fait l'abondance des biens élémentaires est dominante mais c'est l'accès à ces biens qui devient rare car il est contrôlé par le marché. Une communauté mature saura distribuer équitablement les biens dont elle dispose. Elle saura aussi régler sa consommation sur la disponibilité des ressources. Elle saura aussi stocker en prévision des nécessités, et non en rétention à des fins spéculatives.

Outil 6: la règle de l'illusion de la valeur ajoutée

Inversion 6:

- Le marché prétend avoir augmenté la valeur parce qu'il a augmenté le prix. Il appelle cela la valeur ajoutée.
- En fait, la valeur n'a rien à voir avec le prix et son augmentation dépend de la nature des changements apportés au produit: sont-ils utiles (nécessaires) pour l'utilisateur ou sont-ils dictés par la loi du profit?

Outil 7: la règle des outils d'évaluation mal adaptés

Inversion 7:

- Le marché utilise plusieurs paramètres de mesures quantifiables (flux financiers, PNB), mais ces outils sont le plus souvent inadaptés car ils sont tous fondés sur la notion de prix comme prétendue représentation du contenu de l'objet.
- En fait, c'est l'évaluation qualitative qui peut permettre à une société de maîtriser les lois du marché, car elle peut alors considérer la nature des flux (le contenu et non le prix) et elle fait intervenir la décision comme un acte de choix (comment? pourquoi?) et non de mesure (combien?).

Outil 8: la règle de l'illusion du prêt et de la dette

Inversion 8:

- Le marché spéculer sur l'illusion de la présence de l'argent, d'une part en faisant circuler une masse financière excessive qui devrait en principe rester disponible (garantie de la valeur) et d'autre part en proposant des prêts contre intérêts. L'intérêt est le loyer de l'illusion pour un profit futur hypothétique.

Constats et outils

- En fait, le prêt enrichit le riche et appauvrit le pauvre. Le rêve devient paralysie pour le débiteur et nouvelle source de profit pour le créancier. C'est donc bien une illusion. Epurée du jeu de l'illusion et sans la pratique du profit (vol), la dette ne peut être qu'enfer. C'est ce que dit la sagesse populaire.

Toutefois le prêt, s'il est contrôlé par la collectivité et dépourvu de l'idée de profit, peut devenir moyen de redistribution.

Outil 9: la règle du remplacement du lien social par l'argent

Inversion 9:

- Le marché substitue les relations compétitives d'argent au lien social et à l'aspiration de cohésion communautaire. L'entreprise remplace la communauté et devient la principale force motrice.
- En fait, dans la vie quotidienne, c'est la relation humaine qui est réelle, et la relation financière qui est virtuelle.

Outil 10: la règle de l'appropriation des biens communaux

Inversion 10:

- Le marché s'approprie tout ce qu'il peut (ressources naturelles, savoir, héritage..) pour faire fructifier l'entreprise. Tout ce qui n'est pas clairement défini par un droit restrictif de propriété privée se voit absorbé. C'est le cas des communaux, c'est-à-dire des biens communs accessibles à tous (la nature, le savoir, l'air, la terre, la rue, le paysage, le silence...) que personne n'a le droit de s'approprier.
- En fait, le statut de ces communaux est extrêmement important pour maintenir un droit d'accès de tous à cette richesse qui doit absolument rester commune. Par ses propres limites définies comme étanches, la propriété privée prive autant le bénéficiaire que les exclus en les privant tous de l'accès à la richesse de ce bien commun désormais morcelé.

Outil 11: la règle de la privatisation des bénéfices et de la socialisation des charges

Inversion 11:

- Le marché s'arroge tout ce qui rapporte un gain et rejette sur la collectivité tout ce qui engage une responsabilité plus large de l'entreprise ou engendre des dépenses non directement liées à la production.
- En fait, la démarche de l'entreprise devrait se régler sur l'utilité sociale de son activité et elle devrait assumer sa totale responsabilité par rapport aux implications de son activité (cycles naturels, qualité de vie des collaborateurs, participation à la vie commune...) et par rapport à la jouissance d'avantages offerts par la collectivité (savoir, créativité, infrastructure...)

Outil 12: la règle de la destruction du service public et du dénigrement du bien public

Inversion 12:

- Le marché s'empare du secteur des services publics (transports publics, eaux, éducation, poste...) pour en faire des domaines lucratifs. La poursuite du profit dans ces domaines hautement sensibles du point de vue social détruit la notion même de service public qui doit rester accessible à tous de manière égale, pauvres ou riches.
- En fait, la notion de service public doit reconquérir non seulement les domaines vitaux collectifs, mais elle doit même s'imposer comme référence majeure pour régler aussi les activités du secteur privé. Elle concerne tous les champs d'activité.

Outil 13: la règle de l'exacerbation de la propriété et de l'individualisme

Inversion 13:

- Le marché crée l'illusion que la quête du bonheur passe par l'acquisition de biens matériels et qu'elle est une démarche individuelle, en compétition avec les autres, contre la collectivité destinée à être à notre service.
- En fait, les biens matériels (et encore à condition de ne pas être trop abondants) ne font que faciliter notre quotidien mais ne nous donnent pas accès au bonheur. La quête du bonheur se situe à un tout autre niveau; elle est étroitement liée à la qualité de nos relations aux autres, c'est-à-dire à la dimension communautaire de notre vie, que justement le marché sacrifie sans hésitation.

Outil 14: la règle de l'esprit de concurrence et de compétition

Inversion 14:

- Le marché, en créant artificiellement la rareté, fait croire que tous les biens sont de même nature et que notre part personnelle aux biens disponibles diminue lorsqu'on les partage. Il crée ainsi un climat d'agressivité, de compétition et de concurrence qui stimule l'avidité et les désirs et procure les conditions nécessaires à la spéculation qui, sinon, serait impossible.
- En fait, les biens sont de natures respectives très différentes; d'une part certains biens prennent au contraire corps ou se multiplient lorsqu'on les partage (justice, paix, savoir, créativité...); et d'autre part la coopération permet une bien meilleure répartition et une plus profonde jouissance des biens disponibles.

Outil 15: la règle d'accumulation, d'immobilisation et de concentration

Inversion 15:

- Le marché encourage l'accumulation, l'immobilisation et la concentration des biens dans les mains d'un petit nombre, en un lieu central de pouvoir. Il soustrait ainsi à la jouissance de tous une part de la richesse commune. L'immobilisation rend cette richesse inactive et donc stérile. L'accaparement est synonyme de recel. La concentration engendre de fortes disparités régionales.
- En fait, la richesse n'est utile et stimulante que si elle peut être active, c'est-à-dire si elle circule et reste accessible. La jouissance diminue avec la quantité. Un petit supplément de richesse pour un pauvre est plus profitable que pour un riche (loi de la satisfaction à la marge). La répartition de la richesse dans l'espace est donc un facteur d'enrichissement, plutôt que sa concentration.

Outil 16: la règle de la spéculation sur la spéculation

Inversion 16:

- Le marché non seulement vit de la spéculation mais il a inventé une valeur complètement fictive: l'action en bourse, qui repose sur la seule espérance (illusion) de profit, pour le propriétaire de l'action, que représente la capacité d'une entreprise de bien spéculer. Cette exigence nouvelle détermine désormais la stratégie des entreprises.
- En fait, c'est une manière d'institutionnaliser le vol organisé. Le vol lui-même devient prétexte au vol. Le vol devient le but du vol. Tout ce jeu n'est qu'illusion, sauf pour les victimes.

Constats et outils

Outil 17: la règle de la dévaluation de l'oeuvre au privilège de l'opération financière

Inversion 17:

- Le marché ne s'intéresse plus à ce qu'il produit; il néglige complètement la qualité de son oeuvre. Seule l'intéresse l'opération financière dont l'oeuvre offre l'occasion. Réalité, créativité, intelligence, sensibilité et moralité cèdent la place à la fiction, sous la forme de la perception de la possibilité d'un profit dans la tête de l'entrepreneur ou d'un avantage dans celle du consommateur.
- En fait, seules la nature de l'oeuvre et son adéquation ont une importance. Cette évaluation est naturellement subjective, justement parce qu'elle a recours à des valeurs éthiques, philosophiques et spirituelles, mais elle reste dans tous les cas le coeur de notre expression: que dis-je ou que disons-nous à travers notre oeuvre? Je m'empare de tout ce qui passe à portée de ma main (recel), ou au contraire je fais don (partage) des facultés que j'ai reçues.

Outil 18: la règle de la réduction de l'homme à une simple force de travail

Inversion 18:

- Le marché ne considère le travail qu'en fonction de la plus-value qu'il peut prélever et qu'en fonction de la spéculation possible sur l'ensemble du processus de production. Le travail doit être réduit à sa plus simple dimension: un coût minimal pour une efficacité maximale.
- En fait, la notion de travail englobe toutes les dimensions de l'activité humaine (publique ou domestique, matérielle ou spirituelle, ciblée sur le faire, l'avoir ou l'être, égocentrique ou altruiste...) qui dépassent bien le rôle purement économique de

l'oeuvre et ne peuvent s'épanouir que dans un contexte qui favorise toute la largeur de l'éventail possible.

Outil 19: la règle de l'humiliation - motivation par l'argent - et du complexe d'infériorité

Inversion 19:

- Le marché affirme que l'oeuvre de l'homme ne vaut que par l'argent qu'il gagne en travaillant et que cet appât du gain est sa seule motivation au travail. Il décrit ainsi un homme vil et humilie celui qu'il veut asservir. Dans sa volonté de pouvoir, le marché croit avoir intérêt à cette dégradation, car elle renforce le complexe d'infériorité du travailleur et l'incite à mieux s'intégrer pour mieux réussir et mériter l'excellence, cercle infernal de la destruction personnelle.
- En fait, c'est la dégradation des conditions de travail et l'humiliation profonde ressentie face aux conditions de l'emploi qui ont détérioré les conditions de travail au point que certains emplois en sont réduits à la seule fonction de gagne-misère. En créant des conditions plus généreuses, l'entrepreneur recevrait en retour des contributions plus généreuses et plus complètes aussi. Tout le monde est donc perdant en pratiquant cette forme d'humiliation..

Outil 20: la règle du déracinement pour raisons économiques

Inversion 20:

- Le marché, en imposant la domination de l'argent sur les liens, condamne ses victimes au déracinement, car, au nom de la survie, le projet économique domine la vie de chacun. L'insertion dans le marché (travail, accès à l'argent, consommation...) devient, par force ou par choix, le principal moteur du comportement (de la

mobilité) et vient tuer les autres dimensions de la vie qui doivent s'y subordonner.

- En fait, c'est le besoin d'enracinement personnel (aspirations), historique (ancêtres), physique (lieu), social (groupe), spirituel (communauté), qui doit inspirer notre comportement pour nous aider à aménager nos conditions optimales de vie et favoriser notre insertion dans un contexte géographique et social, économiquement vivable.

Outil 21: la règle de la division sociale - la carotte et le bâton

Inversion 21:

- Le marché, en exacerbant l'individualisme et l'esprit de concurrence, parvient à diviser les employés (pour mieux régner) par un recours systématique à l'appât de gains mineurs, les dressant ainsi les uns contre les autres et rendant chacun plus vulnérable au chantage individuel.
- En fait, seule la cohésion sociale est en mesure de renforcer l'esprit de coopération qui stimule la créativité. Elle n'est possible qu'au prix du renoncement aux petits avantages personnels (offre et demande) et constitue la seule manière positive de stimuler la générosité de chacun.

Outil 22: la règle de l'accentuation de la dépendance, de l'exclusion, de la précarité

Inversion 22:

- Le marché génère intentionnellement la dépendance des travailleurs comme celle des consommateurs. Plus la dépendance est forte, plus le marché est en mesure de contrôler les relations et peut user de ce pouvoir à son propre profit.
- En fait, cette volonté de domination et de contrôle ne crée que misère matérielle et sociale, colère, haine et esprit de revanche.

Elle permet certes pour quelques-uns de dégager un profit à court terme, mais elle se solde globalement par un cataclysme à long terme: crise sociale et violence en sont les seuls fruits. La délinquance et le terrorisme en sont certainement des formes d'expression qui se développent proportionnellement au mal qui les engendre.

Outil 23: la règle de l'accroissement de la domination du puissant sur le faible au nom de la lutte contre la pauvreté

Inversion 23:

- Le marché prétend que la libéralisation des échanges permettra aux pauvres d'accéder à la richesse. Il justifie sa volonté d'ouverture des marchés au nom de la lutte contre la pauvreté.
- En fait, la pratique montre tout le contraire: le fossé entre pauvres et riches s'accroît sans cesse. Plus on libéralise, plus les pauvres sont pauvres. C'est dire combien le marché est pernicieux dans sa nature même. Les fruits du système depuis plusieurs centaines d'années parlent de manière éloquente.

Outil 24: la règle de l'uniformisation et du nivellement par le bas

Inversion 24:

- Le marché s'étend, uniformise nos cultures et nos comportements en exportant des biens et des manières de penser identiques pour tous, de qualité toujours plus médiocre pour rester "compétitif".
- En fait, en acceptant de consommer ces produits, nous détruisons notre originalité, nos savoirs ancestraux, notre manière d'être, et nous nous condamnons à une pauvreté future inévitable. Nous encourageons aussi l'autodestruction de nos interlocuteurs.

Constats et outils

Outil 25: la règle de destruction de la cohérence des sociétés traditionnelles

Inversion 25:

- Le marché, dans son extension sans limites, part à la conquête des autres cultures: il les exploite (extractions de ressources naturelles et sociales), il les colonise (imposition de ses propres valeurs et comportements), il les déstructure (établissement de ses propres structures en compétition avec les structures traditionnelles), il les dénigre (dévalorisation des traditions), il les séduit (importation de valeurs fétiches trompeuses).
- En fait, ce qu'il extrait de ces pays prive les populations locales de richesses auxquelles elles ont droit, et ce qu'il introduit là-bas est vide de tout contenu (valeurs purement matérialistes), tandis que les traditions locales présentent une richesse irremplaçable qui nous rendrait tous (eux et nous) beaucoup plus riches si nous les approchions avec respect.

Outil 26: la règle de la destruction de l'environnement et des ressources naturelles

Inversion 26:

- Le marché pille la nature (ressources, cycles, équilibres, biodiversité) sans égard pour les terribles destructions qu'il entraîne. En détruisant le milieu, il détruit aussi les êtres qui y vivent.
- En fait, il détruit tout simplement ce que nous avons de plus précieux. Il s'attaque à la racine même de notre existence, pour consacrer ces ressources si précieuses à un gaspillage effréné et dépourvu de tout sens.

Outil 27: la règle de l'asservissement du client aux intérêts de l'entreprise

Inversion 27:

- Le marché ne cherche plus à satisfaire les besoins d'un client roi; il veut au contraire se l'asservir: produits qui ne durent pas, nécessité de recourir constamment à des adaptations, dépendance des services techniques ou des licences.
- En fait, le client est devenu l'esclave de l'entreprise. Bien par sa faute car c'est lui qui, par sa consommation, permet de faire vivre l'entreprise et encourage sans cesse le lancement de nouveaux produits.

Outil 28: la règle de la complexité au détriment du contrôle communautaire

Inversion 28:

- Le marché, en s'étendant, multiplie les acteurs. Parce qu'il est une conquête, il fait surtout intervenir des agents extérieurs. La complexité qu'il introduit n'est plus maîtrisable. La communauté locale est dépassée par cette complexité qui supprime la transparence des relations traditionnelles.
- En fait, la défense de la communauté locale contre ces intrusions lui permet de récupérer le contrôle local, à condition que tous soient d'accord pour renoncer aux séductions individuelles que propose le marché.

Outil 29: la règle de corruption et de blanchiment

Inversion 29:

- Le marché propose des biens qui semblent très séduisants et très purs. Ces biens ont perdu toute trace des conditions dans lesquels ils ont été produits.

- En fait, la plupart de ces biens a été l'objet d'exploitation, de vol, de profit, d'humiliation... mais, parce qu'ils sont blanchis par le marché, les biens devenus anonymes perdent toute trace de leur passé. Leur consommation, par pure ignorance de leurs conditions de production, nous compromet grandement, car nos privilèges dépendent de ce que ces produits nous cachent. C'est notre corruption, sans que nous le voulions et sans pouvoir discerner en quoi nous sommes corrompus.

Outil 30: La règle de la virtualité

Inversion 30:

- Le marché crée la virtualité pour se donner une marge de manoeuvre suffisante pour créer l'illusion, pour manipuler les acteurs et spéculer. Les produits cachent leur véritable nature (blanchiment), l'oeuvre de l'homme est dévaluée, la publicité crée un monde fictif.
- En fait, cette virtualité nous empêche de voir ce qui est. C'est la matière, malgré sa lourdeur, qui nous permet de nous situer sans mensonges. La nature est dans ce sens à l'opposé du marché, car elle nous révèle la réalité. Dans le contexte naturel, nous sommes ce que nous sommes, et non défigurés comme cibles des intérêts économiques de quelques-uns.

Outil 31: les 3 inversions du libéralisme (synthèse des 30 règles)

Les 30 règles mentionnées plus haut se résument à ces trois inversions caractéristiques du libéralisme:

- 1) Le libéralisme stimule l'esprit de compétition et de domination, au lieu de favoriser, comme la société mature, la coopération et la solidarité.
- 2) Le libéralisme stimule l'avidité, l'esprit d'accumulation et la rétention, au lieu de favoriser, comme la société mature, la juste

répartition et la redistribution qui favorisent la circulation des biens et du savoir ainsi que le libre accès de tous à cette richesse commune.

- 3) Le libéralisme stimule l'exploitation illimitée qui mène à la destruction des ressources naturelles (air, eau, forêts, etc) et sociales (tissu communautaire, cohésion et harmonie sociale, cohabitation des différentes races et classes), au lieu de favoriser, comme la société mature, l'autolimitation et le respect des cycles naturels ainsi que la créativité des personnes et des groupes.

Paradoxalement, on constate que la tendance du libéralisme à détruire ce qu'il exploite (ressources naturelles et êtres humains), au lieu de mettre en échec cette manière de penser et de faire, renforce au contraire la domination de ce modèle et le pouvoir de la minorité dominante sur les couches défavorisées qui souffrent de la destruction engendrée. Par contre une société mature, en pratiquant la coopération et la solidarité, la répartition et la redistribution des richesses, l'autolimitation et le respect des équilibres des cycles naturels, stimule la créativité et un contrôle social toujours plus affiné sur les mécanismes du marché.

Constat 9: la clé de la liberté entre mécanismes du marché et imagination consciente et créatrice

Nous sommes pris entre deux forces:

- les mécanismes du marché qui engendrent toutes les inversions possibles, en promettant le bonheur là où ils ne stimulent que l'avidité, la compétition et la destruction (inversion suprême),
- et notre aspiration au bonheur et à la joie qui nous ouvrent la voie de la liberté et de l'instauration de relations humaines profondes, riches et généreuses, à condition que nous sachions renoncer aux privilèges matériels que nous offre le marché.

2) L'illusion et l'idéal

Constat 10: les 4 refuges de l'argent et du marché comme prison face à la vie

L'argent remplace la relation librement vécue et instaure un code qui sert de refuge:

- 1) *En tant qu'étalon qui prétend mesurer la valeur de toute chose et offrir ainsi un critère de choix universel pour toutes les circonstances de la vie, entraînant de la sorte la mort lente de celui qui pratique cette forme de déterminisme et renonce à sa propre liberté.*
- 2) *En tant que valeur et but dans l'existence qui nous dispense de choisir sur quelles valeurs nous voulons construire notre vie, car il nous propose le bien-être matériel comme but et moyen de nous imposer aux autres et d'assurer notre prestige (notre persona).*
- 3) *En tant que guide de comportement qui nous propose une palette de manières d'être restreintes et toutes axées sur notre profit individuel, nous rendant ainsi esclaves de la matière et de nos possessions, excluant tout autre comportement qui pourrait nous ramener à la vie.*
- 4) *En tant qu'outil qui forge les relations et qui nous dicte une philosophie et un discours qui viennent justifier après-coup nos choix et nos comportements d'hier en défendant nos intérêts de classe, plutôt que de servir de guide pour le futur et orienter librement les choix de demain selon des objectifs nobles.*

Ces lois nous enferment en prison (notre refuge) et nous empêchent de trouver la vie.

Constat 11: le pouvoir de l'illusion qui nous enferme

L'attrait de l'argent et du marché repose sur une illusion dont nous sommes pourtant conscients. L'argent ne fait pas le bonheur, dit le dicton. Pourquoi poursuivons-nous avec tant d'acharnement ce que nous savons n'être qu'un miroir aux alouettes? Jusqu'à ce qu'un événement nous secoue violemment?

Constat 12: les 2 natures de l'homme, entre peur et liberté

L'homme balance entre deux natures antagonistes:

- 1) *Sa fausse nature (dominante), vers laquelle il tend sous pression ou sous influence de la peur; c'est celle qu'il développe quand il se soumet aux lois du marché et de l'argent. Etat de régression.*
- 2) *Sa vraie nature (récessive), vers laquelle il tend en état de paix; c'est celle qu'il développe lorsqu'il est en contact avec son soi profond, en quête de vie. Etat d'épanouissement.*

C'est le rôle de sa conscience et de sa clairvoyance de le guider de la première à la seconde.

Constat 13: le détachement et la résignation

Le détachement n'est pas un idéal lointain mais résulte de la conscience qui observe de manière très pragmatique comment fonctionne notre monde. Il est l'antonyme de la résignation. Il repose sur un double mouvement:

- 1) *Un mouvement négatif: il est refus de notre fausse nature (dominante), refus du matérialisme.*
- 2) *Un mouvement positif: il est recherche de notre vraie nature (récessive), recherche d'une vie guidée par l'esprit.*

Le détachement, né de cette claire conscience de ce qui est, nécessite aussi un choix clair de nos priorités et des conditions pour les réaliser.

Outil 32: la vraie question du détachement

Suis-je prêt à abandonner la fausse sécurité de mes petits plaisirs (mon refuge-prison) pour ouvrir les yeux sur la réalité de ce monde, faire le bilan réaliste de mes morts et de mes privilèges et choisir consciemment entre mes deux natures celle à laquelle je veux me consacrer?

Constat 14: l'idéal comme réalisme pragmatique

L'idéal n'est rien d'autre que la clairvoyance qui résulte de notre conscience exercée à regarder le monde et la vie avec indépendance et sérénité. Il est notre guide pour aménager nos conditions de vie, de façon qu'elles ne résultent pas d'un simple conformisme mais qu'elles naissent de la tension de notre esprit (notre désir profond) vers le but qui satisfait notre sensibilité la plus intime (ce qui a un véritable sens). Sauf quand il tombe en panne, il est le moteur pragmatique d'un changement permanent.

Constat 15: la véritable essence de l'idéalisme

L'idéalisme est bien le chemin du réalisme, parce qu'il englobe toutes les dimensions de la vie au lieu de se borner à ne percevoir que les apparences.

Constat 16: les 7 aspects de la société sans argent

Les relations s'y établissent sans être sous la contrainte de l'étalon monétaire.

- 1) *Elles sont libérées de la stimulation de l'avidité et du sens de l'intérêt privé.*
- 2) *Elles ne reconnaissent pas la valeur imposée de chaque chose mais chaque chose au contraire acquiert sa propre valeur en fonction des circonstances.*
- 3) *Elles sont libérées de toute comptabilité arithmétique.*

- 4) *Elles encouragent la pratique de l'entraide.*
- 5) *Elles ne laissent pas les parasites profiter de cette forme de générosité réciproque.*
- 6) *Elles tentent constamment de corriger les inégalités entre membres de la communauté, veillant au bien-être des plus faibles.*
- 7) *Elles se situent toujours dans une forme d'inégalité consciente qui appelle le mouvement suivant de rééquilibrage, et créent ainsi une dynamique stimulante. Elles développent la sensibilité du don et de la reconnaissance (au sens de gratitude comme au sens d'identification).*

Outil 33: l'émancipation face à l'argent redonne au projet communautaire toute sa valeur

- L'argent joue en occident le rôle que le lien de parenté (lien du sang) joue dans le reste du monde.
- Libérée de son enchaînement à l'argent et au marché, la communauté peut retrouver sa cohésion autour d'un projet humain commun.

Constat 17: l'homme n'est pas un loup pour l'homme

L'homme n'est pas un loup pour l'homme, mais il développe les facultés que le milieu l'encourage à faire fleurir. La communauté est responsable de la santé physique, psychologique et spirituelle de ses membres. Son influence les éduque à découvrir la vie selon les modèles pratiqués. Ces modèles stimulent-ils la vraie ou la fausse nature?

Outil 34: quelques valeurs essentielles - reconnues par tous?

- La paix: sérénité intérieure, confiance en demain, reconnaissance de l'harmonie donnée, protection contre la peur.

Constats et outils

- L'amour: long apprentissage, passion centrée sur nos propres désirs, mais aussi générosité dans une relation sélective ou même si possible élan d'acceptation qui ne choisit pas, embrassement de toute la création comme elle est ici et maintenant.
- La justice: non pas coercition mais loi des causes et des effets, vérité, équité, simplicité et transparence.
- La joie: pétilllement et ébullition intérieure sans sujet de satisfaction précise, illumination intérieure qui ne dépend de rien d'extérieur.
- La vérité: bien qu'absolue, elle se traduit à des degrés relatifs, qu'il convient de reconnaître; voir ce que l'on voit; n'être que cet oeil et cette oreille, libérés de tout filtre.
- L'espérance: faculté de percevoir la vérité en devenir, de ne pas se laisser aveugler par les apparences, perception des potentiels qui créent la véritable harmonie, force du regard qui crée et transforme le monde d'aujourd'hui et de demain.

3) Marché, option sociale, échange et réciprocité

Constat 18: les 4 modèles de relations économiques, qui souvent cohabitent et s'interpénètrent

- 1) *Le marché, dont la force se fonde sur l'appropriation des biens communs par quelques privés.*
- 2) *L'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, qui sait imposer aux forces de l'économie un contrôle strict au nom d'idéaux qui sont propres à la communauté qui pratique cette forme de contrôle.*

- 3) *L'échange non monétaire, qui procède de multiples formes de rémunération n'ayant pas recours à l'argent tel que l'utilise l'économie libérale.*
- 4) *La pratique du don et de la réciprocité, qui mise sur la force du lien communautaire pour éviter l'exploitation des uns par les autres et pour stimuler le meilleur en chaque personne et au sein de la communauté.*

Constat 19: les 5 transformations entraînées par l'appropriation - cas des clôtures

- 1) *l'abolition de la notion de bien commun, au profit d'un développement de la propriété privée,*
- 2) *l'instauration du privilège des uns comme propriétaire, au prix de la dépendance des autres, privés de leurs droits et réduits à devenir salariés ou acheteurs d'un bien originellement commun,*
- 3) *la réduction de la terre et de la force de travail des salariés comme simples biens économiques qui peuvent se vendre sur le marché,*
- 4) *la dégénérescence du regard porté sur la nature, réduite à un vaste stock de biens à extraire, à transformer, à exploiter, à vendre et à acheter, sans limites,*
- 5) *la perte de sens de l'activité humaine, réduite à sa seule dimension économique, et la destruction de sa dimension créatrice et de sa vocation sociale.*

Constat 20: les 2 liens de dépendance entre appropriation et communaux - cas des évictions

- 1) *Premièrement, les évictions n'ont pas seulement pour but une appropriation du bien commun, mais aussi la création d'une dépendance salariale.*
- 2) *Deuxièmement, en brisant le lien entre la terre et celui qui la travaille dans un libre accès au bien commun, les évictions*

mettent en évidence le lien vital qui existe entre le droit d'accès libre à la terre comme bien commun et la faculté de survie indépendante et autonome, à l'abri de l'exploitation par des tiers.

Constat 21: le rachat et le contrôle des communaux

- *Le contrôle des communaux (surtout de la terre) par la communauté est un aspect essentiel de l'autonomie du groupe par rapport aux forces du marché.*
- *Ce sont ces communaux qui forgent l'unité et l'identité communautaire.*
- *Ce sont eux qui permettent une gestion équitable des ressources, un libre accès pour tous aux biens élémentaires et une redistribution en faveur des plus défavorisés.*
- *Les liens du lait sont souvent plus forts que les liens du sang.*

Outil 35: la règle des communaux

- *Partout où cela est possible, il importe de reconquérir les communaux (surtout la jouissance de la terre) pour restituer le bien commun aux mains de la communauté.*
- *Même la collectivité la plus faible a des possibilités de reconstituer une partie de cette ressource irremplaçable. C'est surtout sa maturité qui rend cette acquisition possible.*

Constat 22: la redistribution et l'autolimitation rendues possibles par une option sociale maîtresse du marché - contradiction

- *Le groupe social (communauté, entreprise) peut décider de pratiquer une autre logique que celle du marché: l'option sociale qui soumet les impératifs de profit aux exigences humaines de la justice, de l'amour, ou de tout autre idéal. Cette option est la seule attitude possible qui puisse maîtriser les forces de l'économie.*

- *Elle repose sur une contradiction avec la nature du marché et requiert donc toute la conscience et la vigilance de la communauté.*
- *L'argent peut devenir ainsi un outil de la redistribution, dans un esprit d'autolimitation constructive et créative.*
- *Par la seule force de l'esprit et du consensus social, une collectivité, même petite et pauvre, est en mesure de maîtriser ces forces gigantesques, à l'échelon local.*

Outil 36: la règle de l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation

- *Ce sont toujours les valeurs éthiques et spirituelles (option sociale choisie collectivement) qui doivent guider une collectivité et lui permettre de maîtriser les conditions de sa subsistance.*
- *Il est essentiel que ces options conservent la maîtrise des forces économiques car c'est le seul moyen de permettre à la communauté et à ses membres de s'épanouir vraiment.*
- *Nombreuses sont les pratiques de notre quotidien (en famille, entre amis, entre voisins, au sein d'une association, et même dans des relations de marché) qui respectent cette règle.*

Outil 37: l'échange non monétaire et la valorisation des êtres

- *L'échange qui n'a pas recours à l'argent permet à ceux qui n'ont pas de liquidités de participer aux échanges.*
- *Leur savoir-faire est valorisé et ils sont mis en confiance.*
- *L'être est valorisé indépendamment de son pouvoir économique.*
- *L'échange non monétaire n'est qu'un premier pas vers la pratique de la réciprocité et du don.*
- *La mesure des échanges non monétaires et la conversion de la valeur des biens selon une unité horaire (heure de travail)*

Constats et outils

participent à mettre en évidence la gratuité des ressources naturelles et à valoriser le travail créatif, à freiner la spéculation et à encourager l'égalité des revenus horaires.

Constat 23: la force du don réside dans l'esprit qui l'anime

- *Le don, selon Mauss, repose sur la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre.*
- *En fait la force du don réside surtout dans l'esprit qui anime le donneur et qui s'incarne dans le don.*
- *En donnant, je reçois l'être. J'acquiers du soi en donnant du moi.*

Constat 24: la loi de Chayanov - économie de subsistance

Dans la communauté originelle (économie de subsistance), l'intensité du travail est inversement proportionnelle à la quantité des forces productives disponibles; la production s'arrête lorsque l'abondance est acquise pour le groupe domestique.

Constat 25: le corollaire de la loi de Chayanov

Lorsque la production matérielle nécessaire à la subsistance est assurée, la communauté peut se consacrer à la quête spirituelle; dans ce domaine, la loi de Chayanov s'inverse: l'intensité de "production" devient maximale.

Constat 26: la différence entre échange et réciprocité

- *L'échange se focalise sur les objets. Il ne produit aucune valeur. Il est clos lorsqu'il s'achève.*
- *La réciprocité se concentre sur les êtres et les relations. Le don est le visage de la personne. La réciprocité ne produit que ce qui est nécessaire à la subsistance, et peut donc consacrer son énergie à la "production spirituelle". La réciprocité génère la réciprocité. L'essentiel y reste invisible pour les yeux.*

- *La générosité engendre la générosité et génère une qualité toujours croissante de relations au sein du groupe: la véritable richesse communautaire.*

Constat 27: la leçon Aymara

- *La réciprocité des relations repose sur le don.*
- *Le but du don est de permettre à l'affectivité de relier les êtres, à la grâce de se développer.*
- *L'unité de base de la réciprocité, c'est le couple, qui est le véritable acteur, animé lui aussi par une réciprocité interne.*
- *Les responsabilités sont conçues autant comme une occasion d'apprentissage pour les personnes qui les assument que comme un service à la communauté.*

Outil 38: favoriser le travail par rapport à l'usage de la technologie et à la pratique de la spéculation

- *Accorder une priorité au travail, dans la part d'importance qu'il représente dans le processus de production.*
- *Accepter que le prix en soit plus élevé, car le prix du travail local est réinvesti localement et participe directement à l'épanouissement de la collectivité locale.*
- *Développer ainsi la dimension créative du travail: l'oeuvre comme expression personnelle, contribution à la vie communautaire, moyen de reconnaissance par la collectivité, support des liens sociaux.*

4) Nécessité de survie, moralité et idéal

Outil 39: les 2 aptitudes nécessaires à l'option sociale

Pour gagner notre autonomie communautaire, nous devons développer deux aptitudes:

- 1) tout d'abord l'aptitude de mettre en place une pratique de l'éthique collective qui sache regrouper les membres de la communauté autour d'un projet commun,
- 2) puis l'aptitude d'organiser une forme de subsistance sans tomber dans le piège de l'accumulation mais en assurant que cette subsistance entre dans le cadre du projet commun.

Constat 28: le bon sens populaire et la bonté inhérente de l'être

- Les gens simples pratiquent intuitivement une morale de la générosité, de l'équité, de la solidarité, du don et de la réciprocité. La bonté est un paradigme inhérent et clair pour tous ceux qui n'ont pas besoin de justifier leurs privilèges.
- Les comportements destructeurs sont surtout les conséquences d'influences néfastes stimulées par la publicité et la propagande, ou celle de la peur et de l'ignorance qui provoquent le repli sur soi.

Constat 29: le rôle éducatif de la communauté

- La communauté joue un rôle fondamental pour encourager les tendances positives de chacun (modèles). Nous sommes tous adeptes du conformisme, surtout s'il permet une amélioration de nos conditions de vie.
- L'éducation consiste à renforcer les désirs d'expression noble et les aspirations communes à la qualité d'une vie fondée sur l'harmonie.
- Une communauté qui sait encourager cette qualité de vie ne peut que tendre toujours plus vers cette qualité, au fur et à mesure qu'elle la pratique.

Constat 30: la nécessité d'un cadre de références éthiques

- Le problème majeur de notre société moderne, c'est que, sous couvert de moralité et de juridisme, elle encourage en fait la pire corruption: le crime, le vol, le viol, le mensonge...
- La justice (la vraie) doit condamner les comportements et exercer la tolérance à l'égard des êtres. C'est le seul moyen de transformer les êtres en les libérant.
- Chacun ne peut se développer harmonieusement que s'il est inspiré par un cadre de références éthiques positives et exigeantes, héritées de l'expérience humaine au cours des siècles passés.

Constat 31: les 6 perceptions et pratiques féminines - yin - de la subsistance, comme résistances face au marché

Ces six caractéristiques de type féminin (yin) constituent les principales résistances aux six perversions majeures du marché:

- 1) Une perception et pratique matriarcale du monde vu d'en bas, comme résistance à la domination.
- 2) Une perception et pratique de l'importance des communaux, comme résistance à l'appropriation.
- 3) Une perception et pratique des vrais besoins, comme résistance à la spéculation.
- 4) Une perception et pratique du vrai potentiel de la coopération, comme résistance à la compétition.
- 5) Une perception et pratique globale du travail en tant qu'oeuvre, comme résistance à la réduction.
- 6) Une perception et pratique de la mixité des activités et modes de production, comme résistance à l'exclusivité de l'argent et à la monoculture.

Outil 40: la perception matriarcale du monde vu d'en bas

Constats et outils

L'approche matriarcale, qui perçoit le monde vu d'en bas et non en fonction d'une hiérarchie de pouvoir, cherche à instaurer des rapports justes entre les êtres, selon une conception de la vie issue du bon sens commun, dans le refus de l'attitude patriarcale qui veut que les moyens de production confèrent un pouvoir à celui qui les possède.

Outil 41: la perception de l'importance des communaux

La perception de l'importance des communaux et de leur accessibilité pour tous permet une redistribution naturelle des biens disponibles, dans le refus de l'accumulation et de l'immobilisation privée. Cet accès assure l'enracinement, antidote de la fausse mobilité.

Outil 42: la perception des vrais besoins

Une forme d'économie fondée sur la perception des vrais besoins, sur l'autolimitation, sur l'harmonie de la relation avec la nature et avec le tissu social, offre une véritable liberté qui se traduit essentiellement par le temps de vivre, dans un refus de la recherche du profit et de la spéculation.

Outil 43: la perception du potentiel de la coopération et de la solidarité

La solidarité et l'harmonie collective reposent sur la coopération de tous les membres du groupe, dans un refus de l'individualisme, de la compétition et de l'accumulation qui sapent la cohésion sociale. Elles favorisent aussi la diversification et la complémentarité sociale.

Outil 44: la perception globale du travail comme oeuvre

La compréhension globale du travail englobe toutes les activités nécessaires à la subsistance et à la vie, dans un refus de la forme

réductrice du travail salarié comme moyen d'exploitation et de dépendance.

Outil 45: la perception de la mixité des activités et modes de productions

Une pratique de la mixité des activités et des modes de production montre que diverses formes d'économies peuvent et doivent se combiner et cohabiter pour répondre à la diversité de nos besoins, dans le refus de l'exclusivité des rapports fondés sur l'argent.

Outil 46: les 7 aspects de la transition de l'économie de marché à la perspective de la subsistance

- 1) C'est principalement notre conformisme, notre résignation et notre ignorance qui nous retiennent de pratiquer un mode de vie plus riche et plus humain.
- 2) Nous pratiquons en fait beaucoup au quotidien la réciprocité et le don (en famille, entre voisins, au sein d'associations...).
- 3) Nous consacrons déjà une partie importante de nos forces au travail fantôme (non salarié) qui n'est rien d'autre qu'une pratique de la perspective de subsistance hors économie de marché.
- 4) Nous sommes en mesure (a) de satisfaire nombre de nos besoins par nous-mêmes (éducation familiale, alimentation par culture d'un coin de jardin, couture, entretien de notre cadre de vie), ou (b) en échangeant nos services avec des voisins (complémentarité des savoir-faire). (c) Seuls les biens spéciaux ne peuvent être acquis que sur le marché ou (d) les services spécialisés (santé, école).
- 5) Le passage à une économie de subsistance s'effectue en douceur, en accroissant progressivement l'intensité des relations locales d'échange personnalisé (SEL, réciprocité).
- 6) Le soutien d'un groupe local est indispensable (solidarité, imagination, effet de pression constructive sur les commerces locaux et la communauté).
- 7) Notre mode de vie et notre consommation sont nos principaux moyens de pression; aucun produit corrompu ne peut se vendre si personne n'accepte de l'acheter.

5) St Jean: l'histoire du changement

Constat 32: l'état de colonisé entre besoin de survie, résignation et imagination

- *Le pouvoir du colonisateur (dominant) s'instaure au nom du besoin de survie du colonisé (dominé) qui a été démuné de ses propres moyens de subsistance (appropriation par des tiers).*
- *Ce besoin de survie engendre la résignation surtout parce que le colonisé ne perçoit pas de quels autres nouveaux moyens de subsistance il dispose encore, ou lesquels il peut encore organiser.*
- *L'imagination et la perception de ces nouveaux moyens, lorsqu'elles prennent forme, changent fondamentalement la position du colonisé en l'orientant vers une forme d'autonomie libératrice.*

Constat 33: le jeu de nos perceptions, de nos modèles et de nos aspirations contradictoires

- *Nos perceptions naissent de notre expérience personnelle et de l'influence positive ou négative de modèles que nous acceptons ou que nous refusons.*
- *Le jeu de modèles contradictoires engendre des distorsions importantes de nos représentations et aspirations, car ces modèles nous inspirent mais nous bouchent aussi l'horizon.*
- *Le jeu démocratique nécessite la remise en cause critique de ces modèles et de leurs influences pour élaborer un projet plus cohérent et plus conscient.*

Constats et outils

Constat 34: la force du regard des autres pour déterminer notre identité

- *La société, les autres, le marché, le monde du travail, projettent sur nous une image de notre identité qui répond à leurs besoins, indépendamment de notre nature véritable.*
- *La pression sociale du conformisme et l'attente des autres exercent une influence très forte sur nos perceptions et nos comportements.*
- *Le marché et la publicité constituent sans doute les pressions les plus fortes.*
- *La capacité de nous libérer de ces pressions contraignantes nous ouvre la voie de la différence qui seule permet à notre vocation de prendre la forme adéquate.*
- *Pourtant l'insertion sociale et la reconnaissance de ce que nous sommes par l'autre reste une dimension fondamentale qui ne trouve néanmoins sa juste place que si nous sommes prêts à affronter la différence.*

Constat 35: l'identité bricolée à partir des restes

- *Les sociétés traditionnelles sont considérées avec romantisme par notre société moderne qui se forge une image artificielle d'elles: une image bricolée qui récupère les restes (les outils du passé désormais inutiles) comme symboles d'une harmonie idyllique perdue.*
- *Les habitants (bons sauvages) sont appelés à jouer pour le tourisme le rôle artificiel de cette fausse représentation.*
- *Nous sommes tous les bons sauvages de quelqu'un d'autre, fruits des projections, des besoins et attentes d'autrui.*

Outil 47: les 6 étapes de la prise de conscience et de la mise en mouvement vers une relative autonomie communautaire

- 1) Tout d'abord, la communauté doit rompre sa résignation.
- 2) Puis elle doit accepter de choisir une voie différente de ce que les autres attendent d'elle.
- 3) Ensuite elle doit éviter la monoculture et fonder son chemin sur une forme de complémentarité et de combinaison des différences, tant de manière interne que face à son propre contexte, en veillant à l'équité de traitement de tous les membres et minorités.
- 4) Elle doit trouver des formes nouvelles pour l'exploitation des ressources anciennes, en adaptant celles-ci aux nouvelles exigences et surtout aux options communes.
- 5) Enfin, elle doit cerner son propre potentiel et sa propre vocation, jeter un regard neuf sur un patrimoine parfois désuet et trouver les justes moyens de leur expression. Elle doit inventer des formes adaptées à ce potentiel constaté.
- 6) Pour consolider son choix, elle doit se mettre d'accord (consensus), de manière interne, sur la mise en place de conditions nécessaires de réalisation de son projet et de contrôle des moyens mis en oeuvre.

Outil 48: le trinôme communaux-solidarité-consensus

La transformation des rapports de propriété au niveau du petit groupe et la création d'une propriété commune (communaux) lie et met en évidence le lien indélébile qui existe entre formes d'exploitation des communaux, nécessité d'une solidarité locale et consensus communautaire sur la voie choisie.

Outil 49: les 3 objets de consensus

La communauté doit établir son consensus:

- 1) concernant la forme de futur que la communauté souhaite (la nature du projet),
- 2) concernant les règles principales qui doivent être respectées pour atteindre ce but (les conditions d'exécution du projet),
- 3) concernant les moyens d'un contrôle minimal nécessaire du comportement individuel et collectif pour assurer le respect de ces priorités (les moyens d'évaluation et de coercition).

Constat 36: le rôle du prophète, du guide ou du maître

Dans une communauté, il y a souvent un personnage plus inspirant, plus sage, qui a la capacité d'entraîner le groupe. C'est un facteur très précieux pour bien orienter le changement. Toutefois des gens de l'extérieur peuvent aussi jouer ce rôle de catalyseur, à très petite échelle.

Constat 37: le tourisme est une forme d'autodestruction mais qui peut être tempérée

- *Le tourisme détruit les ressources qui le font vivre: pureté du paysage, authenticité de la vie locale, tranquillité du lieu, relations humaines indépendantes de l'argent.*
- *Le touriste ne veut jamais s'adapter totalement au mode de vie local; il transporte son cadre de vie et sa mentalité avec lui, et l'impose comme modèle.*
- *Le tourisme doit donc rester une pratique modeste, à très faible échelle, favorisant autant que possible le vrai contact humain entre l'hôte et le passant.*

Constat 38: la nature de l'identité

- *L'identité n'existe pas en tant que telle, mais elle est un procédé en devenir, non un produit.*
- *L'identité est un apprentissage, c'est une mutation de la personne et de la communauté.*
- *L'identité est un choix concernant les priorités, basé sur ce qui est essentiel. C'est une recherche de sens. Comment nous situons-nous dans l'univers?*
- *L'identité est prise entre le besoin de savoir à quoi nous appartenons et le moyen de nous sentir ancrés dans la vie, parmi les autres, sur la terre.*
- *L'identité, en tant que processus, est aussi une recherche de moyens d'expression, de moyens de réalisation, de moyens de concrétiser ce que nous ressentons.*
- *L'identité est une forme de résistance autant qu'une forme d'ouverture.*
- *L'identité est un équilibre conscient entre l'intégration (similarité) et la marginalisation (différence).*

6) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution

Outil 50: la peur du vide

Pour échapper à la réduction simpliste du monde par l'argent, il faut oser remettre en cause nos représentations et tenter de découvrir le sens profond de la vie, sans filet, au-delà de toute échelle de mesures préétablie, dans cet espace de vide apparent, en fait intensément habité par la vie elle-même sous ses formes les plus surprenantes et les plus mystérieuses.

Constats et outils

Outil 51: l'idéal, dans son pragmatisme nous guide au-delà des apparences matérialistes

Puisque la matière est un faux refuge, nous devons apprendre à faire l'interprétation spirituelle de chaque événement, de sorte à découvrir le sens profond et caché de chaque chose.

RESUME DES VOLUMES SUIVANTS

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

Je décrirai ici le sixième déséquilibre qui nous montre combien notre culture occidentale nous a incités à développer nos facultés intellectuelles au détriment de nos autres facultés intuitives et de l'écoute de notre corps qui pourtant nous enseignent des vérités très profondes. Je montrerai comment le savoir intellectuel ne prend forme qu'au prix d'une abstraction qui nous sépare du milieu naturel et social. Un rapide survol historique illustrera combien notre évolution nous a fait perdre la vision complexe, propre à la perception médiévale et orientale, car elle a favorisé la spécialisation scientifique et rationnelle occidentale; les représentations propres à cette approche spécialisée nous enferment en construisant autour de nous une projection sur le monde qui nous empêche de percevoir toutes les dimensions cachées de notre réalité. Dans ce sens, le savoir s'oppose à la connaissance qui, plus inclusive en cherchant à percevoir le mystère de la vie, établit une relation intime entre nous et le cosmos. Je montrerai comment le savoir est aussi pouvoir dans la mesure où il est interprétation qui guide ou même force notre action. J'illustrerai comment nous sommes étroitement liés au grand Tout dont nous faisons en fait partie, la Terre étant comme un être vivant qui nous contient, nous nourrit et nous influence sans cesse. Je montrerai combien la médecine chinoise offre, plus que notre médecine mécaniste, une approche dynamique et intégrée de notre être, et je décrirai comment notre corps physique nous révèle nos dimensions cachées et met plus particulièrement en évidence les obstacles opposés à l'expression de notre vocation profonde. J'affirmerai ainsi que notre corps est comme un livre qui nous

enseigne le chemin de la sagesse et que notre santé n'est pas un état physique mais un processus de recherche de la vérité et de notre équilibre spirituel. Paradoxalement, c'est notre ignorance qui, en révélant les lacunes de nos perceptions, nous offre la chance d'accéder à d'autres niveaux de conscience pour effectuer les choix nécessaires à notre transformation et pour trouver ainsi le chemin de notre source et de notre expression.

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

Je décrirai ici le septième et dernier déséquilibre, celui entre apparences, c'est-à-dire la perception de notre monde par nos sens, et Réalité, c'est-à-dire cette conscience de la dimension divine qui nous échappe mais qui constitue pourtant le coeur et la source même de notre vie. Je commencerai par montrer combien nous expérimentons tous les jours cette dimension, mystérieuse mais toujours accessible, et comment nous nous sommes pourtant enfermés dans des représentations trompeuses et limitatrices, tant de Dieu que de nous-mêmes. Sept leçons d'architecture sur la relation entre esprit et matière nous montreront combien la Réalité se révèle à nous en une sorte de creux ou de vide mis en évidence par la matérialité de notre monde. Dans sa dimension d'incarnation, notre développement personnel fait étroitement partie de cette quête de la vérité et nous incite à confronter directement notre souffrance pour nous en libérer (déliier, évoluer et structurer). Une description de neuf stades de développement personnel nous aidera à mieux voir cette évolution et à mettre en évidence l'importance de la dimension de la profondeur, plus que celle de la performance spirituelle. La diversité des traditions qui nous servent de guides, malgré leurs maladroites historiques, sera présentée comme une sorte de gros cristal dont chacun de nous, en fonction de son point de vue, ne perçoit qu'un nombre d'aspects très limités mais complémentaires, et un petit

Résumé des volumes suivants

périple parmi les principales religions me permettra de dire ce que j'ai personnellement appris de chacune d'elles (hindouisme, bouddhisme, judaïsme, islam, christianisme); à partir des sensibilités des diverses confessions chrétiennes (catholicisme, orthodoxie, protestantisme), je décrirai une autre perception de l'Eglise dont l'unité doit se fonder sur l'ouverture, la diversité et la complémentarité, comme forme vivante d'une communauté conciliaire, détachée des richesses et du pouvoir. Je finirai par décrire comment la quête spirituelle nous mène à un apprentissage de l'être, nous apprend à percevoir tout simplement ce qui est ici et maintenant, car Dieu n'est autre que "Je suis", mystère insondable, et pourtant expérience fondamentale de l'amour pour tous.